

976.300441

E5612

1931



Bibliothèque Nationale du Québec





LE DOCUMENT

Collection de textes, publiés à intervalles irréguliers,
par LE DEVOIR de Montréal

No 6

NOVEMBRE 1931

25 sous

EN LOUISIANE

**Sur la trace des missionnaires et des
explorateurs — L'Acadie du Sud —
Le voyage de l'"Évangéline" et du
"Devoir" (avril 1931) — Les Loui-
sianais au Canada (août 1930) —
Notes et souvenirs**



Montréal
L'Imprimerie Populaire Ltée
1931

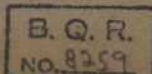
LE DOCUMENT

ONT PARU

- No 1—**Le mariage** — Version française complète de l'Encyclique "Casti Connubii", 10 sous.
- No 2—**Le VIIème Centenaire de saint Antoine de Padoue** — Lettres de S. S. Pie XI et du Rme P. B. Marrani, 5 sous.
- No 3—**Capital et Travail** — Version française officielle de l'Encyclique "Quadragesimo Anno", 10 sous.
- No 4—**L'Action Catholique et le Fascisme**—Version française officielle de l'Encyclique par l'Action Catholique, 10 sous.
- No 5—**Faits et articles**—Index général du journal "Le Devoir", janvier-juin 1931, 25 sous.
- No 6—**En Louisiane** — Voyage de l'"Evangéline" et du "Devoir", avril 1931, 25 sous.

F
375
E5
1931

FS



11.11.11

EN LOUISIANE

SUR LA TRACE DES MISSIONNAIRES ET DES EXPLO-
RATEURS — L'ACADIE DU SUD — LE VOYAGE DE
L'"EVANGELINE" ET DU "DEVOIR" (AVRIL 1931)
— LES LOUISIANAIS AU CANADA (AOUT 1930)
— NOTES ET SOUVENIRS

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-GEORGE

B. Q. R.
NO. 8259

Table des Matières

Note-préface	3
Le message des Archevêques du Nord	7
Les remerciements de S. E. Mgr l'Evêque de Lafayette	11
Le discours de Lafayette	13
L'adieu de Pont-Breaux	15
Les morts qui vivent (Mgr J.-H. Prud'homme)	17
Quelques impressions de voyage (Abbé Lionel Groulx)	21
Impressions et souvenirs (Omer Héroux)	29
"... Le symbole d'un grand amour et la promesse d'une invincible espérance" (Mgr Camille Roy)	55
Les notes d'un voyageur du "Devoir" (Dr Edgar David)	59
Evangeline (René Chaloult)	67
Les impressions de M. Alfred Roy	69
Le récit de M. Jean-Thomas Peron	83
Quelques notes de M. C.-E. Marquis	83
Six semaines après... (Conférence de M. l'abbé Lionel Groulx)	95
Deux lettres: le R. P. Plamondon, S.J., et M. Guy Vanier	103
Aux origines de Natchez (Mgr Gerow)	109
Le voyage de 1930	115
Les voyageurs de 1930 et de 1931	124

976.3
L 93 do

EN LOUISIANE

Note - préface

Cette brochure est bien incomplète.

Pour lui donner une juste ampleur, il aurait fallu d'abord recueillir tout ce qui s'est dit, écrit, publié à propos de notre voyage en Louisiane, puis compléter le tout par d'abondantes illustrations. Car, seules, celles-ci pourraient donner quelque idée de l'atmosphère, de l'allure et du ton de certaines scènes.

Il nous a fallu renoncer aux illustrations, trop coûteuses pour une brochure populaire. Nous avons dû ensuite faire dans l'abondante matière qui s'offrait à nous un choix qui nous coûtait fort. Puis, combien de textes, de discours sont restés inédits!

Du côté louisianais, nous n'avons recueilli que les lettres et les allocutions de S. E. Mgr Jeanmard. On y trouvera la substance, la chaude et fraternelle cordialité des discours qui nous ont un peu partout accueillis dans le Sud; et, comme les trois quarts des textes acadiens et canadiens essaient de reconstituer l'atmosphère de cette réception, on aura tout de même par là quelque sentiment, quelque impression de l'incomparable — le mot revient toujours sous la plume et sur les lèvres des voyageurs — accueil qui nous a été fait en Louisiane.

Telle quelle, et si incomplète qu'elle soit, nous osons croire que cette brochure sera utile et qu'elle fera plaisir. Elle gardera le souvenir de faits émouvants et dont les conséquences peuvent être très considérables. Elle rappellera à des milliers de gens, Français du Nord et du Sud, des heures qui resteront probablement uniques. Et qui peut dire qu'en ravivant ces sou-

venirs, elle ne sera point le principe d'initiatives heureuses et fécondes?

* * *

Ce modeste mémorial, nous l'offrons d'abord, en hommage de pieuse gratitude, aux Acadiens de la Louisiane. Ils savent quel retentissement a eu chez eux le passage des délégations du Nord, ils savent que les plus grands journaux en ont fait le thème de chroniques et d'illustrations abondantes. Ils ignorent probablement, pour la plupart, quel écho ce voyage eut chez nous. Cette petite brochure leur dira quels discours ont tenus aux gens du Nord leurs visiteurs d'avril dernier. Elle leur prouvera que les amabilités, les promesses de cet historique printemps ont eu, auront d'utiles et cordiaux lendemains. Ils en seraient bien davantage encore persuadés s'ils pouvaient savoir de combien de conférences, de discours plus ou moins publics notre Voyage a fait le sujet et quelles démarches furent faites pour assurer à ce voyage, et jusqu'en Europe, une utile publicité.

Nous l'offrons ensuite, cet humble souvenir, aux membres, acadiens, canadiens-français, franco-américains, des deux délégations du Nord. Nous sommes assuré de la joie qu'ils trouveront à revivre, à travers ces pages hâtivement écrites, quelques-unes des heures les plus belles de leur vie. Nous sommes pareillement convaincu qu'ils se serviront de ce texte pour renouveler avec leurs amis du Sud de plus intimes relations.

Nous l'offrons enfin, ce tout petit livre, d'allure presque pauvre, à tous les hommes de race française, où qu'ils vivent, à tous ceux qui ont le souci de la grandeur et de la beauté. En attendant l'ouvrage de fond, qui devra quelque jour donner au monde une juste idée de l'Acadie louisianaise, il éveillera leur curiosité. Il leur fournira quelques indications générales, le témoignage d'hommes et de femmes qui ont vu, senti, qui sont revenus de là-bas conquis par le charme, par l'incomparable amabilité d'un peuple frère, héritier en nos temps bousculés de l'aristocratique aisance du passé. S'il leur fait davantage, non seulement connaître, mais aimer ce magnifique pays et ce noble peuple, nous en serons profondément heureux.

* * *

Au récit du voyage de 1931, nous avons cru bon d'ajouter,

avec les quatre lettres des archevêques de langue française du Nord, quelques pages sur le voyage des Louisianais à Grand'Pré, puis à Québec et à Montréal, en août 1930. Là encore le texte est insuffisant: il y aurait fallu joindre le récit détaillé des fêtes et des réceptions, en Acadie et dans la province de Québec. Nous en donnons toutefois assez pour marquer le caractère de ce voyage, entrepris avec des intentions presque aussi modestes que pieuses et qui devait prendre une allure triomphale.

Au fond, ce voyage de 1930 marque, dans l'histoire des relations entre Français du Nord et du Sud, une date solennelle. Il a déclenché le mouvement d'ardente sympathie qui devait aboutir au pèlerinage de 1931. Il a placé dans son atmosphère logique la reprise de contact des deux groupes. Nous nous sommes connus à la fois comme les fidèles d'une même croyance et les héritiers d'un même sang.

De ce rapprochement opéré, suivant le mot de Mgr l'Evêque de Lafayette, "à l'ombre de nos clochers", que ne pouvons-nous espérer? N'a-t-il pas donné déjà l'une de ses plus belles fleurs dans le départ pour la Louisiane des religieuses acadiennes de Notre-Dame du Sacré-Coeur, installées depuis septembre à Ville Platte?

Et les relations iront se multipliant: dès notre retour, les *Associations fédérées des Anciennes élèves des couvents catholiques* de chez nous, qui avaient fait porter aux Louisianaises un fraternel salut, les invitaient, par l'entremise de S. E. Mgr Jeanmard, à leur congrès d'Ottawa. Les circonstances n'ont point permis aux Louisianaises de s'y faire représenter, mais l'invitation a valu aux *Associations fédérées* une lettre fort aimable de Mgr l'Evêque de Lafayette. Un premier jalon était posé, qui pourra en susciter d'autres. Ce qui est différé d'ailleurs n'est point perdu.

Il en est de même des démarches par lesquelles on espérait amener à Montréal, à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, puis à travers toute la province et en Acadie septentrionale, S. E. Mgr Jeanmard.

Pris par de pressantes obligations, le vénérable Evêque de Lafayette ne put alors offrir à ceux qui l'invitaient que des remerciements émus; mais nous n'avons point perdu l'espoir de

le voir bientôt visiter notre pays et recevoir directement quelque témoignage de l'immense gratitude que nous lui gardons.

Entre Français du Sud et du Nord, les mains, nous l'espérons, sont indissolublement liées.

* * *

C'est sur une parole de gratitude encore que nous désirons clore cette préface.

Et nous voudrions que cette parole, elle pût joindre là-bas tous ceux et toutes celles qui nous ont fait dans ce féerique pays du Sud un accueil que rien ne saurait jamais effacer de nos mémoires ou de nos coeurs.

Les noms se presseraient sous notre plume, et l'on en trouvera plusieurs dans cette brochure; mais, toute énumération risquerait d'être injuste, car, par delà les chefs religieux et laïques, par delà les animateurs les plus en vedette et les amis particuliers auxquels chacun de nous doit une spéciale reconnaissance, c'est un peuple entier dont il faudrait, pour être juste, dénombrer dans ce pieux *memento* les gracieuses et fortes phalanges.

Car, c'est un peuple entier qui là-bas nous accueillit et nous fêta, et c'est à lui que nous redisons, avec l'hommage de notre invincible souvenir, celui de notre profond et fraternel dévouement...

Omer HEROUX

Le message des Archevêques du Nord

Les quatre archevêques de langue française, Son Eminence le Cardinal Rouleau, Leurs Excellences Mgr Gauthier, archevêque-coadjuteur de Montréal, Guillaume Forbes, archevêque d'Ottawa, et Arthur Béliveau, archevêque de Saint-Boniface, ont bien voulu confier aux pèlerins du *Devoir*, pour nos frères du Sud, d'émouvants messages, dont il est sûrement permis de dire qu'ils marquent une date dans l'histoire des relations entre catholiques d'origine française du Nord et du Sud.

Le vénérable cardinal-archevêque de Québec, primate de l'Eglise canadienne, digne successeur des grands évêques dont la juridiction s'étendit jadis sur ces lointains pays du Sud, écrit:

Cher Monsieur Héroux,

Vous aurez bientôt la joie de visiter la Louisiane et de saluer nos frères, les descendants des colons français et des Acadiens déportés lors du Grand Dérangement. A tous, veuillez offrir l'expression émue de notre souvenir et des vœux que nous formons pour leur bonheur et leur prospérité.

Nous ne pouvons oublier que ces vastes et lointains territoires ont fait partie, durant de longues années, du Diocèse de Québec; qu'ils furent administrés par les Vicaires Généraux de nos premiers Evêques. Que de missionnaires, partis d'ici, sont allés prêcher l'Evangile à ces églises naissantes!

Avec vos heureux compagnons de voyage, vous revivrez, cher Monsieur, cette glorieuse page d'histoire, et tous ensemble, Français de la Louisiane et Français du Canada, vous vous sentirez fiers d'appartenir à une race élue de Dieu pour implanter le catholicisme dans cette partie du Nouveau Monde, et qui veut rester fidèle à la foi des ancêtres.

Veuillez présenter mes très respectueux hommages à Nos Seigneurs les Evêques de la Louisiane, et spécialement à Son Excellence Monseigneur l'Evêque de Lafayette.

Que les Anges, gardiens de notre peuple, protègent vos voyageurs, tant à l'aller qu'au retour!

Votre religieusement dévoué,

(Signé) *Fr. Raymond-Marie Card. ROULEAU, O.P.,
Archevêque de Québec.*

S. E. Mgr Gauthier, archevêque-coadjuteur de Montréal, sous les regards de qui fut, pour ainsi dire, préparée notre entreprise, a bien voulu, de son côté, nous écrire:

Mon cher Monsieur Héroux,

Je sais que vous organisez pour le 12 avril un voyage en Louisiane et que l'on vous prépare là-bas — c'est le mot touchant du vénérable Evêque de Lafayette — "un chaleureux accueil et des fêtes qui réjouiront vos coeurs".

Je me rappelle avec joie le passage à Montréal de nos chers frères louisianais et je veux m'associer à cette visite que vous leur ferez bientôt. Vos voyageurs seront sans doute heureux de découvrir à nouveau un pays ouvert à la civilisation par nos héroïques missionnaires et encore tout plein de souvenirs français. Qu'ils resserrant le vieux lien de fraternité, qu'ils apprennent le culte des grands noms de notre histoire, le respect de l'Evangile, la fierté très sainte que Dieu ait confié au Canada français une part si glorieuse dans l'évangélisation de l'Amérique.

J'ose vous prier de transmettre à S. E. Mgr Jeanmard mes respectueux hommages, et à tous nos frères du Sud l'expression de notre fidélité.

Croyez, je vous prie, à mes meilleurs sentiments.

(Signé) *GEORGES, arch. coad.
de Montréal.*

S. E. Mgr Guillaume Forbes, l'ancien missionnaire, archevêque d'Ottawa, nous charge pareillement de ce précieux message:

Cher Monsieur Héroux,

Vous voulez bien associer à ceux qui auront l'avantage de faire partie du voyage que vous organisez en Louisiane chez nos cousins descendants d'Acadiens, certains membres de la hiérarchie, sinon par leur présence, au moins par leur sympathie et leurs bénédictions.

Dans l'impossibilité de vous accompagner de corps, il me fait bien plaisir de vous suivre ainsi par le coeur, et de vous prier de transmettre à Son Excellence Mgr Jeanmard, à son clergé et à tous nos frères de la Louisiane l'hommage de nos sentiments les meilleurs, de notre admiration et de nos vœux de succès toujours grandissants dans l'ordre spirituel et temporel.

Veuillez me croire, cher Monsieur,

Votre bien dévoué,

(Signé) Guillaume FORBES,

Archevêque d'Ottawa.

S. E. Mgr Béliveau enfin, l'archevêque acadien de Saint-Boniface, adresse à ses frères de la Dispersion cet émouvant souvenir:

Cher Monsieur Héroux,

Vous partirez le douze avril pour votre voyage en Louisiane; je voudrais vous accompagner, mais du désir à la réalisation la distance est parfois grande.

Une origine commune relie les fils de ceux qui en 1755 furent jetés sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre et de ceux qui furent abandonnés sur celles du Golfe du Mexique; les uns et les autres ont bien souffert. Veuillez dire aux descendants de ceux de là-bas combien leurs frères d'ici leur gardent bon souvenir et souhaitent de les voir heureux.

Le Devoir par sa publicité a déjà contribué à assurer aux Acadiens de la Louisiane quelques prêtres parlant leur langue. Puisse le présent voyage accélérer le mouvement de ces ouvriers évangéliques vers le pays qui reçut les premiers secours spirituels de missionnaires venus des bords du Saint-Laurent. S'il en était ainsi, le Devoir aurait ajouté un autre grand service aux autres qu'il a déjà rendus aux groupes français de l'Amérique du Nord.

Bon voyage et que la Vierge de l'Assomption, patronne des Acadiens, vous accompagne là-bas et vous ramène ici sains et saufs après que vous aurez procuré quelques jours de bonheur à ceux qui vous attendent comme des frères.

Croyez-moi, cher Monsieur Héroux,

Votre tout dévoué,

(Signé) ARTHUR, Arch. de Saint-Boniface.

Comme les *Pèlerins* de la Louisiane, tous nos lecteurs voudront sûrement, du fond du coeur et avec le plus profond respect, remercier de ces précieux témoignages Son Eminence le cardinal-archevêque de Québec et ses vénérés collègues de Montréal, d'Ottawa et de Saint-Boniface.

Aucune parole ne saurait, au reste, dignement exprimer ni l'élan de nos coeurs ni la vivacité de notre impérissable gratitude.

Omer HEROUX

(13 avril 1931)

Les remerciements de S. E. Mgr l'Evêque de Lafayette

Lafayette, Le, le 15 mai 1931

Mon cher Monsieur Héroux,

J'aurais désiré vous faire tenir par écrit, avant votre départ pour votre beau pays, le Canada, mes remerciements sincères pour avoir conduit, avec tant de tact et d'intelligence, sur la terre d'Évangéline, une si nombreuse et si distinguée délégation. Mais, hélas! j'en fus empêché par mes multiples occupations et par mes tournées de Confirmation.

Votre passage a touché nos coeurs et ouvert des relations amicales et profitables pour les intérêts qui nous sont chers à tous. Une fois de plus, nous pouvons dire: Bon sang ne peut mentir. En effet, ces fêtes de l'embrassement touchant de frères et soeurs séparés depuis 176 ans ont pris place à l'ombre de nos clochers, à la joie de l'Evêque de Lafayette et à la gloire de ses ouailles. Les messages touchants de Son Eminence le Cardinal Rouleau, Archevêque de Québec, de Leurs Excellences Nos Seigneurs Béliveau, Archevêque de Saint-Boniface, Gauthier, Archevêque-coadjuteur de Montréal, et Forbes, Archevêque d'Ottawa, resteront gravés dans mon coeur et dans celui de mon peuple.

Ah! oui, le Canada, et spécialement le Québec, n'est pas une terre étrangère. Québec veilla sur nos origines religieuses et semble heureux encore, à notre consolation, de verser le trop plein de ses richesses religieuses dans notre chère et vaste Louisiane.

Monsieur Héroux, par la voix de votre excellent journal, dites bien haut toute ma gratitude à l'Episcopat du Canada français. Son Excellence Mgr Leblanc, de Saint-Jean, N.-B., premier évêque acadien, a réjoui mon coeur en déléguant le très Révérend Père Dismas Leblanc, C.S.C., à qui nous avons été heureux de confier l'agréable tâche du dévoilement de la statue d'Évangéline, à Saint-Martinville: ce magnifique bronze, aimé

et admiré, qui personnifie toutes les larmes et les souffrances d'un peuple fidèle et les espérances de sa survivance en Louisiane.

Je remercie Mgr Chiasson de s'être fait si bien représenter dans la personne de Mgr Trudel. Je ne puis jamais oublier sa bonté ni celle de son peuple pour nous au jour de l'épreuve, et sa générosité qui nous a fait cadeau de jeunes prêtres qui savent faire honneur à leur diocèse d'origine.

La peine profonde que j'ai éprouvée de constater l'absence du vénéré chapelain de votre délégation, le vénérable Mgr Richard, P.D., curé de Verdun, fut adoucie par la présence très appréciée de Son Excellence Mgr Prud'homme qui sut, de son grand cœur d'apôtre, répandre sur mon peuple, avec ses conseils éloquents, ses bénédictions de choix.

Un merci sincère au Père Allard qui a eu l'heureuse initiative d'organiser, sous le patronage de l'Évangéline de Moncton, cette délégation si intéressante des Évangélines et des distingués Acadiens des Provinces Maritimes. Son oeuvre fut un succès splendide.

Enfin, du plus profond de mon cœur, je redis merci aux grandes Universités françaises du Canada qui ont eu l'heureux choix de nous déléguer des hommes si renommés par leur science et leur éloquence, tels Mgr Roy et M. l'abbé Groulx; merci à tous les corps religieux et civils qui ont envoyé des représentants, avec mention spéciale à Madame Omer Héroux, qui a si gracieusement transmis à ses soeurs louisianaises le salut de toutes les Amicales canadiennes-françaises.

Je souhaite que ces voyages de liaison se continuent et produisent tous les fruits désirés au point de vue religieux et social.

Croyez-moi, Monsieur Héroux,

Votre tout dévoué,

† Jules-B. JEANMARD,

Evêque de Lafayette.

Le discours de Lafayette

C'est à Lafayette, le vendredi soir 17 avril, que les membres des deux délégations du Nord eurent pour la première fois la joie, devant un immense auditoire louisianais, d'entendre S. E. Mgr Jeanmard. Celui-ci y prononça le discours suivant:

Excellence, (1)

Messeigneurs, (2)

Révérends Messieurs,

Mesdames et Messieurs,

C'est pour moi un vrai bonheur de prendre la parole pour vous souhaiter la bienvenue dans le diocèse de Lafayette. Veuillez croire que ce n'est pas une simple formalité que je viens remplir à votre égard. Quoique vous veniez de bien loin et que ce soit la première fois que nous nous rencontrions, vous n'êtes pas pour nous des étrangers. Vous nous permettez, n'est-ce pas, de vous considérer et de vous recevoir comme des membres de la même famille, comme les enfants de la maison, puisque nous sommes de la même race et de la même foi.

Vous venez nous rendre la visite que nos petites Evangélines vous ont faite l'an passé sous la direction de M. Dudley LeBlanc, et nous vous en sommes d'autant plus reconnaissants que vous venez en si grand nombre et qu'il vous a fallu faire de grands sacrifices pour entreprendre ce long voyage. Nous

espérons que vous n'avez pas été désillusionnés; que le tableau que vous avaient dépeint M. Leblanc et ses compagnons, de la beauté de notre région et de la bonté de son peuple ne dépasse pas trop la réalité et vos espérances.

Vous avez pu constater vous-mêmes, pendant votre court séjour parmi nous, que les Acadiens de la Louisiane ont conservé non seulement une ressemblance physique avec leurs frères d'Acadie, mais aussi les vertus et les qualités de leurs ancêtres — qualités et vertus chantées par notre poète immortel, Longfellow, et qui ont attiré à ce peuple acadien l'admiration et la sympathie de tous ceux qui ont lu les pages, si belles et si émouvantes, d'"Evangéline". Oui; je puis le dire car j'ai vécu toute ma vie parmi eux: ils ont conservé la simplicité de la colombe et la douceur de l'agneau; ils sont hospitaliers et généreux, parfois malgré leur pauvreté; pardonnant à leurs ennemis et ne leur voulant pas de mal. Longfellow a bien décrit leur caractère dans ces lignes si justes:

"Men whose lives glided on as
[rivers that water the woodland;
Darkened by the shadows of earth
[but reflecting an image of heaven.

Friendless, homeless, hopeless,
[they wandered from country
[to country;
From the cold lakes of the North to
[sultry Southern savannahs."

Vous les retrouvez ici, dans la vallée du Têche et sur les rives du Bayou Vermillion, ces descendants de ces pauvres habitants exilés d'A-

(1) Mgr J.-H. Prud'homme, évêque de Prince-Albert et Saskatoon.

(2) Mgr Camille Roy, P.A., vicaire de l'Université Laval, Québec; Mgr J.-Alfred Trudel, D.D., Lamèque, N.-B.

cadie, si impitoyablement dépossédés de leurs biens, il y a près de deux siècles. Enfin, après de nombreuses pérégrinations, la Providence les conduisit ici comme autrefois les Israélites, dans une terre promise, où coulent le lait et le miel. Vous voyez de vos yeux, aujourd'hui, ce pays si bien dépeint par Longfellow dans ces vers:

"Beautiful is the land with its prairies and forests of fruit-trees, Under the feet, a garden of flowers; [and the bluest of heavens Bending above and resting its dome [on the walls of the forest. They who dwell there have named [it the Eden of Louisiana."

En plus, Dieu les a bénis comme il a béni Abraham, Isaac et Jacob, en multipliant leurs enfants, qui, aujourd'hui, sont répandus en si grand nombre dans ce paradis de la Louisiane — paradis embelli par leurs labeurs.

Mais nos ancêtres acadiens nous ont légué quelque chose de bien plus précieux et de bien plus cher que les biens matériels de la nature. Il faut bien le dire, ce qui donne un cachet si attrayant à nos régions charmantes, ce ne sont pas ces chênes majestueux, ces splendides magnolias, ces immenses champs de coton, de riz, de canne à sucre, ces usines, ces grands établissements de commerce — non, c'est l'ancienne Foi de nos pères, implantée ici par ces martyrs acadiens, et si jalousement conservée par leurs descendants. Et si nos familles ont conservé la paix, la douceur, le charme des temps anciens; si le divorce, destructeur de tant de foyers en Amérique, est presque inconnu chez nous; si les mœurs chrétiennes sont encore en honneur et en vigueur; si les abus flétris par le Saint Père dans son Encyclique

célèbre sur le mariage n'existent pour ainsi dire pas dans nos familles; si nos pères et mères se voient entourés de beaux et nombreux enfants, forts, pleins de santé, qui sont leur joie et leur couronne — ces bénédictions, les plus grandes et les plus précieuses entre toutes, ne les devons-nous pas aux leçons et aux traditions que nous ont léguées ces héroïques exilés?

Vous conviendrez qu'ici on touche du doigt, pour ainsi dire, les voies souvent mystérieuses de la Providence. L'homme propose; Dieu dispose. On avait voulu détruire, annihiler ce petit peuple acadien en l'exilant, en le dispersant de tous côtés, en séparant pères, mères, enfants; mais on avait compté sans Dieu. L'histoire nous dit que ce petit peuple martyrisé n'était coupable que d'une faute: trop d'amour pour sa foi, sa langue et ses traditions. Les Acadiens ont préféré rester fidèles à leur devise: *Potius Mori Quam Foedari*. Et c'est pourquoi Dieu s'est laissé toucher par leur misère, et pour récompenser cette foi restée toujours vivante, ce courage héroïque, cette patience et résignation chrétiennes au milieu de tant de souffrances, Il les a conduits ici où ils ont trouvé un pays aussi beau, aussi fertile et généreux que celui d'où ils avaient été chassés.

Vous, frères d'Acadie, vous venez nous rappeler cette épopée glorieuse. Vous venez rappeler à notre souvenir l'histoire glorieuse de ce petit peuple martyr, la propager, la mieux faire connaître et apprécier aux quatre coins du pays d'Évangéline, afin que tous nos chers Acadiens partagent avec vous le bonheur et la fierté que vous éprouvez vous-mêmes d'être à la fois Acadiens et catholiques.

L'adieu de Pont-Breaux

C'est à Pont-Breaux, sa paroisse natale, et dans un décor féerique, que S. E. Mgr Jeanmard devait pour la dernière fois, en public, adresser la parole aux pèlerins du Canada. Nous avons la joie de pouvoir donner cette fois encore le texte de son émouvant discours:

Excellence, (1)

Messeigneurs, (2)

Révérends Messieurs,

Mesdames et Messieurs,

Je ne voudrais pas vous retenir plus longtemps qu'il ne faut: votre programme est déjà si chargé, mais je croirais manquer à mon devoir sacré si je ne profitais pas de l'occasion de votre visite si précieuse pour exprimer publiquement toute la reconnaissance du diocèse de Lafayette et de son chef spirituel, au Canada français que vous représentez parmi nous aujourd'hui, de sa grande charité et générosité à notre égard. Ce soir, dans ma paroisse natale, la nature se plaisant à nous fournir un si majestueux décor sous ces chênes séculaires, je me sens heureux d'être au milieu des miens et de laisser s'épancher mon cœur en un hymne de reconnaissance.

Lorsqu'il a plu au Saint-Siège, il y a de cela une douzaine d'an-

nées, de me confier ce nouveau et beau petit diocèse, mon premier souci a été naturellement de pourvoir le mieux possible aux besoins spirituels de cette population catholique de plus de 200,000 âmes. Il n'y avait alors que 32 prêtres diocésains pour prendre soin de cet immense troupeau. Où fallait-il s'adresser pour obtenir un recrutement si nécessaire en attendant que les moyens et le temps nous permissent de réaliser l'idéal de l'Eglise, de promouvoir le développement des vocations pour constituer un clergé indigène? Avant la Grande Guerre, c'était surtout la France, toujours si généreuse dans ses sacrifices pour les missions, qui nous envoyait des prêtres, ces apôtres dévoués et zélés qui ont conservé la foi au prix de grands sacrifices dans toutes les paroisses que vous parcourez ces jours-ci et dont la mémoire nous est un si précieux héritage. Les portes de la France depuis la malheureuse guerre nous ont été fermées, son clergé si patriotique et si héroïque ayant été décimé sur les champs de bataille.

Jusqu'à aujourd'hui, douze ans après la guerre, l'Eglise de France est encore loin de pouvoir suffire aux besoins de son peuple, de sorte qu'il nous était impossible d'espérer la continuation d'un recrutement sacerdotal, pourtant si nécessaire. Les sympathies religieuses et nationales de la Nouvelle-France, le Canada, lié à la Louisiane par la foi, le sang, et les sacrifices de ses missionnaires, qui furent les

(1) Mgr J.-H. Prud'homme, évêque de Prince-Albert et Saskatoon.

(2) Mgr Camille Roy, P. A. vicaire-recteur de l'Université Laval, Québec; Mgr J.-Alfred Trudel, P. D., Lamèque, N.-B.

apôtres de la première heure dans ce pays d'Évangéline, nous ont donné l'heureuse pensée de lancer un appel apostolique aux âmes généreuses de ce pays si catholique et si riche en vocations. Je suis heureux de pouvoir dire hautement aujourd'hui, à sa gloire, que le Canada ne nous a pas fait défaut; il a répondu à ce cri de détresse, il fut aussi charitable et généreux pour nous que sa mère, la France l'avait été dans le passé. A l'heure présente, pas moins de treize prêtres canadiens et acadiens exercent le ministère dans mon diocèse; par leur zèle et leur dévouement, ils font honneur au Canada français aussi bien qu'à l'Eglise. Je suis heureux de leur rendre ce témoignage en votre présence, afin que vous sachiez que l'évêque de Lafayette et ses ouailles savent apprécier les sacrifices que ces prêtres ont su s'imposer en nous prêtant main-forte à l'heure de notre pénurie. Je me fais un devoir d'exprimer tout spécialement ma reconnaissance en cette occasion à celui qui a été pour nous au Canada un apôtre de la Louisiane, qui a su par ses superbes écrits intéresser la plupart de ces prêtres et bien d'autres encore qui viendront plus tard augmenter le nombre de mes collaborateurs, j'ai nommé le Père Plamondon, S. J. Mon unique regret est de constater l'absence de cet ami sincère et dévoué, qui, je n'en doute pas, aurait tant joui de ces démonstrations patriotiques et religieuses.

Il ne me reste qu'à terminer ces quelques remarques en vous disant encore une fois: Merci, Adieu! ou plutôt: Au Revoir et que Dieu et Notre Dame, patronne spéciale de ce diocèse et du Canada, veille sur nous tous et que Notre-Dame de l'Assomption, patronne des Acadiens, vous preserve de tout danger pendant votre court séjour ici et votre voyage de retour, et vous ramène bien souvent encore au pays d'Évangéline, où vous serez toujours les bienvenus.

Les Morts qui vivent

Le *Devoir* me fait l'honneur de me demander un article sur notre voyage en Louisiane.

Que pourrais-je dire qui ne l'ait déjà été amplement par les chroniqueurs précédents?

Pour éviter les redites, je me bornerai donc à exprimer l'impression dominante que j'ai remportée de ce voyage, ou, pour mieux dire, de ce pèlerinage en Acadie louisianaise. Puissé-je inspirer à mes lecteurs cette sympathie chaleureuse pour nos frères louisianais qui déborde de mon cœur!

C'est un contraste saisissant entre le martyre de la dispersion d'une part et la survivance triomphale que nous a révélé cette visite.

Le comte de Vogüé a intitulé un de ses livres où il fait revivre en ses personnages l'âme de leurs ancêtres: *Les Morts qui parlent*.

J'oserai, moi, à propos de cette Acadie ressuscitée, employer une expression encore plus paradoxale: *Les Morts qui vivent!*

Les Morts! Ils paraissaient bien morts, en effet, ces misérables expulsés du Grand Dérangement. Arrachés violemment à leurs foyers, à leurs champs, à leurs forêts d'Acadie, on les avait vus passer, ces proscrits, image lamentable d'une détresse inhumaine, rejets dispersés d'une race aux fortes espérances, pitoyables débris de ce qui avait été un peuple heureux. Ils erraient sur les chemins d'Amérique: hommes au regard désespéré, en quête d'une nouvelle patrie qui ne pourrait faire oublier l'ancienne, femmes en larmes, cherchant à réunir autour d'elles des enfants destinés vraisemblablement à périr.

Puis la trace s'en était perdue: sait-on ce que deviennent les feuilles de la forêt que la tempête emporte?

Et l'Histoire n'en avait retenu que le souvenir d'une barbare tragédie, d'une dispersion irréparable.

Et comme pour en consacrer à jamais la disparition, la Poésie et la Légende avaient érigé l'image symbolique d'Evan-

géline, comme un monument funéraire, superbe il est vrai, mais irrécusable témoignage de deuil.

Oui, cette race était bien morte. Et à nous il n'en restait qu'un souvenir attendri et sans espoir.

Mais voilà que, soudain, devant le tombeau d'Évangéline (Emmeline Labiche), la Légende s'efface dans le rayonnement de la vie: à nos yeux émerveillés surgissent les vieux déportés acadiens sous les traits bien vivants de leurs descendants.

Revanche de l'Histoire: elle exista réellement, l'héroïne du poème acadien, quoique son image ait été altérée et idéalisée par la fiction poétique; mais surtout elle symbolisa le sentiment profond qui soutint ce peuple en son malheur et rendit possible sa survivance inespérée: la fidélité à la race, entretenue par le culte du souvenir.

Fidèles, les enfants de ces morts se cherchèrent sur les routes de l'exil, se réunirent, se groupèrent. Les uns regagnèrent la terre natale, la vieille Acadie; ils y reprirent racine et plus jamais on ne pourra les en arracher. Ils vivent, ces morts!

Les autres fondèrent une nouvelle Acadie, l'Acadie louisianaise. Et là, pendant au delà de cent cinquante ans, oubliés, ils parurent aussi morts que leurs ancêtres. Mais c'était la mort de la semence qui, jetée en terre, élabore lentement la vie de la moisson future.

Germination lente et puissante de vertus familiales, de labeurs robustes et féconds, de piété religieuse autour des églises de leurs paroisses reconstituées; — de piété patriotique aussi, alors que les vieux, réunissant autour d'eux leurs nombreux enfants, leur rappelaient l'histoire douloureuse de leur origine, dans la belle langue archaïque mais bien française de leurs pères, et avivaient en eux la flamme du souvenir, la fidélité à la race!

Et voilà maintenant qu'elle revit, cette race, dans les cinq cent mille fils et filles des vieux déportés; et voilà que ses acclamations nous crient sa joie de vivre et son espoir de vivre et sa volonté de vivre, — de vivre une vie telle que l'ont voulue les ancêtres, une vie catholique, une vie française de langue et de traditions.

Oui, ce sont bien les Morts qui vivent!

Dans cette survivance qui ressemble à une résurrection, tant elle était inespérée et invraisemblable humainement, est-il illusoire de reconnaître la protection visible de la Providence? Est-il téméraire d'en rechercher les destinées? En langage de croyant, sa vocation providentielle?

Elle ne peut être dans la force et la puissance matérielle. En nombre restreint et incorporé à une nation gigantesque dont il suivra nécessairement les évolutions politiques, ce petit peuple, pour assurer son avenir et justifier sa raison d'être, devra chercher son idéal et sa grandeur dans un rayonnement spirituel auquel l'a préparé son martyre d'abord et ensuite la longue période de germination durant laquelle il a accumulé des réserves immenses de vie spirituelle.

Et alors une suprême vision se lève en mon esprit: ce petit peuple conservant son identité originale et devenant pour la grande république un foyer intense de vie catholique; non pas le seul assurément, mais pour une grande part, alimentant brillamment le flambeau de l'idéal religieux en face du matérialisme qui est le grand danger de l'Amérique entière.

Et peu à peu je la vois grandir, cette race, se multiplier et devenir assez puissante pour lancer ses missionnaires sur toutes les plages du monde païen dans la grande croisade apostolique du vingtième siècle.

Et pour présider à ce développement, pour inspirer ces conquêtes pacifiques, ils sont là, les ancêtres, les vieux déportés de 1755, entourés de leur innombrable postérité:

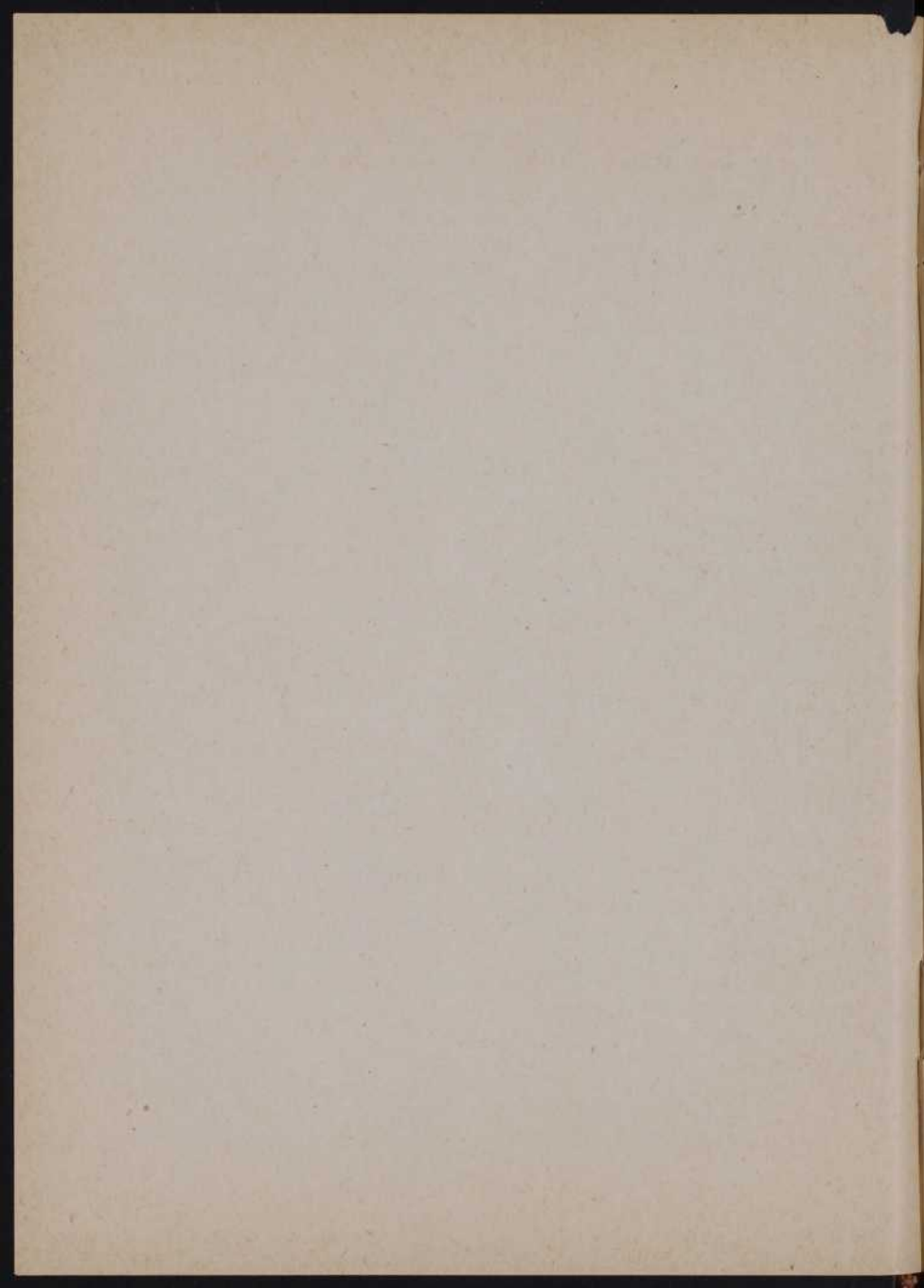
Ce sont les Morts qui vivent!

Joseph-H. PRUD'HOMME

Evêque de Prince-Albert et Saskatoon.

Prince-Albert, Sask.,

1er juin 1931.



Quelques impressions de voyage

J'arrive de Louisiane. Comment résumer d'un mot mes impressions de voyage? Émerveillement! Un émerveillement qui n'a cessé de grandir et qui nous est venu du pays et de la population.

Dès le départ de Chicago, nous sommes aux portes septentrionales de l'ancienne Louisiane, celle du régime français: le pays des Illinois. On sait que ce pays s'étendait de la rivière Illinois à l'Ohio et que, borné à l'ouest par le Mississipi, il s'enfonçait dans les terres, jusqu'à deux cents lieues, du côté de l'est. De chaque côté de la voie ferrée, une plaine vaste, opulente, se déroule indéfiniment. Pour sa richesse et son importance stratégique, le pays des Illinois resta longtemps un sujet de contestation entre le Canada et la Louisiane. Situé presque à mi-chemin entre Montréal et la Nouvelle-Orléans et colonie la plus florissante au sud-ouest des lacs, il était comme l'axe vital de cette immense charnière que figure alors en Amérique l'empire colonial français. En 1731, Beauharnois tenta vainement d'obtenir la rétrocession à la Nouvelle-France de ce pays qu'on en avait détaché en 1718. Le gouvernement louisianais refusa de se départir d'un territoire à blé, nécessaire, soutenait-il, à l'approvisionnement de la colonie mississippienne.

Comment ne pas regarder, avec beaucoup de mélancolie, ces vastes et riches territoires, autrefois possessions françaises, à la pensée que cette ancienne Louisiane constitue aujourd'hui 24 Etats de la république américaine et lui fournit 97 pour cent de son minerai de fer, 97 pour cent de son soufre, 95 pour cent de son charbon, 86 pour cent de son blé, 82 pour cent de ses instruments agricoles, 75 pour cent de son cheptel, 70 pour cent de son pétrole, 61 pour cent de son coton, etc., etc.? En vérité, il paraît bien que nous ayons cédé autre chose que des arpents de neige en 1763. Que n'auraient pas valu à la puissance française l'économie de deux ou trois querelles européennes et une politique coloniale inspirée davantage de l'esprit de celui-là même qui l'avait conçue, le Rouennais Cavelier de la Salle,

compatriote et contemporain de Corneille et qui disait en des formules proprement cornéliennes: "Je n'ai pas d'autres attraits à la vie que l'honneur. Je crois les entreprises d'autant plus dignes qu'il y a plus de périls et de peines."

L'émerveillement et la mélancolie s'accroissent à mesure que, descendant vers les bouches du Mississipi, nous approchons de la Louisiane d'aujourd'hui. Le jeudi après-midi, 16 avril, nous prenons la route le long du bayou Tèche, et nous voici en pleine Acadie louisianaise. Toujours la même plaine et dont le paysage ne nous a pas laissés depuis Chicago, mais qui, ici, sous un soleil d'or et un vent d'août, nous offre le spectacle d'une végétation mi-tropicale, d'une extraordinaire luxuriance. Nous courons à travers le delta mississipien. L'antique Meschacébé a charrié vers le sud l'humus de la plaine centrale américaine. Par endroits, le sol est noir, couleur d'encre, comme dans les terres à blé de l'Ouest canadien. La richesse du pays se révèle par les champs de légumes déjà en vigoureuse poussée, par les ensemencements de coton, de canne à sucre, de maïs, de riz. Elle se révèle par ses chênes prodigieux. Qui n'a pas vu les chênes louisianais, ces arbres trapus, au vaste parasol, aux bras de colosse, aux airs vénérables de patriarche, ne sait pas jusqu'à quel point le roi des arbres peut symboliser l'énergie sereine et toute-puissante, la force orgueilleuse et pleine d'un tranquille défi.

La richesse du pays se mêle d'un charme incomparable par la profusion des fleurs, des roses de toutes dimensions et de toutes couleurs qui ornent les routes, les parcs, les jardins et parterres, tapissent presque les façades des maisons. Ici et là se dresse l'aristocratique silhouette du palmier royal. Les routes, les ponts, les clôtures, les arcs se pareront en notre honneur de *palmettos*. Et derrière les chénaies majestueuses nous apercevons encore la maison de l'ancien planteur, en style colonial, de belle et noble mine, avec sa blanche colonnade. La campagne louisianaise a, du reste, gardé mieux que la nôtre le type de la vieille maison française, trapue, à deux cheminées, à toiture et lucarnes inclinées. Bref, riche et beau pays. Et comme s'expliquent les ardentes rivalités françaises, anglaises, espagnoles, américaines, pour en prendre ou en garder la pos-

session! Cette richesse presque fabuleuse explique même que le fameux Law, ce grand aventurier de finance, ait pu monter si facilement, autour de la Louisiane, sa spéculation gigantesque. Combien de fois d'ailleurs, au cours de notre randonnée, n'entendrons-nous pas les Acadiens louisianais célébrer avec fierté, une fierté tout américaine, les richesses et les beautés de leur pays, nous le montrant comme la "terre promise", la compensation providentielle ménagée à leurs ancêtres, pour les épreuves et le long martyre de la déportation.

* * *

Voilà pour le pays. Que n'allait pas nous révéler la population? Et d'abord qu'en savions-nous? Bien peu de chose. Ceux-là même d'entre nous qui avaient lu l'histoire de la Louisiane en avaient retenu vaguement que dans le delta mississippien, achevaient de mourir à la vie française quelques restes de l'ancienne population. Les derniers journaux français étaient disparus; quelques rares couvents dispensaient encore des bribes d'instruction française; en certaines paroisses dont le nombre allait au surplus diminuant, des prêtres continuaient de prêcher et de faire leur ministère en français. Une "Athénée louisianaise", cénacle pour rares initiés, prolongeait entre portes closes et par des jeux de pensée aristocratiques l'agonie de l'ancienne culture. Mais quelle était, en chiffres exacts, cette population de descendance française? Quelle étendue du territoire louisianais couvrait-elle? Qu'avait-elle retenu au juste de la langue maternelle? Après notre passage à Chicago et à Saint-Louis où la survivance française est en train de passer au rang de simple souvenir historique, les plus optimistes d'entre nous n'énonçaient plus que des hypothèses pleines de discrétion. "Nous trouverons là-bas bien peu de français", disaient-ils. "En trouverons-nous même assez pour que cela vaille la peine de faire des discours français?"

Cette fois encore l'émerveillement nous attendait. Quel était bien l'effectif, nous demandions-nous, des Louisianais de sang français? Au moment de la cession, la Louisiane française comptait environ 13,000 âmes dont 4 à 5,000 gens de couleur. A cette époque, il était venu, aux bouches du Mississipi,

environ 2,500 Acadiens dont 1,500 accourus de France, les autres, des colonies anglo-américaines et des Antilles françaises. Qu'avaient produit ces 15,000 âmes? A peine entrons-nous dans la Louisiane acadienne que, le long des bayous, canaux collecteurs des eaux du delta, tout un pays original et de physionomie manifestement française s'offre à nous. C'est le même type de race et l'on dirait aussi le type de la paroisse rurale québécoise: alignements de terres en rectangles allongés, pour donner au plus grand nombre l'accès à la voie d'eau; même type de l'ancienne maison normande; et, de distance en distance, le clocher de chez nous, pôle attractif, coeur de la collectivité. Et il y en a ainsi sur des centaines de milles. Aubry, l'un des derniers gouvernants militaires de la Louisiane française, écrivait en 1763 des immigrants acadiens: "Ils renaissent à la Louisiane et y feront des merveilles si on les aide un peu." Les Acadiens n'ont pas démenti cette bienveillante prophétie. Ils s'y sont multipliés à la façon patriarcale. Si l'on fait entrer en ligne de compte quelques groupes épars dans le Texas, c'est de 500,000 et voire, selon quelques-uns, de 700,000 descendants d'origine française qu'il faudrait parler dans l'ancienne colonie d'Iberville.

Ces gens, qu'ont-ils gardé de leur origine? A toutes les étapes, la foule accourt par milliers nous accueillir, nous faire fête. Ce sera une trainée de réceptions triomphales. Partout l'on se met en frais de décorations coûteuses, de banquets, de mises en scène originales, d'un déploiement de musique, de bannières, de défilés, pour marquer sa joie, j'allais dire son délire. Presque partout nous arrivons en retard. La foule qui s'est rendue d'avance pour ne pas nous manquer attend une heure, deux heures, sous un soleil torride, et sans fatigue apparente si nous en jugeons par l'élan, la chaleur de ses acclamations. A Ville-Platte, 7 à 8,000 personnes se sont massées autour de l'hôtel de ville. A Lafayette, 12,000 nous attendront pendant trois heures, sans se disperser; puis, bien que le soir soit venu, écouteront des discours pendant une heure. Le dimanche, 19 avril, à Saint-Martinville, une foule d'environ 20,000 personnes se réunira pour le dévoilement du monument d'Évangéline et, pendant quatre heures, subira, avec sérénité et souvent avec

enthousiasme, l'averse diluvienne de 22 discours inégalement intéressants. Aux Opelousas, où écoutent 4 à 5,000 auditeurs, les discours sont irradiés. Au poste du microphone, c'est à la centaine près que les télégrammes affluent, venant de tous les coins du pays et disant la joie de ceux qui sont aux écoutes d'entendre parler français. A Napoléonville où la foule est trop considérable, il faudra parler du haut de deux tribunes à la fois.

Mais ce qui ne se saurait exprimer, c'est le charme de réceptions plus intimes en de petits villages, tels que Léonville, Scott, Mamou; c'est la joie de ces braves populations venues à la rencontre de frères acadiens après 175 ans de séparation. Partout éclatent les mêmes acclamations. Pendant que nous défilons à travers le flot populaire, les mains se tendent, chaudes, étreignantes; on dit son nom, fier de se proclamer de la famille; des jeunes filles gracieuses nous épinglent des fleurs; nos revers d'habits se fleurissent comme des parterres. Des fleurs, on nous en jette à la brassée; on nous guette aux carrefours des chemins, on arrête les autos pour offrir, et avec quelle joie, des gerbes de roses. Pour ajouter à tant d'amabilités, les fanfares jouent avec entrain l'*O Canada*. A Napoléonville, c'est la foule entière qui chante l'hymne canadien. En d'autres endroits, des chœurs d'enfants nous font la surprise de nous chanter nos chansons canadiennes. Qu'ajouterai-je? Nous ne sommes point le visiteur de passage, mais le parent très proche pour qui l'on fait assaut de cordialité. Après la grande réunion de Saint-Martinville, où l'on était venu de partout et où la curiosité avait pu se satisfaire, il y avait lieu de prévoir, pour les réceptions du lendemain, une diminution d'enthousiasme. Il n'en fut rien. Mêmes transports de joie à Jeannerette, à Houma, à Napoléonville, à Thibodeaux, où l'on nous accueille comme si la fête ne durait pas depuis cinq jours. Les plus âgés des voyageurs de l'*Evangéline* et du *Devoir* devront remonter jusqu'au congrès de la langue française en 1912 pour retrouver en leurs souvenirs une pareille semaine d'enivrement patriotique.

En 1803 le préfet colonial, Pierre de Laussat, envoyé en Louisiane par Napoléon, écrivait: "Je n'ai trouvé que des coeurs français." Cette parole, les voyageurs canadiens et aca-

diens de 1931 l'ont pu reprendre avec autant d'à-propos. Le caractère des réceptions qu'on nous a prodiguées ne s'explique que par la survivance du sentiment français en pays louisianais. La voix du sang et rien qu'elle a pu provoquer cette exaltation des coeurs. Partout d'ailleurs nous avons parlé français et l'on nous a compris. Si quelquefois la bienvenue nous est adressée en anglais, il est rare que l'on n'y joigne pas quelques mots de français. Ce français, nous le voulons bien, en prend parfois à son aise avec la langue académique, la stricte orthodoxie grammaticale. Mais quelle saveur le plus souvent dans la prononciation! En quelle langue pure une petite Académie du Grand-Coteau, une autre du village de Scott, une autre encore de Pont-Breaux, habillées celles-ci en Evangélines, nous souhaitèrent la bienvenue!

Le miracle est grand et touchant si l'on songe que la langue maternelle s'est conservée ainsi à peu près sans écoles, sans journaux, par la seule tradition orale de la famille, aidée quelquefois de la prédication dominicale. Et quelle vigoureuse individualité ethnique la France du XVII^e siècle avait donc léguée à ses colons des terres américaines pour que seuls ou à peu près ils aient résisté à l'enveloppement anglo-saxon? Ce qui a duré si longtemps et en de telles conditions a toutes les chances de persister. C'est la conviction que tous nous emportons de notre course en Louisiane. Il suffirait de quelques animateurs pour ressaisir ce petit peuple et, sans lui rien enlever de son patriotisme américain, l'attacher indéfectiblement à son particularisme ethnique. Puisque les grandes cultures intellectuelles ne sauraient s'ignorer l'une l'autre, un gouvernement sage s'appliquerait à maintenir en Louisiane les traditions de la culture française. Cette population, pour qui le français est le parler maternel, lui fournirait, pour tous les pays où l'on entend le français, ses agents diplomatiques et commerciaux; pour ses universités, ses *collegiates*, ses *high schools*, il y recruterait ses équipes de professeurs, assuré de trouver là un sens de la langue française et une aptitude à la parler où ne sauraient atteindre les étrangers.

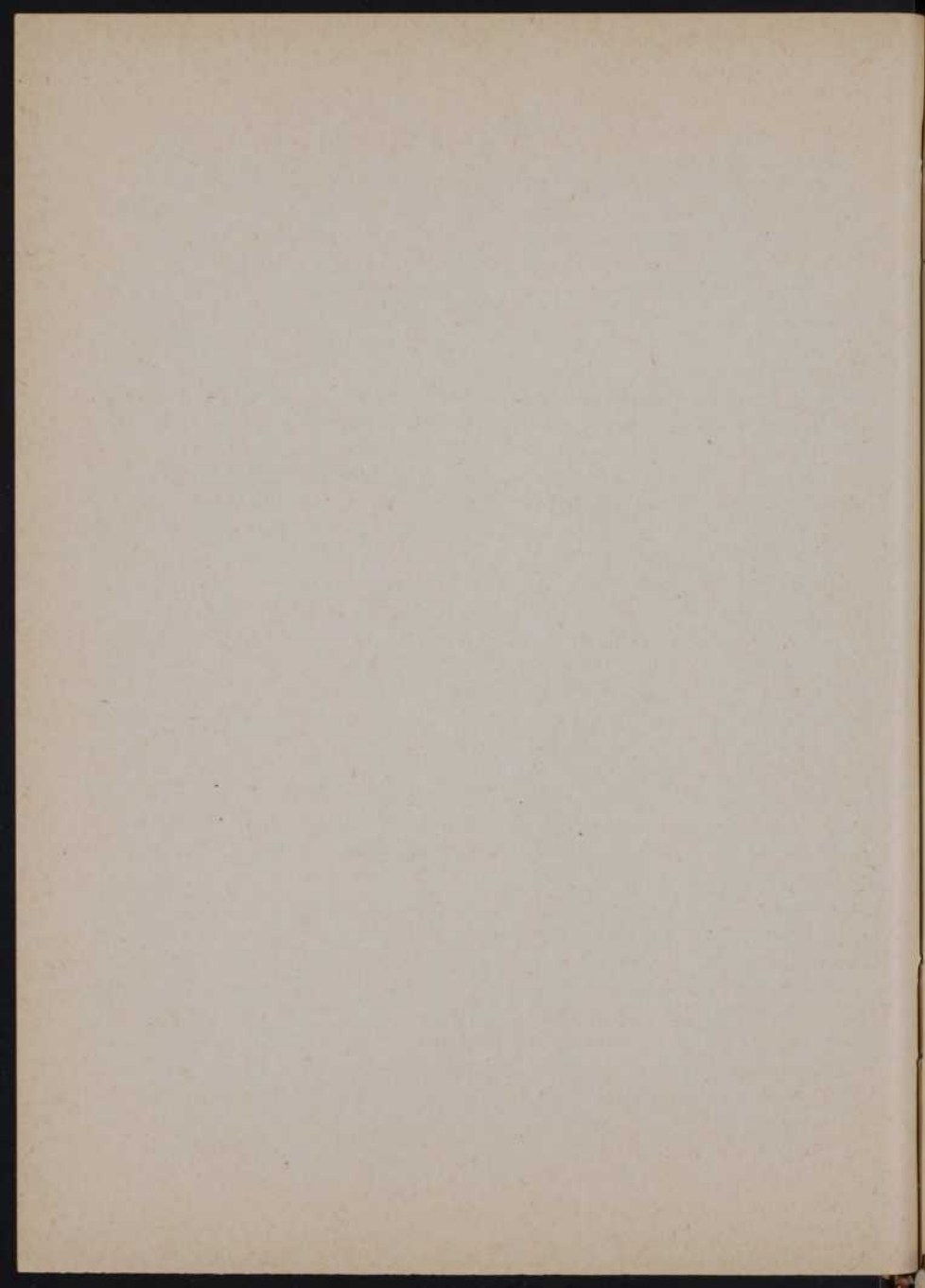
A défaut de ce souci intelligent des autorités politiques, d'autres, et non des moindres, ont aperçu les étroites relations

qui, en Louisiane comme ailleurs, lient la langue et la foi. Il ne leur échappe point que le français a sauvé la foi catholique en ce pays, et non seulement chez les créoles d'origine française ou acadienne, mais encore chez les noirs qui, par la langue, se sauvèrent des prises des prédicants de leur race presque toujours anglophones.

Qui sait ce que réserve l'avenir? Que par le bouclier de la langue, la foi des Français et des Acadiens louisianais soit préservée, et alors de ce petit peuple de condition paysanne et de mœurs pastorales, magnifique réservoir d'énergies chrétiennes à peu près inutilisé jusqu'ici, quel bouillonnement spirituel ne pas attendre, le jour où l'esprit apostolique le viendrait agiter!

Lionel GROULX, ptre

(*Le Devoir*, 25 avril 1931)



Impressions et Souvenirs ⁽¹⁾

“On ne voudra pas nous croire” — “Nous avons vu ce que l'on ne reverra jamais”

— On ne voudra jamais nous croire! — Nous avons vu ce que personne ne reverra plus jamais!...

Combien de fois, à notre retour de la Louisiane, au cours des longues heures passées à bord du *Dixie*, avons-nous entendu ce double refrain? Il traduisait le sentiment profond et, je crois bien, l'une des impressions dominantes de nos voyageurs.

Ce que nous avons vu là-bas dépasse tout ce qu'imaginaient les plus optimistes. Nous avons là-dessus des témoignages très précis. L'un des prêtres qui ont pris à ces manifestations la part la plus active nous disait: *Quand X (l'un des organisateurs laïques) paraissait éprouver quelque doute et, songeant à cette population répartie sur un si vaste territoire, se disait: Mais, pourrions-nous jamais soulever cette masse? je lui répondais: La pâte est là: mettez-y du levain, elle lèvera... Jamais, au grand jamais, cependant, je n'avais imaginé rien de pareil!... Un laïque, qui fit un voyage d'observation jadis, visita les villages acadiens et en revint fort optimiste, ajoutait, de son côté: Je croyais au succès du voyage. Mais qui aurait pu prévoir pareille chose!...*

(1) La série d'articles que nous coiffons du titre général d'*Impressions et souvenirs* a été publiée dans le *Devoir*, au cours du mois de mai 1931, par M. Omer Héroux. Le journal donnait en même temps la plupart des textes que l'on trouvera ci-après, ce qui explique que l'auteur n'ait point touché à certains sujets traités par d'autres voyageurs. Nous intervertissons ici l'ordre des articles pour placer d'abord les impressions générales, puis les notes de voyage particulières du rédacteur du *Devoir*.

C'est précisément l'extraordinaire de cette chose qui fait hésiter le narrateur: en disant ce qu'il a vu, il risque tellement de paraître exagérer!

Notre confrère Roy, de l'*Évangéline*, fut, c'est clair, pris du même scrupule lorsqu'il dut raconter l'histoire de cet octogénaire qui, traversant la foule, s'informant du nom des visiteurs, s'assurant qu'ils venaient bien de la vieille Acadie, conclut comme un héros de Corneille qui parlerait le langage le plus familier: *Ben, je puis mourir asteure...* Roy a éprouvé le besoin de noter que cette réplique d'allure si facilement théâtrale avait été dite de la façon la plus simple.

On éprouve quelque gêne à relater un autre trait du même genre, à parler de cette Acadienne qui, près de Napoléonville, se tenait à *genoux* dans son jardin, entourée de ses enfants, pour saluer le passage de la caravane acadienne.

Cela paraît incroyable, et, pourtant, cela est rigoureusement vrai.

* * *

Ces traits particuliers cependant, sont-ils plus extraordinaires, plus invraisemblables, que le spectacle d'ensemble auquel nous avons assisté pendant cinq jours?

Songez-y bien: cinq jours durant, le jeudi, le vendredi, le samedi, le dimanche et le lundi, les cent vingt-cinq pèlerins de l'*Évangéline* et du *Devoir* ont été promenés à travers un pays de rêve, dans une sorte de rêve réalisé. Partout, dans les petites villes comme dans les villages, la population en fête les accueillait, les couvrait de fleurs; partout, les tables étaient dressées, pour le repas, si l'on était au midi ou au soir, pour la collation, si la caravane arrivait au milieu de l'avant-midi ou de l'après-midi; partout les foyers s'ouvraient aux visiteurs du Nord, comme à des frères, et le seul reproche qu'on nous ait fait, c'est qu'en certains endroits, quelques-uns aient cru devoir descendre à l'hôtel.

Partout, on nous attendait ou, comme l'on dit si joliment là-bas, on nous *espérait*. Partout, l'on s'était ingénié, sur le fond commun de fraternelle affection, à broder quelque chose de neuf.

On avait dit que ce peuple n'a pas le goût des grandes ma-

nifestations. Ce qu'il a fait pour ses visiteurs du Nord n'en apparaît alors que plus étonnant, non seulement comme générosité, comme explosion de sentiment, mais comme ingéniosité, comme art de prestigieuse mise en scène. Nulle part nous n'avons vu là-bas deux manifestations qui se pussent confondre.

* * *

Chacune avait ses traits, son allure caractéristique.

En tel endroit, c'était une mignonne Evangéline, une fillette de sept ou huit ans, qui, de sa petite estrade, au seuil de l'église, nous souhaitait en un français délicieux la plus gentille bienvenue. Elle devait répéter deux fois, trois fois, quatre fois son compliment, à mesure qu'arrivaient les visiteurs; puis, elle était soudainement enlevée par un enthousiaste, passait de bras en bras comme le bébé aux jours de fête familiale, mangée de baisers par les oncles du Nord.

En tel autre, c'était du choeur même, debout à la table de communion, dominant de quelques pieds la foule endimanchée, que l'une des Evangélines de l'an dernier, sous sa coiffe blanche, dans ce vieux costume qui évoque notre commun passé, nous disait sa gratitude de l'accueil de l'Acadie ancienne et du Canada, nous adressait sa propre bienvenue.

En tel autre endroit encore, les Evangélines de l'Acadie ancestrale défilaient dans une procession de rêve: en compagnie de je ne sais combien d'Evangélines et de Gabriels de là-bas, drapés comme elles dans le costume antique, avec les grands-pères qui chacun tenait par la main un petit Gabriel et une petite Evangéline, — sous les regards étonnés et admiratifs d'une gentille Evangéline dont la robe bleue, sur la blouse sombre de son papa, faisait une tache éclatante, et qui devait bien avoir... huit ou neuf mois.

Ailleurs, nous n'arrivions au coeur du village qu'à travers un chemin semé de palmes.

Ailleurs encore...

Mais qui saurait tout se rappeler, et tout dire: l'accueil dans les églises, au son des cloches, les chants joyeux, les fêtes enfantines, les grandes manifestations populaires, les discours et, surtout peut-être, dans l'intimité des causeries multipliées,

la débordante cordialité. — *Mais vous parlez français*, nous disait dans un petit village une vieille dame. — *Eh! oui — Et vous êtes beaucoup là-bas à parler français?* — *Trois millions dans notre pays du Canada!* — *Mais il faut que les trois millions viennent nous voir!* jette tout à coup dans la conversation un beau grand jeune homme, marchand du pays.

Et partout, partout, des fleurs, des gerbes, des corbeilles de fleurs: des roses, des pensées, des pois d'odeur, que sais-je encore?

Quel malheur que l'oeil n'ait pu tout apercevoir et tout retenir! Quel malheur qu'il n'y ait eu parmi nous quelque grand artiste capable de fixer sur la toile certains au moins de ces prodigieux spectacles, si pleins de couleur et de vie!

Mais, quoi que l'on vous raconte, croyez-le: ce doit être vrai!

* * *

L'extraordinaire, à force de se répéter, paraissait presque ordinaire.

Il semblait presque ordinaire que tout un peuple se dressât de la sorte pour accueillir les visiteurs, les reçût de telle façon que ceux-ci en pouvaient oublier qu'ils étaient à deux mille milles de chez eux, au milieu de gens dont ils ne savaient à peu près rien la veille et qui, eux-mêmes, les ignoraient à peu près.

Et, pourtant, imaginez ce que cet accueil a dû coûter d'efforts, de travail, de dévouement! Quelqu'un disait là-bas qu'il avait fallu mobiliser pour cette réception deux mille personnes au moins, et le chiffre ne paraît pas exagéré.

Dîners, réceptions, logements, transport, tout était à la charge des Acadiens de la Louisiane. Vous arriviez le soir dans un village: on vous assignait votre demeure, les *boys scouts* enlevaient vos bagages, les portaient à une automobile toute prête, quelques instants après vous étiez chez un inconnu qui vous accueillait comme un parent et que vous ne quittiez le lendemain qu'avec regret. Dans telle famille que nous connaissons bien, on avait convoqué pour saluer les amis du Canada toute la *parenté*.

* * *

Pareille manifestation suppose une extraordinaire organi-

sation: mais nulle organisation, si habilement montée qu'on l'imagine, n'aurait pu obtenir de pareils résultats si elle ne s'était appuyée sur un inépuisable fonds d'amitié, si elle n'avait pu utiliser d'extraordinaires, d'incommensurables richesses morales.

On ne saurait trop le redire, et cela seul peut expliquer ce qui s'est passé là-bas: nous nous sommes tout de suite, Acadiens du Nord et du Sud et Canadiens français, connus comme des frères. Dans les petits villages particulièrement, où la pénétration anglaise s'est moins affirmée, il fallait de temps à autre faire effort pour se rendre compte des choses, pour penser: Mais nous sommes à sept cents lieues de chez nous! Ces gens, qui s'appellent Hébert, Trahan, Cormier, Daigle, Melanson, LeBlanc, comme nos voisins du Canada, ne sont pas ces voisins mêmes, mais les fils de ceux qui, voici sept quarts de siècle, furent chassés de l'Acadie, brutalement éparpillés à travers le monde...

Mystérieuse puissance de la communauté du sang, surélevée et sublimisée par l'unité de la Foi!

* * *

On ne reverra plus cela! On ne le reverra plus, parce que, si magnifiques que puissent être de part et d'autre les visites futures, il y manquera l'élément qui donnait à celle-ci un caractère unique: l'ignorance où nous étions les uns des autres, le sentiment de la surprise et de la mutuelle découverte.

Nous avons retrouvé partout les délégués louisianais de l'an dernier. Ils étaient au premier rang, dans toutes les fêtes, et l'on devinait partout leur action enthousiaste, méthodique et tenace. A côté de Dudley LeBlanc et des quatre prêtres qui l'accompagnaient, les excellents abbés Castel, Chiasson, Lachapelle et Mirat, nous avons revu tous leurs compagnons, toutes leurs compagnes de voyage.

A eux tous, à tout le peuple qui nous a si fraternellement accueillis, nous disons du fond du coeur un merci où nous voudrions faire passer notre infinie gratitude.

Celle-ci, à vraiment parler, nulle expression ne la peut justement traduire; mais nous ne nous lasserons point d'en multiplier les témoignages et les preuves...

Quelques heures à Chicago

Le point culminant, l'attrait suprême, de notre voyage, c'était l'Acadie louisianaise. Mais, pour se rendre là-bas, il fallait traverser un pays fort intéressant par son histoire et ses richesses propres. Nous en dirons rapidement quelques mots.

Un point à noter tout d'abord: dès le début, le voyage a pris l'allure familiale qui est propre aux fêtes du *Devoir*. La connaissance est vite faite entre gens qui pensent et sentent de même. Au surplus, plusieurs de nos voyageurs étaient déjà de vieux amis. Dès le début aussi, une fraternelle alliance allait se nouer avec nos amis d'Acadie, que nous ne devions cependant rencontrer, en chair et en os, que le jeudi suivant, à la Nouvelle-Orléans. Nous leur avions adressé, à Moncton, une dépêche de bons souhaits et d'affectueux souvenir. Leur réponse, d'une aussi vive cordialité, nous est arrivée au moment où nous montions sur le convoi. Elle a été lue dans tous les wagons et, l'on s'en doute bien, longuement acclamée.

Comme devait être acclamée aussi, et avec quel entrain! la présence, inattendue pour la plupart, de S. E. Mgr Prud'homme, évêque de Prince-Albert, qui nous apportait, avec le prestige de ses hautes fonctions et de sa personnalité, le salut de l'Ouest.

Tout le long du voyage, ce fut un émouvant spectacle que celui des foules qui s'inclinaient sous la bénédiction du vénérable prélat.

* * *

En dix-huit heures, nous étions à Chicago, brûlant les étapes, n'arrêtant à Toronto, par exemple, que tout juste le temps de se dégourdir un peu.

Je ne me donnerai point le ridicule, après quelques heures à peine passées dans la ville géante et quasi-champignon, de formuler sur elle un jugement d'ensemble. Disons tout de même qu'après ces quelques heures d'un trop bref séjour, nous nous sentirions fort enclin à endosser les toutes récentes protestations du nouveau maire de Chicago. Celui-ci, nous l'avons vu en arrivant ici, proteste contre la réputation faite à sa ville. Il déclare qu'elle est victime d'une publicité morbide et que le

taux de la criminalité y est même inférieur à celui d'autres grandes cités. En fait, la ville fameuse, dont un groupe d'Anglais s'amusaient récemment à se demander si elle ne devrait pas être détruite, n'a pas l'air si terrible que cela. Nous l'avons visitée avec l'ensemble des voyageurs le matin, avec l'excellent Mgr Primeau l'après-midi. Du haut des autobus et d'une auto privée, elle a sûrement l'air aussi honnête que n'importe quelle autre grande ville. Le fait est que les gens du pays, si vous vous risquez à les questionner sur les *gangsters*, vous répondent qu'il s'agit de *bandes* qui se combattent à peu près par tous les moyens, mais dont le reste de la population ne s'occupe guère.

En fait aussi, vous traversez de larges espaces où la ville a plutôt l'air d'une agglomération de gros villages paisibles. Et, nulle part, nous n'avons remarqué l'allure trépidante qui est celle de certains coins de New-York. Les hommes n'ont pas l'air d'être bousculés par leur besogne; les femmes — ici, je transcris l'avis d'une compagne de voyage — n'ont l'air ni fatigué ni défraîchi qui est, ailleurs, celui de trop de citadines.

A quoi faut-il attribuer cet air de santé? A l'admirable, à l'extraordinaire régime de parcs que possède la ville? Au voisinage du lac Michigan, qui apporte constamment à celle-ci l'air pur et si "grand" d'une véritable mer intérieure? Aux deux probablement.

En tout cas, le fait est là.

* * *

Le tour d'autocar permettait de voir ces parcs magnifiques, les grands monuments et les principaux édifices. Il comportait, naturellement, quelques arrêts, dont l'un à une exposition de fleurs qui était une pure merveille et dont le souvenir embaume toutes les mémoires.

Il comportait, plus naturellement encore, un arrêt aux divers points qui rappellent le souvenir de Jolliet et de Marquette. C'est au monument proprement dit des deux grands explorateurs que nous avons décidé de poser la couronne des pèlerins du *Devoir*.

La cérémonie fut à la fois émouvante et brève. L'une des voyageuses déposa la couronne au pied des héros, puis Mgr Ca-

mille Roy, dont l'extrême bienveillance devait si souvent se manifester tout au long de ce voyage, prononça une allocution toute pleine de substance, éloquente et sobre, dans son ordinaire manière. Devant les enfants de l'école voisine et les passants arrêtés par le spectacle, les pèlerins, tête nue, entonnèrent l'*O Canada*.

C'était le premier de ces concerts improvisés qui devaient porter à travers tout le Sud les chants de chez nous.

* * *

L'après-midi et la soirée étaient libres. Les voyageurs purent les employer à leur goût et suivant leur fantaisie. Nous nous somme laissé dire que quelques dames ne résistèrent point à la tentation de pousser une pointe vers les grands magasins. Certains des voyageurs, non contents d'avoir perçu à plusieurs arpents de distance, le parfum *sui generis* des abattoirs universellement célèbres, s'y payèrent le luxe d'une visite complète, bien que ce ne fût pas jour d'ouverture régulière. Ils en ont rapporté d'inoubliables images,—et, probablement aussi, le souvenir d'odeurs d'une égale puissance.

Chicago garde de nombreux souvenirs de l'exposition de 1893; elle se prépare, et l'on peut voir déjà avec quelle ardeur et quelle ampleur, à célébrer son centenaire. Tout indique que ces fêtes de 1933 seront quelque chose d'énorme. Elles devront comporter un rappel du passé français de ce pays, — double, comme l'on sait, puisqu'il se rattache, d'une part, aux grands explorateurs du dix-septième siècle et, de l'autre, aux pionniers canadiens du siècle dernier.

Le directeur du Service des Voyages, notre vieux camarade Lafortune, n'a point laissé ignorer aux voyageurs, il ne laissera pas ignorer au public, que le *Devoir*, cette année-la aussi, conduira ses lecteurs dans la grande ville. Mais c'est de quoi nous aurons plus d'une fois encore l'occasion de parler.

* * *

Hâtons-nous, pour clore ces notes incomplètes et déjà trop longues, d'adresser à Mgr Primeau, au R. P. Lagacé, des Pères

du Saint-Sacrement, à M. Arthur Thériault, secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Chicago, qui vinrent nous saluer à la gare, un respectueux merci.

Un malheureux contre-temps les empêcha de nous rencontrer au monument Jolliet-Marquette, mais ils avaient fait, pour joindre leur hommage au nôtre, tout le nécessaire, et nous ne savons combien de courses.

Une avant-midi à Saint-Louis

Nous sommes arrivés à Saint-Louis le mardi matin (14 avril). Nous n'y devons passer que quelques heures, notre après-midi étant prise par la visite du Fort de Chartres, qui est à soixante milles de la grande ville. Ces quelques heures, nous les avons surtout employées à une tournée en autocar, coupée de trois ou quatre arrêts à des points particulièrement intéressants, notamment à la cathédrale. L'impression générale est très bonne: Saint-Louis possède un groupe d'édifices publics et privés fort intéressants. Et je crois bien que personne d'entre nous n'oubliera jamais sa visite au jardin botanique, ni les trop rapides instants passés au jardin zoologique. On dit qu'ils comptent parmi les plus beaux du monde, et nous sommes tout prêt à le croire.

Quelle joie que de se promener à travers ces fleurs de tous les pays du globe! Quelle joie encore que de pouvoir, en quelques instants, apercevoir tant d'oiseaux et d'animaux divers! Les volières, par exemple, donnent l'impression d'une sorte de féerie qui se réaliserait sous nos yeux.

Voir tout à coup, et côte à côte, tous ces oiseaux aux couleurs vives, aux formes élégantes et parfois si bizarres, que vous ne connaissiez encore, la plupart du temps, que par les livres et les images, constater que rien jusqu'ici n'a pu vous en révéler la véritable beauté, c'est un bonheur exquis!

Et l'on ne peut s'empêcher de songer aux écoliers qui ont l'incomparable avantage de compléter à pareille école leurs classes d'histoire naturelle.

Qu'avons-nous chez nous qui se puisse vraiment comparer

à ces jardins? On fait parfois à l'étranger des réflexions qui commandent une humilité profonde et incitent à formuler de beaux rêves.

Hâtons-nous, de grâce, d'aider ceux qui veulent nous constituer un jardin botanique digne de notre ville et donner à notre embryon de jardin zoologique un développement convenable.

Et, en attendant, sachons au moins profiter de ce qui existe: combien, sur le million d'habitants que compte aujourd'hui Montréal, se sont jamais donné le plaisir de visiter les serres du Parc La Fontaine?

* * *

Cette ville de Saint-Louis, qui ne garde probablement pas aujourd'hui beaucoup de vie française, est toute pleine de souvenirs français. Les noms de Chouteau, de Laclède, d'autres encore, rappellent ses origines. En fait, elle fixe sa naissance au 14 février 1764, alors qu'un groupe de pionniers, partis du Fort de Chartres sous la direction d'Auguste Chouteau, s'y vint établir. Laclède, l'année précédente, avait avec Chouteau exploré la région et, suivant un récit qui est encore conservé et que les gens du pays citent avec orgueil, choisi le site actuel de Saint-Louis, déclarant à Chouteau: Vous viendrez ici dès l'ouverture de la navigation, vous y ferez un établissement d'après le plan que je vous donnerai. Car ici pourra se développer l'une des plus belles villes de l'Amérique, puisqu'ici se rencontrent de si exceptionnels avantages géographiques.

Laclède, comme tant d'autres pionniers, avait vu juste. La ville, dès ses premières années, joua un rôle important; elle est devenue l'une des grandes cités du continent. Les gens du pays se louent à la fois de son développement normal, sans à-coup et sans ressac, et du caractère presque domestique qu'elle a conservé. — Chez nous, vous disent-ils, la besogne de la journée terminée, chacun rentre chez soi... Et l'un d'eux ajoutait avec un sourire: Vous ferez bien de ne pas vous risquer le soir dans tel ou tel coin... Les gens de la ville sortent si peu que les inévitables malandrins ne peuvent satisfaire que sur les touristes leurs instincts de lucre et de vol...

Saint-Louis joua longtemps un rôle d'avant-poste. De là partirent de multiples expéditions scientifiques ou commerciales. Le groupe français de Saint-Louis tint dans ce travail d'exploration une place que les Américains d'aujourd'hui se plaisent à reconnaître. Une publication locale rappelait que c'est à une branche des Chouteau que Kansas City doit son existence, que c'est un Robidoux, de Saint-Louis, qui fonda Saint-Joseph, que l'un des Ménard, de Saint-Louis toujours, fut pareillement le fondateur de Galveston.

Il y a là tout un passé glorieux, sur lequel Joseph Tassé écrivit jadis des pages fort intéressantes, dont les Américains s'occupent beaucoup et avec lequel il faudra essayer de familiariser les générations actuelles.

A moins que nous ne soyons des imbéciles, l'exposition du centenaire, que les citoyens de Chicago sont à organiser, nous fournira une excellente occasion de rappeler ce passé aux étrangers comme aux nôtres.

* * *

Saint-Louis garde au *Jefferson Memorial*, un fort bel édifice, ses trésors d'histoire. Malheureusement pour nous, nous ne disposons que de trop courts instants et le *Jefferson Memorial* offre, à côté de ces pièces d'archives, un attrait d'un caractère différent et puissant.

Lindbergh, on le sait, n'est pas de Saint-Louis; mais c'est à Saint-Louis qu'il a fait son apprentissage de pilote, à Saint-Louis qu'il a trouvé les concours financiers qui lui ont permis de réaliser son audacieuse entreprise, de se lancer à travers l'Atlantique sur l'avion qu'il tint à appeler *The Spirit of St. Louis*.

Et c'est pourquoi sans doute l'extraordinaire jeune homme a fait à Saint-Louis l'hommage des cadeaux qui lui vinrent du monde entier. La collection est extrêmement riche, et, à l'inventorier, on l'imagine aisément, le temps passe très vite.

Aussi bien la plupart d'entre nous n'avaient-ils eu que le temps de l'examiner lorsque sonna l'heure du départ. Il nous

fallait sacrifier la partie historique. Un incident ajouta à notre très vif regret.

Une femme d'allures distinguées nous servait de guide, nous prodiguait avec amabilité explications et renseignements. Tout à coup, désignant une pièce d'orfèvrerie, elle coupe son commentaire anglais de ce texte français inscrit sur la pièce: *Il n'y a plus d'Atlantique...* L'accent était d'une telle pureté que personne ne s'y pouvait méprendre. — *Vous parlez français!* fit l'un de nous. — *Et vous aussi,* répondit-elle. *Et tous ces gens parlent-ils français aussi?* — *Mais oui!* — *Oh! alors, quel chagrin de ne l'avoir pas su plutôt... Je suis une Beauregard...*

Quel plaisir c'eût été de causer en français quelques minutes de plus avec cette femme charmante qui, si nous ne nous trompons, tient à la fois par la famille de son mari aux Beauregard de la Louisiane et par la sienne propre aux Français du Canada.

Adressons-lui du moins d'ici un nouveau merci pour son extrême obligeance.

* * *

Une surprise heureuse, et que nous devons à S. E. Mgr Schlarman, l'historien du Fort de Chartres,¹ nous attendait à Saint-Louis. Sur sa demande, le R. P. Souvay, directeur du grand séminaire de Saint-Louis, une autorité en histoire du pays, était venu, en compagnie d'un ami, nous saluer à la gare, nous offrir ses bons services. Le R. P. Souvay n'a malheureusement pu, comme il l'aurait voulu, — il était cité comme témoin ce jour-là même dans une cause importante — nous accompagner au Fort de Chartres, mais nous tenons à lui dire, comme à S. E. Mgr Schlarman qui nous avait recommandés à lui, notre vive gratitude.

Il est de ceux que nous n'oublierons pas et dont nous souhaitons ardemment la visite au Canada.

¹ Le livre de Mgr Schlarman, *From Quebec to New-Orleans*, que doivent lire tous ceux qui veulent connaître ce pays et son histoire, est en vente à notre Service de Librairie. \$5, franco.

Fort de Chartres et Prairie du Rocher

C'est au Fort de Chartres que nous avons été, pour la première fois, frappés en plein coeur...

Pour la plupart, je le crois bien, nous n'allions porter à ces derniers vestiges de la puissance française que l'hommage d'un pieux souvenir. Nous comptions méditer quelques instants au milieu des ruines, évoquer devant elles une page d'histoire à jamais fermée.

Nous avons trouvé autre chose.

Le Fort de Chartres, comme le savent tous ceux qui ont quelque peu étudié l'histoire de ce pays et particulièrement les lecteurs de Mgr Schlarman,¹ le Fort de Chartres est situé à quelque soixante milles de Saint-Louis (c'est même du Fort de Chartres que sont partis, ainsi que nous le rappelions l'autre jour, les fondateurs de Saint-Louis), et à cinq ou six milles de Prairie du Rocher. Il reste, survivant aux puissantes constructions anciennes, des fragments de murs qui en marquent l'étendue, un magasin, etc. Le tout a été conservé et protégé par les citoyens de la région, grâce, dans une large mesure, semble-t-il, à la puissante impulsion de l'illustre auteur de *From Quebec to New Orleans*. On y vient d'un peu partout et, plus d'une fois déjà, ces restes vénérables furent les témoins de manifestations où les Américains célébrèrent la mémoire des Français du temps jadis.

Nous espérions rencontrer au Fort des amis qui nous en feraient l'historique rapide et, sur place, nous en expliqueraient les dispositions et les grandes lignes. Notre ami Connor était bien là, tout prêt à nous fournir ces explications, mais, dès les premières minutes, la visite perdit tout caractère archéologique. M. l'abbé Groulx, avec sa manière sobre et précise et son don d'évoquer les temps anciens, avait à peine rappelé l'histoire du pays, l'importance de celui-ci, les contestations dont il avait été l'objet, la fondation même du Fort, que la foule, si l'on peut dire, prit la parole.

* * *

¹ "From Quebec to New Orleans", \$5 franco, au Service de Librairie du "Devoir".

Car nous n'étions pas reçu par un curateur de musée; nous étions, à la vérité, les hôtes des citoyens de Prairie du Rocher. Ceux-ci étaient venus de leur village, avaient improvisé sur les terrains une collation gracieuse et nous réservaient une surprise, qui mit des larmes dans les yeux de plusieurs.

Un groupe des plus anciens du village, accompagnés par un authentique *violoneux*, nous chanta ce que ces braves gens appellent la *Guillaunée*, — et que nous désignons, nous, sous le nom de *guignolée*. Pendant deux siècles, ce vieux chant des aïeux s'est conservé dans ce coin perdu des plaines du centre américain. Détail qui souligne l'isolement où vivaient ces bonnes gens: l'un d'eux nous demandait si nous connaissions ce chant, si nous l'avions jamais entendu...

On a donc chanté pour nous en français sur les ruines du Fort de Chartres; on nous y a parlé français. Des vieillards, des mamans pouvaient encore converser dans cette langue. Oh! nous ne prétendons pas que le français ait là un très grand avenir. L'isolement, qui, pour une large part, a permis la conservation de la langue, est aujourd'hui rompu. Ce village de campagne (nous parlons de Prairie du Rocher, car au Fort de Chartres, il n'y a point d'habitants) est aujourd'hui en contact avec toute la vie avoisinante: celle-ci ne tend point à la préservation des vieilles coutumes.

Mais chez ceux-là mêmes qui ne parlent plus ou n'osent pas parler français devant des visiteurs, le coeur, les habitudes paraissent être restés de chez nous. On nous recevait comme des frères. Aussi bien, dès les premières minutes, des groupes se formaient-ils, animés, où l'on causait comme en famille. Et quelle conquérante amabilité! Notre ami Connor avait bien raison de nous écrire que les gens du pays ont gardé le coeur de nos vieux *habitants*. Beaucoup aussi de la douce malice ancestrale... On pourrait citer à ce propos des traits fort amusants.

Nous avons donc passé là une heure charmante et un peu mélancolique, mais qui devait nous donner quelque idée de l'accueil qui nous attendait en Louisiane. On y a causé, on y a chanté, à la française; les refrains de chez nous ont fait écho à la *Guillaunée* conservée à travers les siècles. Sur le terrain du vieil effort français, ensemble agenouillés, les descendants des

pionniers anciens et les délégués du Canada, sous la direction de S. E. Mgr Prud'homme, ont prié pour leurs morts.

Puis, l'Evêque de Prince-Albert a fait descendre sur eux tous les bénédictions du Ciel.

On nous croira certes, si l'on veut se rémémorer les circonstances, quand nous dirons que ce fut une minute très émouvante.

Dans la prière commune, en dépit de l'espace et du temps, nous nous connaissions tous comme profondément unis par les liens les plus intimes et les plus forts; et nous nous reconnaissons en même temps comme les frères des morts qui ont ouvert ce pays.

* * *

Il fallut au retour, et en dépit de l'heure, passer par Prairie du Rocher. C'est un gros village de campagne, où le vénérable curé et ses paroissiens nous attendaient à bras ouverts.

Nous entrâmes dans l'église, on y chanta des cantiques français. Le curé, qui a le culte du passé de son village, nous fit voir les registres anciens, que le temps commence malheureusement à ronger, mais qui gardent la plus vieille histoire de ce coin de terre. On y relève, et parmi les plus anciens, des noms qui se retrouvent toujours dans le pays. — *Il y a vingt ans*, nous dit ce vénérable prêtre, *on rencontrait encore à Prairie du Rocher des gens qui ne parlaient pas l'anglais... J'ai bien conseillé à ces braves gens de garder leurs caractéristiques propres...*

Hélas! nous comprenons la destructive puissance des circonstances; mais certains ne regretteront-ils pas amèrement plus tard de n'avoir pas opposé à cette force de destruction une plus vigoureuse résistance, d'avoir trop facilement cru à son invincibilité? Nous garderons toujours dans l'oreille un mot douloureux.

Nous causions avec une jeune femme charmante, d'une allure et d'une vivacité toute française et qui, en dépit d'alliances irlandaises, disait fièrement: *Well, anyhow, I claim to be French!* Sa mère parlait fort bien le français, mais elle-même l'ignorait ou, du moins, n'en savait pas assez pour se risquer à poursuivre une conversation. A un moment, elle nous dit, et ce fut comme si le reproche lui échappait malgré elle:

Et pourtant, il me semble que, si maman avait voulu, quand j'étais toute petite, moi aussi je parlerais français et je n'aurais point aujourd'hui l'humiliation de ne pouvoir répondre dans leur langue aux gens de mon sang...

C'était poignant.

* * *

D'un bout à l'autre de l'Amérique aujourd'hui, dans les régions mixtes, il y a des pères et des mères de langue française qui, par lassitude, insouciance ou découragement, s'exposent à ce dur reproche; car la facilité des communications multiplie les contacts et demain fera douloureusement sentir à leurs enfants ce que représente pour eux, dans tous les domaines, la perte de la langue ancestrale.

Si les parents le pouvaient comprendre...

Vicksburgh et Natchez

Le charme du Sud est indéniable. Nous en avons eu la preuve déjà à Saint-Louis; nous le devons sentir plus profondément encore à Vicksburgh et à Natchez, où nous primes avec la population un contact plus intime et plus prolongé.

Nous ne passâmes à Vicksburgh que quelques heures, tout juste le temps de visiter le fameux cimetière national où dorment côte à côte, sur le terrain même où jadis ils s'affrontèrent, les vétérans de la guerre de Sécession.

Le vieux champ de bataille est constellé de monuments élevés à la mémoire des grands chefs et des soldats qui prirent part au fameux siège de Vicksburgh, l'une des principales opérations de la guerre. Nous eûmes le plaisir de visiter ce champ de bataille en compagnie de notre confrère du *Vicksburgh Post and Herald*, M. Cashman, et de sa charmante femme. On ne pouvait souhaiter guides ni compagnons plus agréables. Très simplement, M. Cashman, qui est lui-même fils de soldat confédéré, nous fit la chronique de la bataille, nous indiquant les positions des deux partis, l'allure et le caractère des grands assauts.

M. Cashman n'est pas particulièrement expansif, mais il devait d'indirecte façon, dès le lendemain, nous démontrer à

quel point sont vivants et tenaces les souvenirs de la Confédération malheureuse. Mes compagnons et moi nous étions respectueusement inclinés devant la statue de Jefferson Davis, le président de la fédération du Sud. Geste très simple, et dont nous n'attendions sûrement aucun commentaire. Mais, dès notre arrivée à la Nouvelle-Orléans, nous trouvions dans notre courrier un numéro du *Post-Herald* où le passage des Canadiens était noté en termes fort aimables et ce geste particulièrement souligné et commenté. Notre modeste salut, de toute évidence, était allé tout droit au cœur de notre confrère de Vicksburgh.

Quelques heures après, à Natchez, M. Belton, député, petit-fils d'un ancien gouverneur du Mississippi, grand amateur d'histoire, jetait dans son discours un véritable cri d'amoureuse admiration vers les chefs et les soldats de la Confédération du Sud.

Ce fut profondément émouvant.

* * *

C'est à Vicksburgh que nous avons recueilli les premiers échos des terribles inondations du Mississippi, en 1927.

Vicksburgh, comme Natchez, est situé sur une assez haute falaise, qui mettait la ville à l'abri des débordements du fleuve, tandis qu'en face la Louisiane apparaît très basse, unie comme une carte. — *Les plus fertiles terres du monde*, nous faisait observer en passant M. Cashman, tandis qu'il racontait que sa petite ville avait, en 1927, dû temporairement héberger 35,000 des inondés louisianais.

Et combien de fois, en Louisiane, alors que l'oeil n'apercevait aucune trace d'eau, nos amis nous ont-ils fait observer sur les maisons blanches, à quelques pieds du sol, une bande noire. — *La marque des inondations*, disaient-ils.

En fait, il paraît qu'à un moment donné, le lit du fleuve s'élargit jusqu'à couvrir un espace de cent milles. On est actuellement à faire des travaux considérables pour empêcher la répétition d'un pareil désastre.

* * *

Natchez est l'un des points les plus brillants de notre course

vers le Sud, l'un de ceux dont nous garderons le plus vif souvenir et dont nous ne pouvons parler qu'avec émotion.

Natchez, c'est, comme l'on sait, une fondation française, l'ancien fort Rosalie de Bienville. Il n'y a plus à Natchez aujourd'hui qu'une toute petite poignée de gens qui portent des noms français: Benoist, Milette, Perrault, etc.; et, parmi ceux-là il s'en trouve qui, très fiers de leurs ancêtres français, sont tout de même incapables de parler français.

Or, cette petite ville, simplement parce que nous sommes de race française, parce que nous parlons la langue de Bienville — et de La Fayette — nous a fait un accueil que l'on pourrait presque, sans exagération, qualifier de fraternel. On nous a promenés à travers le pays, on nous a conduits à l'ancien Fort Rosalie, on nous a fait visiter le cimetière, d'une grande beauté, et qui garde tant de souvenirs français, l'on nous a offert le soir un banquet où vinrent fraterniser avec nous les principaux citoyens de la ville.

Nous croyons que les catholiques comptent pour un dixième, ou un peu plus, à Natchez. L'évêque, Mgr Gerow, avait été prié de prononcer à l'occasion de notre passage un discours sur le passé de Natchez. Il nous donna et donna par la même occasion à ses propres concitoyens une passionnante leçon d'histoire, remplie de noms français et qui reliait au vieux fort de Natchez le souvenir de l'antique et glorieux séminaire de Québec. (C'est une pièce que nous aurons, comptons-nous bien, le plaisir de publier d'ici quelque temps.) M. Belton ajouta à ce récit ses propres souvenirs sur la région, tandis que M. l'abbé Côté et le colonel Marquis remerciaient au nom des visiteurs.

Mais les discours, pour éloquentes et sympathiques qu'ils aient été, ne donneraient qu'une insuffisante idée de la cordialité qui régnait dans la salle. On se serait cru *en famille*: il faut bien, une fois de plus, employer ce terme.

C'est à Natchez aussi que nous avons vraiment commencé à deviner la richesse de la flore du Sud.

En face des orateurs de la table d'honneur, qui tenait tout le haut de la salle, se dressait un barrage de roses d'une dizaine de pouces de largeur. (Combien de milliers?) Sur toutes les tables les fleurs s'épalaient avec une aussi riche profusion, — et

nous songions parfois, au milieu de toute cette splendeur, à nos pays du Nord, encore grelottants.

Heureusement que nous avons, nous aussi, nos beautés et nos richesses!

* * *

Il nous faut au moins adresser un salut au comité de réception qui nous a préparé cet accueil (toute la fête était organisée par l'*Association of Commerce*, avec le concours des *Knights of Columbus*, du *Rotary* et du *Service Club* de Natchez. M. Orrick Metcalfe était le président du comité, dont Mlle Marguerite-C. Merrill qui, soit dit en passant, se croit des parents chez nous, était la secrétaire).

Les fonctionnaires de l'*Illinois Central* (nos amis connaissent depuis longtemps la courtoisie de ceux du *Canadien National*) n'ont rien épargné, là comme ailleurs, pour le confort ou l'agrément de nos voyageurs. A Vicksburgh et à Natchez, c'est M. C.-F. Woods qui s'occupait particulièrement de nous. Quant à M. T.-M. Kidd, qui, maintenant, est pratiquement des nôtres, il a fait avec notre parti toute la route. Il ne lui faudra pas beaucoup de courses de ce genre pour parler très convenablement notre langue.

Une petite histoire qui comporte d'utiles leçons

Cette petite histoire date de quelques mois. Elle a pris ces dernières semaines un intérêt et une portée que personne n'avait d'abord soupçonnés.

Et c'est précisément par là qu'elle déborde d'utiles leçons.

Donc, à la fin d'août de l'an dernier, quarante-cinq Acadiens et Acadiennes de la Louisiane passèrent à Montréal. Ils arrivaient de Grand-Pré, où les délégués de leur noble race commémoreraient le cent soixante-quinzième anniversaire de la Dispersion. Ils ne comptaient ici sur aucune réception, sur aucune fête particulière. Ils voulaient simplement faire leur prière à l'Oratoire Saint-Joseph et visiter la ville, comme, à Québec, ils n'avaient pensé voir que Sainte-Anne de Beaupré et les souvenirs du régime français.

Mais ils avaient, on le sait, sous-estimé les puissances de sentiment qu'éveillait leur seul nom. A Québec comme à Montréal, on les acclama, on les promena de fête en fête, sans le moindre souci d'ailleurs de leurs forces physiques. Des frères et des soeurs se retrouvaient, qui voulaient se dire leur infrangible amitié. Tout le reste disparaissait.

Le consul général de France, M. Carteron, reçut les jeunes Evangélines. Il leur distribua quelques souvenirs personnels, puis leur remit, comme prix de français, deux médailles.

Ces deux médailles auraient pu être attribuées dans un modeste concours, porter sur un sujet quelconque et ne laisser guère que le souvenir d'un acte de haute courtoisie et d'intelligente fraternité. C'eût été déjà fort joli, mais, armés de leurs médailles, M. Dudley LeBlanc et ses amis firent bien autre chose.

Ils ouvrirent un concours entre tous les élèves des *high schools* et des couvents de la Louisiane; ils décidèrent que ce concours porterait sur l'histoire de leur groupe: la Dispersion, l'arrivée en Louisiane, les conditions actuelles. Ils intéressaient de la sorte des centaines d'écoliers et d'écolières, ils les forçaient, non seulement à rédiger un texte français, mais à prendre une plus nette, une plus vive conscience, de l'histoire acadienne et, particulièrement, de celle des Acadiens de la Louisiane. Ils éveillaient chez eux le sentiment de leur personnalité propre.

Des mois se passèrent, et nous n'entendîmes guère, chez nous, parler de ce concours. Mais, un beau jour, — c'était en mars, quelques semaines avant notre départ pour la Louisiane, — le consul général de France reçut de Lafayette un paquet de compositions françaises. Il y en avait près de soixante, toutes consacrées à l'histoire acadienne, et l'on pria M. Carteron de les faire juger. Un comité les examina et déclara qu'il faudrait donner, non point deux, mais quatre prix. Le consul, avec grand plaisir, doubla son cadeau, et je crois bien que les copies primées prirent le chemin de Paris. Elles offraient une singulière éloquence.

Mais ce n'était pas tout.

Ces prix, il fallait les remettre aux concurrents heureux. Pour cela, quelle occasion choisirait-on?

La plus solennelle qui se pût trouver: le dévoilement, à Saint-Martinville, de la statue d'Évangéline, poétique incarnation de la race acadienne. Et, comme on avait eu soin de faire coïncider le dévoilement avec le passage des Français du Nord, il se trouva que, pour avoir fait en français cette composition d'histoire acadienne, les quatre concurrents heureux furent couronnés devant plus de vingt mille personnes, en présence du consul général de France à la Nouvelle-Orléans et de représentants de tous les groupes français du continent.

Et voilà qui ne devra pas nuire au succès du prochain concours, celui qu'on annonce pour ces mois-ci. Ajoutons que, des quatre vainqueurs, deux: Mesdemoiselles Nora Gaudet et L. Bernard, portaient des noms spécifiquement acadiens, tandis que les deux autres, Mlle Yolande Pereira et M. Joseph Mitchell, appartenaient évidemment à des groupes d'origine étrangère, à "ceux que nous avons mangés", comme disait avec son ordinaire pittoresque, l'an passé, M. Dudley LeBlanc.

Voici donc, aussi brièvement conté que possible, l'essentiel de notre petite histoire. N'illustre-t-elle pas d'éloquente façon les conséquences lointaines et parfois bien inattendues, d'un geste heureux?

Et qui oserait affirmer que ces premières conséquences ont épuisé son heureuse fécondité?...

A la Nouvelle-Orléans

Nous ne commettrons point l'erreur, après le grand article de M. le chanoine Charron,¹ de parler du passé français de la Nouvelle-Orléans et de ses traces pittoresques. Notre distingué collaborateur a dit là-dessus, avec son habituel bonheur d'expression, beaucoup plus que nous ne pourrions dire nous-même.

Du reste, nous n'avons fait que passer, pour ainsi dire, à la Nouvelle-Orléans. Deux ou trois heures le matin du 16 avril, un peu plus d'une journée au retour de l'Acadie louisianaise,

¹ Voir le *Devoir* du 14 avril 1931.

c'était bien peu pour prendre d'une ville aussi complexe une vue un peu précise.

Car, la Nouvelle-Orléans, on s'en doute bien, n'est pas simplement une sorte de musée historique, une relique des temps anciens, qui la rattachent à notre propre histoire; c'est, en même temps, une agglomération humaine de près d'un demi-million d'habitants, et toute pleine de grandes ambitions.

Elle possède l'indéniable charme du Sud, déjà si sensible à Saint-Louis, à Vicksburgh, à Natchez, avec le pittoresque que permet le climat: les maisons claires, bordées de palmiers, les fleurs éblouissantes, aux couleurs indéfiniment variées. Et la magnifique hospitalité!

Dans une ville d'un demi-millions d'âmes, prise par tant d'autres choses, où le groupe français ne constitue qu'une assez petite minorité, on ne pouvait s'attendre au prodigieux, au fantastique, en même temps que fraternel accueil que nous réservait l'Acadie louisianaise. De telles choses ne sont possibles que dans de petites villes, à peu près homogènes et qui se trouvent immédiatement, pour ainsi dire, de plain-pied et de plain coeur avec le visiteur. — Et, encore, on ne saura jamais trop le répéter, ce qui s'est passé en Acadie louisianaise dépasse tout ce qu'on se pouvait rêver!

* * *

Mais la Nouvelle-Orléans nous a fait une réception admirable, extrêmement généreuse. Et nous entendons par là, non seulement le groupe français, mais les autorités municipales et les hommes d'affaires. Cette hospitalité ne s'est point lassée: elle a suivi jusqu'aux dernières heures de leur séjour nos amis de l'Acadie septentrionale, qui ne sont partis que le mercredi soir, alors que nous quitions le mercredi matin, par le *Dixie*.

Dès les sept heures et quart du matin, le 16 avril, M. André Lafargue nous attendait à la gare pour nous souhaiter la bienvenue, précisait-il, "au nom du maire de la Nouvelle-Orléans". Tout à côté de lui, nous avions le plaisir d'apercevoir deux Evangélines nouvelles, drapées du costume historique, qui nous apportaient le salut des Acadiens louisianais. A côté d'elles, échappées pour cette heure rapide à leur tâche quotidienne,

quelques-unes des Evangélines de l'an passé, la secrétaire de M. Dudley LeBlanc. (Celui-ci, qui devait nous rejoindre quelques minutes plus tard, au De Soto, était, comme il convient, allé au-devant des Evangélines de l'Acadie.)

A notre retour, le mardi suivant, le *Young Men's Business Club* nous offrait un *lunch*, la ville nous recevait officiellement au palais municipal, nous faisait promener cinq heures durant sur le Mississipi et dans ses rues maîtresses, puis nous invitait à un banquet. Le lendemain, nouveau *lunch* offert à ceux qui restaient (Mgr Camille Roy représentait, au milieu des Acadiens du Nord, notre propre délégation) par le *Young Men's Business Club*, puis séance à l'*Athénée louisianais*. On admettra que c'était faire très grandement les choses.

Aussi bien tenons-nous à dire très haut aux autorités municipales, au *Young Men's Business Club*, au comité français, à l'*Athénée louisianais*, à l'infatigable André Lafargue qui, après avoir été l'un des promoteurs du rapprochement entre Français du Nord et du Sud, s'est fait là-bas notre guide, à tous ceux qui se sont prodigués pour nous rendre très agréable le séjour dans cette belle ville nos meilleurs et nos très vifs remerciements.

* * *

On imagine bien qu'un peu partout, au cours de ces réceptions et de ces dîners, on a échangé des discours que venaient compléter d'abondantes conversations privées.

Du côté louisianais, on a entendu Mgr Laval, le vénérable auxiliaire qui représentait son archevêque, Mgr Shaw, le maire de la Nouvelle-Orléans, M. Walmsley, M. Forest Pendleton, président du *Y. M. B. C.*, M. L. Durel, M. Bussièrès Rouen, le vice-consul de France, M. André Lafargue, etc.; du côté acadien et canadien, Mgr Prud'homme, Mgr Roy, M. l'abbé Lionel Groulx, les journalistes, etc.

C'était l'occasion de formuler les derniers mercis, les promesses de collaboration. On n'y a pas manqué.

* * *

Nous sommes partis le lendemain mercredi. Acadiens et Acadiennes et quelques-uns de nos amis de la Nouvelle-Orléans étaient venus nous reconduire au *Dixie*. Nous nous sommes

quittés au chant de l'*Ave maris stella*, l'hymne national acadien. Cela faisait dans ce grand port, dans ce milieu en bonne partie étranger à nos croyances, un effet profondément émouvant.

* * *

Au nom des deux délégations, nos amis d'Acadie offrirent le soir à M. Dudley LeBlanc une table de téléphone, en souvenir de la magnifique semaine que nous venions de passer ensemble, en hommage de gratitude pour l'énorme travail qu'il s'est imposé à cette occasion.

* * *

Une seule note sombre devait, le matin du départ, attrister ce voyage: le pénible accident dont fut victime notre vénérable compagnon de voyage, M. le Dr J.-B. Richard.

Le docteur était entouré de l'affectueux respect des deux délégations. Aussi la douloureuse nouvelle fit-elle à tous la plus visible peine.

Ce chagrin nous suivit tout au long du voyage de retour. Ce fut un très visible soulagement aussi quand nous apprîmes, le lendemain, à New-York, que notre vieil ami allait mieux.

Notre pensée à tous va bien souvent encore le rejoindre dans la chambre d'hôpital où il achève sa longue convalescence...

Les Acadiens louisianais et le service qu'ils viennent de rendre à leur patrie américaine

M. l'abbé Groulx n'a pas manqué de faire valoir auprès de ses auditeurs louisianais un argument dont l'importance, dès qu'on s'y arrête, s'impose avec une extrême force.

— Votre langue maternelle, leur disait-il, est un actif considérable, non seulement pour vous, mais pour votre patrie américaine. Celle-ci étend à travers le monde ses relations diplomatiques, commerciales et industrielles. Or, en de nombreux pays, elle devra transiger avec des hommes dont la langue française est, ou la langue maternelle, ou la langue seconde. Quels meilleurs interprètes, quels meilleurs délégués pour-

ra-t-elle trouver que vous, citoyens américains, qui avez appris le français sur les genoux de vos mères? Les chaires se multiplient, dans les universités, les *high schools*, les *collegiates*, où l'on a besoin de professeurs qui sachent le français. Où trouvera-t-on des candidats mieux préparés que vous, pourvu que vous preniez simplement la peine de cultiver, de mettre en valeur par l'étude, votre héritage ancestral?...

Le thème est classique, il a été maintes fois présenté aux Franco-Américains du Nord, il garde partout une valeur que les années, l'extension des relations américaines, la participation toujours plus grande des Etats-Unis aux choses mondiales ne font que souligner chaque jour davantage.

Mais notre récent voyage en Louisiane a démontré autre chose: c'est que la présence au nord et au sud du continent de groupes français considérables constitue pour la Louisiane d'abord — et pour le Canada demain, nous l'espérons — un actif considérable.

La Louisiane est un pays d'une richesse magnifique et d'une grande beauté. Elle mérite assurément, du simple point de vue touristique, qu'on la visite avec soin et en détail. Mais ce n'est pas cet attrait qui vient de conduire là-bas près de cent cinquante Acadiens et Canadiens.

Nous le savons tous, ce qui a permis ce voyage, ce qui en a assuré le succès, au Nord comme au Sud, c'est la communauté des souvenirs, c'est le désir qu'éprouvaient les deux groupes français de reprendre contact, de se mieux connaître.

Et, par surcroît, il est arrivé ceci que jamais la Louisiane ne se sera assurée une pareille publicité — une publicité dont il est impossible d'estimer la valeur en piastres et en sous, mais qui apparaît énorme.

C'est un fait que M. Dudley LeBlanc n'a point manqué de faire ressortir en remerciant ses collaborateurs de là-bas. (On sait avec quel entrain les chambres de commerce et autres corps publics ont pris part aux réceptions, avec quel art délicat elles ont su profiter de la circonstance pour mettre en valeur les ressources matérielles du pays.) Le président de l'Association des Acadiens de la Louisiane a rappelé que les deux délégations comprenaient des hommes qui ont des relations considérables,

dans tous les milieux, et qui ne manqueraient point de parler tout autour d'eux de la Louisiane et de ses richesses. Il n'a sûrement rien exagéré; l'événement aura tôt fait, croyons-nous, de démontrer qu'il est, au contraire, demeuré au-dessous de ce qui sera demain la réalité.

Déjà les voyageurs — et les voyageuses, comme M. LeBlanc le prévoyait — ont mené autour de la Louisiane une active propagande, et leurs récits s'en vont se répercutant de bouche en bouche. Certains ont écrit, et leurs articles sont un peu partout reproduits. Des conférences s'amorcent... Et ce n'est là qu'un commencement.

Par ailleurs, les compagnies de transport découvrent l'existence d'un filon précieux et qu'elles ne manqueront point d'exploiter à fond, dans une intention de profit personnel sans doute, mais aussi, et en définitive, pour le plus grand bénéfice de la Louisiane.

La preuve est aujourd'hui faite qu'en travaillant à la prise de contact des deux groupes français, les Acadiens de la Louisiane ont puissamment aidé les intérêts économiques de leur Etat et, de façon indirecte, ceux des Etats-Unis tout entiers.

Tout ce qui sera fait encore dans ce sens servira pareillement les intérêts généraux de la Louisiane. Ainsi l'ont sans doute compris, dès la première heure, les nombreux Américains de langue anglaise qui participèrent aux réceptions et se réjouirent de leur succès.

En développant leurs qualités personnelles et leur héritage particulier, les Louisianais d'origine française travaillent donc, non seulement à leur enrichissement personnel — du point de vue moral et intellectuel — mais au progrès de leur patrie américaine. Ils ajoutent à sa valeur, dans tous les sens du mot.

... C'est une vérité banale et que la plus simple réflexion suffirait à évoquer; mais il n'est pas mauvais que les faits viennent si tôt, et avec une telle évidence, en faire l'éclatante démonstration.

Cette démonstration, tout le monde, pour ainsi dire, peut, tant elle est claire et précise, la toucher du doigt.

Omer HEROUX

"...Le symbole d'un grand amour et la promesse d'une invincible espérance"

Texte de l'allocution prononcée le dimanche 19 avril, au pied du monument d'Évangéline, à Saint-Martinville, au nom de la délégation canadienne, par Mgr Camille Roy, vice-recteur de l'Université Laval.

Au nom de la délégation canadienne, et plus spécialement au nom de l'Université Laval et du Séminaire de Québec dont j'ai l'honneur d'être le délégué, j'apporte ici l'hommage d'une fidèle et profonde admiration. La première Université française de l'Amérique du Nord et le vieux Séminaire qui l'a fondée devaient à leurs origines, à leur oeuvre de vie et d'éducation nationale d'être présents aujourd'hui dans l'Acadie louisianaise, aux pieds d'Évangéline.

L'Acadie louisianaise assiste en effet, et nous assistons avec elle, à l'événement le plus significatif peut-être de son histoire. Elle voit surgir dans le bronze impérissable sa fille héroïque, Évangéline, en qui elle incarne sa destinée. La voici, enfin, la victime longtemps errante, et si douloureuse de la dispersion. La voici, dressée sur un piédestal, vivante d'une vie jeune que lui a rendue l'artiste, le regard tendu encore vers l'horizon, mais calme, assise au bord de la route, à l'ombre du clocher paroissial, pour mieux attendre l'avenir; forte dans le repos, et triomphante comme son peuple. Et nous, délégués

du Canada à cette fête historique, nous venons, après 175 ans qui ont passé sur les souffrances d'Évangéline, écouter au pied de ce monument la grande leçon et les promesses d'une glorieuse histoire.

* * *

Quelles que soient les légendes que l'imagination populaire et la poésie ont pu broder sur la vie d'Évangéline, il n'en reste pas moins que l'héroïque vierge de Grand-Pré personnifie tout ce qu'il y a de plus précieux au coeur d'une femme, et au coeur d'une race: un grand amour et une grande espérance.

Le nom d'Évangéline signifie d'abord un grand amour. L'amour sans doute de Gabriel, du fiancé perdu qu'elle poursuit de sa fidélité, qu'elle retrouve peut-être sous le chêne de Saint-Martin, ou qu'elle cherche toujours, comme le pense Longfellow, sur les grandes routes fluviales du Mississipi, à travers les forêts mystérieuses et cruelles, jusqu'à ce qu'un jour, dans un hôpital de la Pennsylvanie, elle dépose, elle devenue soeur de charité, un baiser d'adieu spirituel sur le front de l'amant qui va mourir.

Que la poésie et l'histoire se disputent donc le destin ou le mystère d'Évangéline. Peu importe le détail précis d'une vie, à la fois réelle et symbolique. Cette vie appartient à son peuple autant et plus

qu'à Evangéline elle-même. Evangéline, c'est l'Acadie! Et si donc son nom signifie un grand amour, il signifie assurément l'amour de l'Acadie pour Gabriel, c'est-à-dire pour la jeunesse, pour la fleur de son sang et de sa race; il signifie la fidélité de l'Acadie à son idéal toujours renouvelé, toujours poursuivi, toujours aimé. Cet idéal a pu se concrétiser un jour dans le beau jeune homme qu'aima Evangéline; il prend forme, sans nul doute, dans tout ce qui faisait la beauté de Gabriel, je veux dire dans tout ce qui fait la beauté de l'Acadie elle-même: sa foi, sa souffrance héroïque, ses traditions conservées, les mots doux et français tombés de ses lèvres, et jusqu'à cette flamme d'amour toujours jeune qui brille dans son oeil et qui séduisit un jour l'adolescente de Grand-Pré.

Les peuples comme les individus ont leurs profonds et immortels amours: amours d'ailleurs plus larges, parfois moins égoïstes, et qui s'étendent jusqu'à tout l'objet de leur vocation ou de leur destinée.

C'est un tel et immense amour qui vous fait vivre et survivre, Acadiens de la Louisiane: c'est une noble vocation, dans cette patrie séculaire où La Salle, d'Iberville et Bienville avaient prolongé l'apostolat civilisateur et religieux de la France, c'est cette noble vocation qui vous fait fidèles à vous-mêmes et à vos ancêtres. Nous le voyons bien, nous qui depuis quatre jours courons tout le long de vos bayous, visitons vos paroisses et vos maisons. Votre accueil si fraternel nous avertit que vous avez gardé l'amour de vos origines françaises, de l'Acadie canadienne. Gardez donc, chers amis, gardez toujours cet amour nécessaire, cette flamme de

la vie ancienne qui ne doit s'éteindre ni dans vos coeurs ni dans vos foyers!

Et s'il arrive en Louisiane — cela peut arriver — que d'autres races autour de vous, qui ont moins souffert, et qui ont plus facilement conservé la souplesse de leur langue, s'il arrive que d'autres races ne savent pas assez apprécier la vôtre et vénérer les stigmates douloureux de votre vie et de votre histoire, sachez toujours, comme vous le faites maintenant, porter bien haut vos fronts d'Acadiens. Sur ces fronts il y a une couronne d'épines, sans doute: mais cette couronne y resplendit comme un diadème de gloire.

On vous a assez rappelé ces jours derniers que c'est par votre langue française que vous montrerez le mieux dans la Louisiane la noblesse de vos origines et la fierté de votre sang. Un peuple qui ne parle plus sa langue, n'est plus un peuple distinct de ceux qui l'entourent. C'est un peuple qui dans le creuset de l'assimilation a perdu son identité nationale. La langue, avec ses vocables, sa syntaxe et son génie, est le produit direct, connaturel, de l'esprit, de l'âme d'une race; elle est pour cela le signe sensible de la survivance de cet esprit, de la personnalité de cette race; elle est la condition de son influence, et comme l'affirmation nécessaire de sa vie.

Acadiens de la Louisiane, aimez toujours votre langue française, parlez toujours votre langue française; transmettez-en l'harmonie très douce sur les lèvres de vos enfants. Qu'elle chante toujours ses maternels et tendres refrains autour de vos berceaux! Dans cette langue, il y a toute l'âme chrétien-

ne, aimante, joyeuse et surnaturelle de vos ancêtres; il y a dans cette langue toute l'âme pure et sublime d'Évangéline.

* * *

Il me semble d'ailleurs que de ces lèvres de bronze qui paraissent vouloir s'ouvrir pour vous parler encore, il ne sortira désormais de leçon plus pressante que cette leçon de fidélité au verbe français qu'apportèrent au bayou du Têche, avec Évangéline, les Acadiens dispersés de 1755. Et c'est pourquoi je vois dans cette statue que vous avez érigée, non plus seulement le symbole d'un fidèle amour, mais aussi l'expression forte d'une grande espérance.

Nous assistons aujourd'hui à une nouvelle prise de possession, par Évangéline, de l'Acadie louisianaise. De son solide piédestal, l'héroïne de Saint-Martin va régner désormais, plus triomphante que jamais, sur ces plaines fertiles où poussent en abondance les moissons de maïs, de riz, de canne à sucre qui assurent votre prospérité matérielle: sur ces jardins louisianais où fleurissent toutes ces fleurs qui sont l'image de votre joie, et dont vous couvrez vos hôtes, elle va régner surtout plus que jamais sur vos âmes, sur vos traditions, sur vos foyers, sur vos vertus.

Déjà nous l'avons vue, Évangéline, se multiplier dans ces gracieux enfants de la Louisiane, dont mes compagnons laïcs célébraient hier, avec une naturelle indiscretion, la conquérante beauté; déjà Évangéline a transformé en robes d'azur son manteau d'airain, et nous voyons ses sœurs revêtir avec orgueil le costume traditionnel de la femme acadienne; et c'est encore la coiffe blanche d'Évangéline,

transparente et légère comme une dentelle bretonne, qui encadre de sa grâce le sourire de vos filles.

C'est par la femme surtout que se perpétue la vertu d'une race. C'est par vos Évangélines que se perpétuera en Louisiane la vertu fidèle du peuple acadien!

Et ainsi, nous verrons par vous tous, Acadiens de la Louisiane, se réaliser dans l'histoire de l'Amérique du Nord le rêve magnifique de nos communs ancêtres. Vous savez comment un coup brusque du destin parut un jour briser à jamais, non pas vraiment un rêve, mais la vocation même de notre race française en Amérique. 1760 fut pour nous tous une date qui pouvait être fatale à l'espoir qu'avait conçu la France de voir l'influence de son génie, de son apostolat, se prolonger, se maintenir en Amérique depuis les bords du Saint-Laurent jusqu'au delta du Mississippi. L'Angleterre et l'Espagne se partageaient en 1763 les débris de son vaste empire américain. Mais voyez! La Providence, par l'un des secrets mystérieux de sa politique éternelle, avait, dès 1755, transformé déjà en moyens certains de propagande française, les exécutions les plus barbares de la politique humaine. Acadiens, vous étiez condamnés, vos pères étaient condamnés par les Pilates du césarisme anglais, à devenir des martyrs, oui! mais aussi des messagers de la foi, de la civilisation française en cette région méridionale de l'Amérique. Vos pères venaient ici, au pays de Bienville, apporter à des frères l'apport vigoureux du nombre et de la fidélité. Et vous êtes aujourd'hui quatre cent mille qui sont devenus, qui veulent être en Louisiane les continuateurs persévérants des tra-

ditions et des vertus des ancêtres.

Groupe acadien et français de la Louisiane, groupe franco-américain de la Nouvelle-Angleterre, groupe acadien de nos Provinces Maritimes, groupes franco-canadiens qui se déploient en forces et en bataillons irrésistibles dans la Province de Québec et sur tous les points de notre terre bénie du Canada: voici donc que nous renouons aujourd'hui, par cette visite attendue depuis 175 ans, nous renouons à travers le temps et l'espace la chaîne mystérieuse des des-

seins providentiels. C'est la vocation de notre race qui par tous nos efforts concertés, va perpétuer en Amérique son irrésistible apostolat.

Aujourd'hui tous ces groupes acadiens et canadiens se rencontrent aux pieds mêmes d'Évangéline. Ils s'y donnent le baiser d'une alliance fraternelle. Et c'est pourquoi je vous le dis, en vérité, ce monument où nous rallions nos forces dispersées est à la fois le symbole d'un grand amour et la promesse d'une invincible espérance.

Les notes d'un voyageur du "Devoir"

Oh! le merveilleux pèlerinage historique, que nous venons d'accomplir au long de l'immense et riche vallée du Mississippi!

Nous avons parcouru le chemin suivi au XVII^e siècle par nos glorieux découvreurs, Louis Jolliet et le Père Marquette. D'étapes en étapes nous avons suivi les pas hardis des explorateurs et fondateurs d'empires, qui terminèrent ces précieuses découvertes, les Cavalier de la Salle, les d'Iberville et les Bienville.

A nos yeux émerveillés, comme dans un rêve de terre promise, apparurent ces fertiles contrées défrichées et cultivées par le tenace labeur des courageux pionniers, qui vinrent du Nord, à la suite de ces grands voyageurs, je veux dire les colons français, canadiens, et les martyrs déportés d'Acadie.

Quelle sainte émotion, faite de noble fierté, nous avons éprouvée, nous, les descendants de ces gens intrépides, en retrouvant, après deux siècles d'une histoire incomparable, les traces encore fraîches de leurs pas de géants.

Ces traces glorieuses laissées dans un immense empire colonial français, constituant aujourd'hui de nombreux et vastes Etats de la république américaine, nous sont apparues sous la forme de vieux forts en ruine, de campagnes opulentes, et de villes et villages, aux noms français, et aux fondateurs français. Elles nous sont apparues également dans le merveilleux épa-

nouissement de riches rameaux de race française, qui, tout en s'incorporant intimement au peuple américain, ont su conserver leur religion, leurs mœurs, et leurs caractères distinctifs, et même, dans le sud-ouest de la Louisiane, à côté de la langue anglaise, une langue française vigoureuse et pittoresque, ayant la succulente saveur des fruits du sud mûris sur place.

C'est à Saint-Louis, ville fondée en 1764, après le traité de Paris, par un Français, Pierre de Laclède, venu du fort de Chartres, que notre groupe de voyageurs prit pour la première fois contact avec le majestueux Mississippi.

Notre autocar franchit le grand fleuve aux eaux saumâtres, surnommé pompeusement par les Indiens "le Père des eaux". Et, en route pour le fort de Chartres, le dernier poste resté français en Amérique. Construit par les soins de Boisbriant, en 1719, à quelque distance du Mississippi, ce fort fut le siège du gouvernement de la Nouvelle-France au pays des Illinois.

Le long de notre route, de modestes fermes ayant parfois des allures normandes, de vieilles maisons aux lignes françaises. Mon voisin, M. Dorrance, de la Société historique de Saint-Louis, fils d'un immigré français, en ce pays, et professeur à l'université du Missouri, qui nous accompagne aimablement dans cette excursion, nous assure

que plusieurs de ces anciennes maisons datent de 1760.

Nous traversons plusieurs petits bourgs: Red Bud, Dupo, Cahokia, nom indien, ancien village français, Kaskaskia, également un village français d'origine indienne surnommé "Pouilleux". En passant nous entrevoyons quelques enseignes aux noms bien français: "La-croix Motor", Dr LeSaulnier, etc.

Je passe sur la cordiale réception que ces descendants de Français nous firent au fort de Chartres. M. l'abbé Groulx et M. Héroux ont déjà dit aux lecteurs du *Devoir* notre vive émotion en entendant à cet endroit, contrairement à notre attente, un peu de français. Un groupe de cultivateurs, venus du coquet village voisin, Prairie-du-Rocher, — les Américains prononcent *Prederouche* — fondé avant 1721, vinrent, attention délicate, nous chanter, avec l'accompagnement d'un violoneux et d'un guitariste, dans un français tant soit peu anglophone, une chanson de guignolée, conservée soigneusement de père en fils comme un précieux héritage ancestral, par une pieuse tradition orale. "Si vo volez rien no donner, vo no le direz". Nous avions les larmes aux yeux. Suivant le joli mot de Beaumarchais: "Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante", ces braves gens nous offraient dans une chanson les quelques mots de français restés dans leur cœur. Et ces chanteurs émouvants avaient nom Dufresne, Laurent, Alfred William, Charles Clerc et Léon Bise. La soeur de ce dernier, Marie, âgée de soixante-dix ans, nous disait que son père était né en France, à Belfort, et qu'à cette époque,

il y a environ un demi-siècle, de nombreuses familles françaises et belges sont venues s'établir ici, attirées par le fait qu'on y parlait alors français. Il y a vingt ans, nous disait le curé de Prairie-du-Rocher, on parlait couramment français ici, comme en Louisiane.

Nous allons ensuite visiter ce joli village, au nom pittoresque, habité aujourd'hui par les descendants des défricheurs. Le curé met entre nos mains émues le vénérable registre paroissial datant de 1721, dont les feuillets jaunis sont couverts d'actes enregistrés en français il y a plus de deux siècles par les soldats et les colons du fort de Chartres.

Et tout songeurs devant cette antique page d'histoire canadienne ouverte devant nos yeux, nous quittons à regret ce cher village et ces braves gens.

Pendant que l'autocar roule rapidement sur la route du retour, mon voisin, le professeur Dorrance, me tire doucement de ma rêverie, pour me dire combien il regrette que nous ne prolongions pas un peu notre séjour dans ces parages. Il serait si heureux de nous faire visiter une demi-douzaine d'autres villages, disséminés sur les bords du Mississippi et du Missouri, et restés peut-être encore plus français.

Ce sont Sainte-Genève, surnommé "Misère", Carondelet, "Vi-de-Poche", Nouvelle-Bourbon, Nouvelle-Madrid, Cape Girardeau, Saint-Charles, plus connu sous le nom de "Petite Côte". Un modeste bourg, peu favorisé de la fortune, Saint-Louis, a été affublé par l'appréciation populaire du sobriquet caractéristique de "Paincourt",

exactement comme dans la région de Montréal. En Louisiane, nous retrouverons un autre village de Paincourt. Vraiment, c'est à se croire en pleine province de Québec.

Malheureusement, ces noms typiques, villages charmants, souvenirs vivants de leurs fondateurs, la prononciation américaine, qui n'en comprend pas le charme savoureux, est en train de les défigurer pour toujours.

De "Vide-Poche", elle a fait "Wheat Bush", de "Chemin Couvert", "Semokover", de "Purgatoire", un cours d'eau, "Pickwire River". L'Eau Froide Creek" est devenu dans la langue anglaise "Low Freight Creek". Un endroit appelé à juste titre "Dors d'un oeil", en raison des fréquentes incursions des pirates du Mississippi, n'est plus guère désigné par les bouches anglo-saxonnes que par un mot défiguré et dépourvu de sens "Dor-donell".

Une troisième nuit de chemin de fer nous entraîne vers Vicksburg, où nous visitons, sur une colline, un magnifique cimetière militaire peut-être aussi beau que celui de Washington, et vers Natchez, à l'entrée de la Louisiane, ville illustrée par les affreux massacres des Indiens, dont elle porte le nom. D'autres, avant moi, ont déjà raconté ces réceptions dans le *Devoir*.

Bercés dans nos couchettes du *sleeping car*, nous nous endormons en songeant avec horreur à ces sanglants massacres, qui coûtèrent peut-être la vie à quelques-uns de nos lointains ancêtres.

* * *

Nous voilà enfin au milieu de nos

hôtes sympathiques, les sept cent mille descendants d'Acadiens, de Français et de Canadiens de la Louisiane, qui reçoivent avec une chaleur et un enthousiasme indescriptibles la première visite officielle, depuis deux siècles, de leurs frères Canadiens.

Mes compagnons de voyage ont déjà narré aux lecteurs du *Devoir* les scènes touchantes de cette fraternelle hospitalité, de ce chaleureux accueil, dont nous conserverons au plus profond de notre cœur un souvenir éternel. Que nos chers cousins de Louisiane reçoivent encore une fois ici l'expression de notre fraternelle reconnaissance.

L'on me permettra plutôt de souligner dans cet article quelques-uns des caractères de la survivance française de ce peuple de frères.

Ah! le français savoureux que parlent ces braves gens. Langue riche d'expressions archaïques du XVII^e et du XVIII^e siècles, langue imagée, émaillée de locutions maritimes, apportées par les ancêtres déportés des rivages acadiens. Mots heureux de même origine ancestrale, qu'on reconnaît avec bonheur sur les lèvres de tout Acadien, qu'il soit un citoyen du Nouveau-Brunswick ou de l'Etat de la Louisiane.

Dans ces belles réceptions, lorsque nous nous attardions le long des rues, charmés par les conversations cordiales de ces braves gens, des personnages zélés accouraient des comités, nous priant de nous hâter vers les salles officielles et les tables chargées de rafraîchissements. "Précipitez-vous, on vous espère". Vite alors on s'approchait de ces souriantes Evangélines, qui s'empressaient à notre ren-

contre, avec des corbeilles remplies des fleurs embaumées de leurs jardins, et avec des plateaux couverts de friandises aux délicieuses "Pac-can". Car, "c'est du monde qu'a bon cœur". Et tout le monde de rire joyeusement et de "charrer" (bavarder).

L'Acadien a-t-il affaire à la ville. Alors il attelle sa mule aux longues oreilles à son "embarcation" (sa charrette). A son fiston qui l'aide paresseusement à atteler: "Précipite-toi donc à "hâler" ton "bord". A sa femme qui brûle d'envie d'aller, elle aussi, à la ville: "va vite t'appareiller si tu veux venir avec nous". Et "l'embarcation" de rouler sur les chemins de campagne, le long des plantations de cannes à sucre, de coton, de riz, et de "mī" (maïs), franchissant les ponts jetés sur les nombreux "bayous", les rivières du pays. Bayou Boeuf, bayou Tèche, bayou Black, bayou Lafourche, etc....

Parvenu à la ville, il vous dira gravement qu'il a "ben navigué" une bonne heure de temps. Car, en ce pays pittoresque, voyager sur la terre ou sur l'eau, c'est toujours "naviguer".

Au "comment ça va?" du bon curé acadien, il répondra: "Ça chauffe" (on est bien occupé). Tiens, Père, c'est le temps pascal, je "va" me confesser". Et pour désigner les quantités de péchés, il ne s'embarasse point de chiffres. —Combien de fois? demande le bon curé. —Père, "un p'tit tas", s'il s'agit de quelques fautes, "un gros tas", si les fautes ont été nombreuses.

Un jour, devant moi, le sympathique directeur acadien de notre belle randonnée en Louisiane, M. Dudley Leblanc, s'est servi le plus naturellement du monde de cette jolie

expression. Parlant de M. X., dont nous admirions les splendides jardins remplis d'oiseaux aquatiques innombrables, et où on étudie scientifiquement la migration des oiseaux, il nous disait: M. X., c'est mon ami, "y m'a aidé un tas", il a payé le passage d'une Evangéline l'an dernier.

Notre Acadien, ses commissions et ses affaires de conscience terminées, s'en va au fond du village, souper chez sa vieille soeur, toujours coiffée de la jolie "capine" noire des veuves. Ses nièces, alertes et pimpantes, toutes parées de "frivolités" (rubans), lui serviront de succulents mets du pays, du hachis de bisco, du gumbo espagnol, ou peut-être, ô bonne fortune, un délicieux bisco d'écrevisses poivré et épicé à point. D'avance il pourlèche ses lèvres humides de gourmandise. Sans compter qu'il y aura "de la bonne douceur" (sucre) pour sucrer son thé.

Et toutes ces jolies expressions, charmantes comme des fleurs du pays, jaillissent de source, en pleine abondance. Il n'est pas permis d'en douter, ces gens pensent en français. La jeune génération, instruite en anglais dans les *high schools*, ne s'exprime pas avec autant de facilité, obligée qu'elle est parfois de traduire mentalement en français ce qu'elle pense en anglais.

Un fait m'a frappé. Tous ces gens prononcent quantité de mots avec un accent à peu près identique à celui de nos Acadiens du Canada, accent devenu depuis longtemps familier à mes oreilles de collégien, dans les jeux et les conversations de quelques-uns de mes camarades de collège.

Plus d'une fois j'ai pris plaisir à écouter la conversation de groupes d'Évangélines canadiennes et louisianaises. On aurait dit des soeurs et des cousines se retrouvant, non pas après une séparation de deux siècles, mais après une absence de quelques années.

La langue française est ainsi à l'honneur dans tout le sud-ouest de la Louisiane. Lecteurs, prenez une carte détaillée du pays, les réseaux de chemins de fer par exemple, et devant la prodigieuse quantité de localités françaises, vous vous croirez au coeur d'une région française. Ce fait s'explique facilement lorsque l'on connaît la grande fécondité de la race acadienne. Les nombreux fils des déportés eurent bientôt fait d'envahir les immenses prairies louisianaises, où ils fondèrent des établissements et des villages, qui portent aujourd'hui leurs noms: Beauregard, Evangéline, St-Landry, Broussard, Bertrandville, St-Bernard, Breaux Bridge, Abbéville, Thibodeaux, Labadieville, Jeannerette, Centreville, Pointe-à-la-Hache, Villeplate, Grand Coteau, Terrebonne, Bâton Rouge, Nouvelle-Ibérie, Assomption, Léonville, Napoléonville, etc.

A propos des familles nombreuses en Louisiane, on me racontait qu'un religieux de France, prêchant une retraite dans un village acadien, s'était avisé de promettre un chapelet à toute mère ayant au moins cinq enfants, qui viendrait à confesse à lui. Or, les familles acadiennes ont généralement huit, douze, quinze et parfois vingt enfants. Le pauvre prédicateur, pour tenir sa promesse, dut dévaliser les marchands d'objets de piété de tout le voisinage.

Cette langue savoureuse, nous l'avons comprise partout. Personne, absolument personne, parmi ces milliers d'interlocuteurs, ne nous a adressé la parole sans être entièrement compris de nous. Si ces gens avaient fait usage d'un patois, comme le français naïf que parlent certains nègres du pays, il n'en aurait pas été ainsi évidemment.

Pourquoi donc alors ces braves gens sont-ils si souvent sous l'impression, fausse qu'ils parlent un patois? C'est là une légende erronée, qu'il faudra faire disparaître à tout prix, car elle crée une timidité nuisible et un manque de confiance en soi, autant d'obstacles à l'usage et conséquemment à l'amélioration et à l'expansion de leur langue.

Sans doute les Louisianais ne parlent pas le "Parisian French", et c'est tant mieux. A qui fera-t-on croire que la langue française universelle devrait être le "parisian"? Vaudrait autant alors souhaiter que toutes les fleurs aient la même forme et le même parfum, ou bien que tous les délicieux vins de France aient la même saveur et le même bouquet. Ah! non. Ce serait d'une monotonie désespérante. Alors qu'il est si plaisant d'entendre, en France, l'accent et les expressions des diverses provinces, notamment l'accent musical du Midi. Et pourtant, tous ces gens parlent français. Il ne faut pas oublier que la beauté est souvent dans la variété.

De toute évidence, la langue française en Louisiane, comme du reste la nôtre en Canada, gagnerait à être épurée, débarrassée de ses anglicismes, de ses fautes grammaticales. Et c'est bien là le beau travail, qui me semble poursuivi

avec succès par l'excellent couvent du Grand Coteau, les *High Schools* et d'autres bonnes institutions locales du même genre. Mais, de grâce, qu'on laisse à nos langues acadienne et canadienne, comme autant de fruits savoureux, les tournures et les expressions pittoresques qui font leur charme régional.

* * *

Si, en Louisiane, on parle encore couramment le français, il ne faut pas trop nous en étonner, tout en y applaudissant à deux mains. Voilà un fait heureux, d'ordre éminemment naturel.

Sans doute, tout en embrassant la nationalité américaine en ce pays, la race française, tenace, jalouse de ses caractères ethniques, a voulu survivre et conserver sa langue, son cachet propre. Elle s'y est appliquée avec la constance et le courage qui la caractérisent, et je ne voudrais en rien diminuer l'immense mérite de nos frères de la Louisiane, d'avoir su conserver leur langue.

Mais de leur propre aveu, les Français de ce pays admettent que, plus heureux que ceux du Canada, ils ne subirent aucune contrainte de langue, aucune tentative d'anglicisation de la part du gouvernement américain.

Lorsqu'en 1803 Napoléon Ier céda aux Etats-Unis, pour la somme de cinq millions de dollars, ce riche pays, qu'il savait tôt ou tard devoir échapper de ses mains, il intercala dans le contrat de cession, que les Louisianais conserveraient, à côté de l'anglais le libre usage de la langue française. En marchand avisé, droit et honnête, la républi-

que américaine paya, et accepta la cession avec ses conditions. Elle fit honneur à sa parole, et ne chercha point à créer des ennuis à ses nouveaux citoyens au sujet de leur langue.

Le pays devint franchement bilingue, avec une législation bilingue et, je crois, des écoles françaises et anglaises, ainsi que des documents judiciaires et autres imprimés dans les deux langues.

Et contrairement à chez nous, l'élément français et l'élément anglais vécurent en bons rapports, en douceur pour ainsi dire, sans conflits sérieux. Nous n'avons pas eu à combattre, disaient M. Dudley Leblanc et plusieurs autres Louisianais éminents.

Voilà, sans doute, ce qui explique la nuance différente des deux survivances françaises, en Louisiane et au Canada. La première fut toute pacifique, la seconde belliqueuse, en raison de l'opposition plus ou moins marquée, qu'elle a toujours rencontrée sur son chemin. "Notre langue est une arme, écrivait Edouard Montpetit, ne la laissons pas se rouiller". Si nous avons pu dire avec Armand Lavergne "que la langue que nous parlons est un peu rugueuse, parce qu'elle a été souvent à la bataille", les Louisianais, eux, ne semblèrent pas éprouver le besoin de fourbir leurs armes.

Ils entretenirent en paix leur culture française, possédèrent longtemps à la Nouvelle-Orléans des journaux français, dont nous avons pu lire des numéros spécimens au riche musée historique du Cubildo, le *Courrier*, le *Moniteur*.

Quelques-uns de leurs jeunes

gens et de leurs jeunes filles allèrent poursuivre leurs études en France, et même dans notre province de Québec. M. E.-Z. Massicotte, notre distingué archiviste, me disait récemment, qu'au temps où il faisait ses études au collège Sainte-Marie, on comptait toujours une dizaine d'élèves louisianais, et autant dans le couvent d'Ursulines, que Mme Massicotte a fréquenté.

Tous ceux de ma génération se rappellent fort bien, qu'il y a vingt-sept ou vingt-huit ans, la fameuse troupe d'opéra français de Maurice Grau, qui faisait tous les ans la joie de nos oreilles mélomanes, ne passait pas une année sans accomplir un stage prolongé et lucratif à la Nouvelle-Orléans.

Les Français de la Louisiane sont restés foncièrement attachés à la religion catholique. Et leurs curés ont été, et sont encore, des Acadiens du pays ou du Canada, des Canadiens et des Français, prêchant le plus souvent en français. Dans les villes, de moins en moins, aujourd'hui. Comme chez nous au Canada, les curés de la Louisiane ont su allumer et entretenir des foyers de langue française où venaient se réconforter et se retremper le courage de leurs ouailles.

Les Louisianais ont aussi merveilleusement développé l'armature économique de leur pays. Avec à-propos, ils ont amplifié et industrialisé les prodigieuses richesses de leur agriculture et de leurs pêches. Au moyen des petits rongeurs aquatiques, ils ont ingénieusement créé une industrie prospère et considérable de la fourrure. Dans le moindre village on compte des établissements de conserves alimentaires, où on accumule les légumes, les fruits de la terre et les

trésors de la mer, tels que les huîtres, les moules, les crevettes, les thons, et autres délicieux poissons des mers du sud.

L'élément espagnol de la population, peu nombreux en 1803, lors de la cession et presque uniquement composé de fonctionnaires, a été rapidement absorbé par la majorité française. Aussi, les noms espagnols qu'on rencontre encore, tels que De Luca, Rodriguez, Siacaluca, etc., désignent des familles ne parlant plus que français et anglais.

Bref, la Louisiane, à côté d'une prospérité matérielle inouïe, a, de tout temps, joui d'une civilisation essentiellement française, que l'apport continu de familles distinguées venues de France, depuis la cession, a toujours, en toutes circonstances, contribué à affiner.

Plusieurs de ces familles, telles que celles du Dr Olivier de Vezin, des D'Auterive, des de Rousset, du chevalier de la Houssaye, de la Mirolle, etc., sont des descendants directs des cadets de familles nobles, les compagnons de Bienville et du marquis de Vaudreuil. Et, comme "Bon sang ne saurait mentir", il faut voir les belles manières conservées par ces nobles rejetons. A Abbéville, au matin de notre départ, notre hôte charmant, M. le banquier Odilon Broussard, d'une distinction raffinée, s'inclinait galamment devant les dames, pour le baiser de mains, avec une grâce d'ancien seigneur de la cour des rois de France.

Hélas! Pourquoi faut-il qu'un si beau tableau ait un revers! Il eût peut-être mieux valu que cette belle survivance ait eu l'occasion de s'affirmer, en luttant pour se maintenir contre certains obstacles, au lieu de s'endormir dans les faciles

délices de Capoue. Un pince-sans-rire de la politique n'a-t-il pas dit un jour avec beaucoup d'à-propos, que, si l'opposition n'existait pas il faudrait la créer, en raison de son indéniable efficacité.

Depuis une vingtaine d'années, nos frères de la Louisiane sont lentement et insidieusement débordés par l'inévitable influence anglo-saxonne de la Grande République, dont ils sont les citoyens dévoués. Ils n'ont plus de français dans les écoles primaires, uniquement quelques heures dans les *high schools* et les couvents, comme langue d'agrément. Les documents publics ne sont plus bilingues. La jeunesse, instruite en anglais, placée et employée dans des établissements de commerce et d'industrie, où les affaires se transigent le plus souvent en anglais, perd fatalement l'usage et le goût de la langue française, qu'elle ne parle plus guère qu'au vieux foyer paternel. L'opéra français a dû fermer ses portes, faute d'auditeurs. Les journaux français ont disparu un à un. Le dernier, l'*Abeille*, il y a dix ans. Pourquoi? Parce qu'il ne faisait plus ses frais.

— Mais alors, mes amis, disais-je à nos hôtes, vous n'avez plus de sentinelles vigilantes pour veiller à la sécurité et au développement de votre phalange. Il faut relever l'*Abeille*, pour que ce journal remplisse parmi vous ce rôle de toute première importance. Que coûterait à sept cent mille Louisianais d'origine française, le maintien d'un journal français, champion de votre culture et de votre splendide histoire, sources inépuisables d'é-

nergies merveilleuses? Une bagatelle.

Dans votre intérêt, renouvez en Louisiane la profitable aventure du *Devoir* à Montréal, et de l'*Evangéline* à Moncton.

Allions-nous donc, Français du Canada et des Etats-Unis, afin de promouvoir nos intérêts communs. Frères de la Louisiane, suivant l'expression pittoresque de notre ami, M. Dudley Leblanc, "hâtons donc un peu ensemble". Collaborez à nos journaux, à nos revues, lisez-les. Visitez-nous plus souvent. Correspondons fréquemment. Echangeons des prix d'honneur pour stimuler cet échange fraternel.

Comme conséquence de cette fructueuse collaboration, la verte Louisiane, pourtant déjà si riche en fleurs de toute beauté, verra de nouveau s'épanouir en son sein une variété splendide, la culture française, qui jettera sur votre incomparable pays, un lustre dont se glorifiera la Grande République américaine. Car cette belle plante, après avoir brillé du vif éclat de ses fleurs, se couvrira de fruits, même économiques, puisque, suivant l'heureuse idée exprimée chez vous au cours de notre visite, par M. l'abbé Groulx, notre éminent professeur d'histoire, ce foyer de culture française, que vous aurez rallumé et attisé, fournira à votre patrie américaine, les innombrables professeurs et diplomates français que réclament constamment ses chancelleries, ses *high schools*, et ses universités.

Dr Edgar DAVID

—(Le *Devoir*, 22 mai 1931).

Evangéline

M. René Chaloult, qui représentait dans notre Voyage en Louisiane le Canada français, de Québec, a bien voulu rédiger pour le Devoir cet hommage à Evangéline :

Un des plus gracieux souvenirs de notre course triomphale en Louisiane n'est-il pas celui d'Evangéline, symbole du passé et promesse de l'avenir?

Ne nous croyant pas tenu à la même discrétion que d'autres, peut-être nous sera-t-il permis d'exalter ses charmes, même extérieurs. Et pourquoi pas? Nos compagnons de voyage, — et même nos compagnes! — n'ont pu taire leur enthousiasme. Et des lèvres épiscopales n'ont pas refusé, à Thibodaux par exemple, de les justement louer. Au reste, depuis Longfellow, Evangéline n'évoque-t-elle pas l'idée de l'Acadie tout entière? Depuis les rencontres fraternelles de 1930 et de 1931 n'est-elle pas devenue davantage le trait d'union entre l'Acadie du nord et l'Acadie du sud?

Grande, svelte, le geste naturel et facile, Evangéline respire la santé et la vigueur. Élégamment drapée dans sa longue robe bleue, coiffée d'une cape immaculée, telle elle nous apparaissait, dès notre arrivée à la Nouvelle-Orléans, comme une vision de la Grand-Prée, pleine de charme et de fraîcheur. Ses cheveux noirs, son teint basané, contrastent, lorsqu'elle sourit, avec la blancheur éclatante de ses dents. Noirs aussi sont ses yeux; mais quelle douceur dans ce regard un

peu mélancolique et légèrement inquiet, où semble fuir une lueur d'un tragique passé. Evangéline louisianaise, Evangéline canadienne, toutes deux rappellent la touchante Evangéline de Faedt, toutes deux nous remémorent l'immortelle et séduisante Evangéline du poète.

* * *

Beauté physique que nous nous sommes plu à admirer, mais qui, cependant, nous paraîtrait bien sombre si elle n'était le reflet de la beauté morale de l'âme acadienne.

On parle du miracle acadien. C'est peut-être un peu abuser d'un mot. Si les Acadiens ont survécu, malgré tant de traverses, n'est-ce pas dû à la riche personnalité de la race française et spécialement de la femme acadienne?

Quelle est la nationalité marquée d'une empreinte assez profonde pour résister victorieusement au courant assimilateur des Etats-Unis? Aucune, sauf la nôtre. Les Hollandais, les Allemands, les Irlandais, les Polonais, etc., renoncent peu à peu à leur langue, à leurs coutumes, quand ce n'est pas à leur religion. Tous, ils passent par le "melting pot". La race française, à cause de ses qualités transcendantes, de son idéalisme constant, conserve, elle, ses caractéristiques. Songe-t-on à ce qu'il a fallu de valeur morale aux Acadiens pour survivre malgré la dispersion, la pauvreté, le mépris et la brutalité dont ils ont été victimes? Quel motif de fierté pour nous tous d'être les héritiers

d'une telle lignée! Plus d'une fois, avec son ardente énergie, monsieur l'abbé Groulx l'a rappelé à ses auditaires louisianais.

Toutefois, l'extraordinaire survivance acadienne nous paraît plus particulièrement être l'oeuvre d'éminentes qualités féminines.

On a peine à s'expliquer la prodigieuse natalité de ce peuple pauvre, forcément instable. Sans doute, elle est due au sentiment religieux profond qui l'anime, à la pureté de ses moeurs; mais elle nous semble aussi résulter d'une capacité d'endurance et de dévouement quasi illimitée de l'Acadienne. L'altruisme, n'est-ce pas la plus précieuse qualité de la femme? L'oubli de soi, au point de ne songer qu'à être l'artisan du bonheur d'autrui, faire consister toute sa félicité dans celle des autres, n'est-ce pas le plus noble trait de l'âme féminine? C'est certes celui qui caractérise l'âme acadienne. Et c'est ce qui explique pour nous l'admirable simplicité avec laquelle l'Acadienne pose des actes qui confinent parfois à l'héroïsme. L'abnégation la plus complète lui paraît chose toute naturelle, dont elle ne songerait même pas à s'attribuer quelque mérite. Ce sont les souffrances indicibles des ancêtres qui ont trempé de tels caractères. En les traitant en parias on a façonné en eux des âmes de héros.

* * *

Nous faisons un jour observer à une brave Acadienne de la Baie des Chaleurs, qui avait adopté trois en-

fants, combien sa conduite était admirable. Elle nous répondit avec ingénuité et étonnement: "Mais, j'avions aucun mérite, Monsieur, je n'avions que onze enfants". Elle gardait de plus dans sa maison deux vieillards étrangers. Pas besoin de pension aux vieillards pour eux!

Voyagez-vous en Acadie du nord ou du sud que vous êtes chez vous partout: autant d'hôtels que de familles. On vous donne la plus belle chambre, on vous offre les meilleurs mets. Tous se pressent autour de vous pour prévenir le moindre de vos désirs. Les enfants, joyeux, se couchent plus tard ce soir-là: car c'est fête. Les fillettes, les Evangélines, réclament votre autographe. Les grands - parents vous racontent des souvenirs délicieux, tandis que le maître de la maison vous offre du vin ou du cidre, son meilleur.

Heureux peuple, combien sympathique et attachant! Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui encore tant de Canadiens Français l'ignorent, ou le connaissent mal? Sans doute, nous savons tous l'histoire de la déportation: à sa lecture, au collège nous avons senti notre sang français bouillonner de colère. Mais, dans la suite, nous sommes-nous assez intéressés à la renaissance acadienne? Ne pensons-nous pas qu'il est de notre devoir d'adoucir davantage les douloureux souvenirs d'un si tragique passé par des manifestations tangibles de notre solidarité et de notre amour?

René CHALOULT

Les impressions de M. Alfred Roy

Dès son retour de la Louisiane, M. Alfred Roy, rédacteur en chef de l'Evangéline, de Moncton, a publié dans son journal ce récit émouvant et documentaire:

Il faut se défier d'ordinaire des impressions des touristes, de ces gens qui rencontrant, au premier port de mer où ils débarquent, une femme aux cheveux roux, concluent avec assurance que toutes les femmes du pays ont les cheveux roux; ou qui, encore, tombant sur un policeman un peu rogue qui leur refuse ou leur donne à moitié un renseignement demandé, s'en retournent convaincus que tous les hommes de la localité sont mal élevés. Les impressions des touristes ont ceci de commun qu'elles sont pour la plupart superficielles. Nous ne contestons pas que les nôtres sont de ce calibre. Il ne saurait en être autrement. Sachez bien en effet que nous n'avons passé que quelques jours dans un pays très vaste, que nous avons été pris et bousculés du matin au soir et quelquefois jusqu'à la nuit, que nous avons eu très peu de temps pour causer à tête reposée, que pour ce qui est du peuple lui-même, nous ne l'avons pu voir qu'à un moment d'effervescence patriotique et sentimentale et que tout cela n'est pas fait pour faciliter l'examen attentif et impartial des choses et des hommes, ni pour les voir sous leur véritable jour. Aussi bien nous ne voudrions donner de nos impressions de là-bas que les plus fortes, que celles qui,

se renouvelant chaque jour, à tout lieu et devant chaque spectacle qu'il nous a été donné de voir comme à l'écho de toutes les paroles entendues, se sont imprimées définitivement dans nos esprits et dans nos coeurs. Par la fréquence et l'insistance avec lesquelles elles se sont imposées à nous, elles nous semblent bien correspondre à la réalité et elles demeureront, croyons-nous, lorsque le temps et l'éloignement auront fait leur travail d'élimination.

Nous rapportons de Louisiane l'impression très nette d'un pays riche et beau; nous en rapportons l'impression d'un peuple bien vivant et qui conserve encore avec une fraîcheur et une vigueur étonnantes le sentiment de ses origines, un peuple demeuré acadien et français par le coeur, par la langue et par la foi.

* * *

La richesse du pays que nous venons de visiter s'est révélée à nous de multiples façons pendant les six jours que nous y avons séjourné. Elle s'est révélée par l'extraordinaire luxuriance de la végétation, par l'apparence uniformément plantureuse de la terre, par la variété et la profusion des aliments de toutes sortes que l'on nous a servis à peu près partout. Il suffit de chatouiller le sol de la Louisiane, disent plaisamment les gens de là-bas, pour qu'il vous réponde par le sourire d'une récolte. On y trouve de tout, depuis les espèces semi-tropicales

comme le coton, la canne à sucre, les figues, les palmiers, le génévrier, jusqu'aux espèces connues de nos pays plus froids : la pomme de terre, les grains, les légumes, etc. Cette richesse, nous la retrouvons dans les produits de la mer, des rivières, des lacs et des marais. Les poissons les plus variés et les plus succulents y abondent et fournissent aux gens du pays une nourriture facile et riche. Les marais fournissent le rat musqué qui constitue pour une bonne partie de la population acadienne une industrie très rémunératrice si elle se fait dans des conditions qui ne nous paraissent pas très favorables à une bonne vie sociale. Au sortir de la Nouvelle-Orléans, le jour de notre arrivée, nous avons pu voir nombre de ces maisons établies au beau milieu des marais et où le chasseur et sa famille vivent en permanence.

La beauté de ce pays n'est pas celle que nous connaissons et admirons par ici. Là-bas, pas de ces collines, pas de ces accidents de terrain qui viennent rompre la monotonie des paysages et qui apportent à la beauté individuelle des choses le charme toujours agréable des nouveaux décors. En Louisiane la beauté est autre. C'est une beauté faite de tranquillité et de sérénité, la beauté classique des grandes étendues, la beauté des bayous qui ne rient pas comme nos rivières mais qui rêvent silencieusement. C'est la beauté surtout de la végétation et des fleurs qui croissent à profusion un peu partout, les fleurs dont les maisons les plus humbles sont tapissées à l'extérieur, que l'on voit pousser farouchement, — c'est la jolie expression que nous avons recueillie sur les lèvres de nos Acadiens louisia-

nais, — dans les bois et le long des routes. Et il ne faut pas oublier les grands chênes. Une merveille que ces arbres géants invariablement ennuagés de cette mousse grissante particulière au pays et qui est une preuve additionnelle de la richesse surabondante du sol louisianais. Ils ajoutent aux paysages qui seraient autrement trop uniformes, un élément de force, de charme et de grandeur tranquille et sereine.

Nous avons senti plus peut-être qu'ailleurs toute la beauté prenante de la Louisiane, de son sol et de son climat, ce soir où le village de Pont Breaux, — notre dernière étape avant St-Martinville, — nous offrit un souper au *Paradis des Chênes*, à quelques pas du bayou Têche immortalisé par les pérégrinations et le chagrin d'Évangéline. Pas un souffle de vent. Et, dans l'air étouffé par la mousse et la verdure, la voix des orateurs amplifiée par les haut-parleurs s'amollit et n'appelle aucun écho. En dépit de la foule immense qui grouille et qui parle, on a l'impression dès que le regard s'enfonce sous les chênes moussus, d'être en plein pays de rêve. Nous avons voulu voir la foule de quelque distance, sous les arbres. Il nous a semblé assister à quelque scène fantastique, où la voix humaine prenait un ton inconnu et les gestes s'alanguissant dans l'ombre avaient quelque chose d'irréel et de mystérieux. Véritable paysage de rêve et de poésie que l'on rencontre partout là-bas.

Il est vrai que nous avons vu la Louisiane à l'une de ces belles saisons, en pleine végétation printanière, par une température idéale.

* * *

Mais c'est le peuple louisianais

surtout que nous étions allés voir, nos frères à nous, les descendants des déportés de l'Acadie du Nord. Nous savions évidemment qu'il existait là-bas une foule de gens portant des noms comme les nôtres. Les historiens nous l'avaient fait savoir et nous avaient cité des statistiques imposantes. Mais les individus ne suffisent pas à former une patrie. Il faut une communauté de sentiments, d'aspirations, une certaine cohésion assurée par le groupement autour des chefs religieux et nationaux, il faut en somme une même âme pour donner à tous ces éléments épars que sont les individus le souffle de la vie commune. Cette âme acadienne et française, nous croyons que tous ceux qui ont fait le voyage l'ont reconnue en Louisiane, qu'ils lui ont trouvé une beauté, une vitalité et une force de survivance extraordinaires. Cette impression est une des plus fortes que nous rapportons pour notre part de la Louisiane, celle qui nous a le plus profondément remué et celle que nous ne pourrions pas oublier.

Sans doute il y a des ombres au tableau et nous n'avons aucune crainte de les signaler. Au point de vue de la langue, il y a eu des déficiences nombreuses, plus nombreuses, apparemment, que chez nous. Nous avons rencontré là nombre de gens portant des noms français et acadiens et qui ne parlent pas le français ou qui le parlent péniblement. C'est un fait. Mais cette réserve faite, voyez ce que nous avons vu.

Un peuple qui, au point de vue économique et politique, est plus fort et plus puissamment organisé que nous de l'Acadie canadienne. Toutes ces paroisses,—il faut rappeler

que la paroisse civile louisianaise, correspond à nos comtés canadiens, — toutes ces paroisses que nous avons visitées sont dirigées politiquement par des Français d'origine, Acadiens ou autres. Tout le commerce, toute l'industrie dans la partie acadienne de l'Etat, dans le diocèse de Lafayette notamment, est aux mains des nôtres. Des Acadiens, vous en rencontrez par là, à la tête des institutions bancaires, des grosses entreprises commerciales, d'importantes exploitations industrielles ou agricoles.

Mais ce qui nous a frappé davantage chez ce peuple acadien de la Louisiane, c'est l'extraordinaire survivance du sentiment français, le respect, le culte que l'on conserve toujours pour les souvenirs de notre histoire commune, l'affection profonde que l'on a gardée après cent soixante-quinze ans de séparation pour les frères du Nord. Nous avons vu de ces sentiments des manifestations éclatantes, inoubliables; nous les avons vus produire de prodigieuses explosions d'enthousiasme et d'émotion. C'est à eux que les humbles pèlerins de ces jours derniers qui n'avaient d'autre mérite que d'incarner aux yeux du peuple louisianais les vieux souvenirs d'une commune souffrance et d'une commune origine, c'est à eux, dis-je, que ces humbles pèlerins doivent toute cette série de réceptions triomphales que n'a probablement connue aucun prince et qui les accueille là-bas, dans chaque village traversé. Il est à peu près impossible d'en donner idée. L'une de nos voyageuses qui a le goût des statistiques a bien voulu, à notre demande, dresser un tableau des foules qui ont acclamé les délégués. Il n'est pas complet mais il demeure

encore imposant. A Morgan City c'est 6,000 personnes qui nous suivent jusqu'au traversier; à Berwick, 2000 se portent à la rencontre des pèlerins du Canada, à Rayne, 5000, à Houma, 3000, à Napoléonville, 2000, à Thibodaux, 5000, à Franklin, 5000, à Jeannerette, 3000; à Abbéville, une foule de 5000 personnes nous attend pendant des heures sur le carré de la ville, car nous sommes en retard parce que la foule, aux endroits visités précédemment, ne nous a pas laissé partir plus tôt; aux Opelousas, on a dressé sur le carré de la ville, à côté du palais de justice, une estrade autour de laquelle se pressent de 5000 à 6000 personnes; dans les petits villages de Cecilia, Léonville, Arnaudville, Mamou, Broussard, c'est à coup de milliers que les gens se pressent sur notre passage. Et il en est ainsi de toutes les localités visitées. A Napoléonville, il faudra tenir deux et même trois assemblées concurremment. Lorsque nous arrivons à Lafayette, un soir, nous sommes en retard comme d'habitude, — une bagatelle de quelques heures, — et il est déjà tard. Non seulement la foule nous attend dans la ville mais l'escorte de quelques centaines d'automobiles qui s'est portée à notre rencontre est restée fidèlement à son poste. L'entrée en ville de notre cavalcade suivie de toutes ces voitures, phares allumés, aux cris de toutes ces sirènes, dans l'ombre ouatée du soir, fut quelque chose de féérique. Et que dire de St-Martinville!

Nous ne savons pas au juste combien d'Acadiens il y a dans la région du Tèche, mais il nous semble bien qu'ils devaient tous être à St-Martinville le jour du dévoilement.

Les autos ne pouvaient trouver place à stationner à moins de deux milles du village. Sur la place de l'église une foule que nous pourrions estimer sans exagération à 20,000 ou 25,000 personnes, se massa toute l'après-midi durant et écouta, sous un soleil ardent, une averse de discours qui dura jusqu'au moment du dévoilement, — trois ou quatre heures, si nos souvenirs sont exacts. Et les chiffres que nous venons de donner, nous tenons à le dire, ne sont pas complets. Car ce n'est pas une dizaine de villages que nous avons visités, mais bien près d'une quarantaine. Et partout, même accueil chaleureux, enthousiaste, délirant. Et ces chiffres qui ne disent pas toute la foule ne commencent même pas à exprimer ce qu'il y avait d'affectueux et de touchant dans cet accueil. Nous pensions, la première journée finie, avoir connu la gamme des émotions et des surprises. Demain, nous disions-nous, nous aurons d'autres réceptions, mais ce sera la même chose. On se répétera. Eh bien, non. Partout on s'est ingénié à nous faire plaisir, à nous offrir quelque chose de neuf, ou sous une forme nouvelle, et toujours avec une joie si franche, si profonde et si prenante qu'il nous semblait invariablement être en présence de quelque démonstration sans précédent. Dans nombre de villages les jeunes filles se sont costumées en Evangélines pour faire honneur aux visiteurs et c'est ainsi costumées qu'elles feront le service des tables et qu'elles serviront les rafraîchissements ou offriront des fleurs, — car il faut savoir que partout où nous sommes passés, les tables étaient dressées pour nous et qu'on

avait cueilli pour en faire hommage à nos Evangélines et à tous les voyageurs du Canada les plus belles roses et les plus belles fleurs. A Ville-Plate, c'est une garde à cheval qui fait la haie sur notre passage; à Pont Breaux ce sont des centaines de jeunes gens, costumés en Gabriels et en Evangélines, qui nous accueillent et nous escortent; à Carencro, on a dressé un théâtre en plein air et c'est une délicieuse saynète enfantine qui nous scue; à Thibodaux, on présente la clef de la ville aux pèlerins et on ovationne la jeune Evangéline qui la reçoit au nom des deux délégations. Ne porte-t-elle pas le nom de Thibodeau? Il est des localités où nous ne devons que passer sans arrêter, faute de temps. Il faut, en dépit de toutes les prévisions du programme et de toutes les résistances que les organisateurs opposent aux réclamations de la foule, descendre un instant, serrer des mains, dire son nom et s'entendre dire en retour: "Oh, mais moi aussi, je suis un LeBlanc, un Hébert", ou encore: "Des Boudreaux? Mais il y en a tout plein dans notre village."

Je ne sais trop à quel village, nous faisons arrêt dans la cour d'une école où on a dressé des tables avec des rafraîchissements. Il faut repartir sans avoir eu le temps de dire deux mots et l'un des voyageurs s'excuse à la maîtresse de l'interruption du travail scolaire. "Ce n'est pas la peine, monsieur. Il y a près d'une semaine que les enfants ne travaillent plus, ils vous attendaient". Ailleurs, c'est un vieux qui se faufile à travers la foule et qui s'approche des voyageurs. Il a 82 ans. Il demande nos noms, veut savoir si réellement ceux qui lui parlent viennent de

l'Acadie ancestrale et lorsqu'on lui a répondu dans l'affirmative il dit ce mot qui peut paraître théâtral, mais qui fut dit simplement et qui est authentique: "Eh ben maintenant, je puis mourir". A Cecilia, c'est une délicieuse enfant de quinze ou seize ans, qui nous dit toute sa fierté de ce que son village est exclusivement acadien. "Lorsque le maître a demandé aux B... et aux X... de se lever, il y en eut deux ou trois. Mais lorsqu'il fit l'appel des Héberts, toute la classe se leva".

Attribuez si vous voulez toutes ces démonstrations, ce délire et cet enthousiasme à une crise sentimentale. Soit. Mais lorsque le sentiment atteint à cette profondeur et à cette intensité, lorsqu'il peut remuer les foules et tout un peuple à ce point, avouez qu'il devient une force que l'on ne saurait nier et dont on peut attendre quelque chose d'utile et de bon, et qu'il constitue pour un peuple une richesse et une beauté morales considérables.

* * *

L'une des premières questions que l'on nous a posées à notre retour de la Louisiane, l'une des premières aussi auxquelles nous cherchions réponse en arrivant là-bas, c'était celle-ci: "Est-ce que le français a été conservé par les Acadiens louisianais?"

Immédiatement, nous répondons: oui.

Il y a, comme dans tous les pays mixtes, des réserves à faire. Nous avons rencontré en Louisiane nombre de gens portant des noms acadiens, purement acadiens, et qui ne parlent pas le français ou qui le parlent très difficilement. Mais nous ne savons que trop qu'il

existe de ces gens-là, — et qui n'ont pas les mêmes excuses, — ici, au Nouveau-Brunswick, en Nouvelle-Ecosse et dans l'Île du Prince-Edouard. On nous avait laissé entendre que les Acadiens de là-bas parlaient un mauvais patois. C'est une légende naturellement, une légende stupide qui vaut à peu près celle du patois canadien-français mise en vogue par ces braves Parisiens de Toronto. Il n'y a pas de patois en Louisiane. Mais le voisinage des nègres, — tous les nègres là-bas parlent français et sont catholiques, et ce n'est rien d'extraordinaire que de rencontrer un brave noir portant par exemple le nom de Smith, catholique de religion et incapable de dire *yes* en anglais, — le voisinage des nègres donc a donné naissance dans certaines campagnes au langage nègre, ce langage primitif où tous les verbes sont à l'infinitif. C'est le langage dont les nègres se servent entre eux et dont nos gens font usage lorsqu'ils ont à converser avec ces derniers. Mais entre Acadiens nous n'avons pas remarqué qu'on l'employait.

Quel langage alors parle-t-on chez les Acadiens louisianais? Mais, tout simplement, le français. Nous avons conversé dans les campagnes avec une foule d'hommes et de femmes, d'enfants et de jeunes gens qui n'en connaissent pas d'autre. Une bonne femme à qui nous avions eu la maladresse de demander si on causait français chez elle, nous répondit, tout offusquée: "Mais naturellement, monsieur". Et on le parle bien. L'intonation n'est pas la même que chez nous, elle est plus musicale, plus chantante. On y sent l'influence charmeuse du sud.

Cette survivance du français s'est manifestée à nous de façon éclatante à toutes les étapes de notre voyage. Aux Opelousas c'est une jeune fille de la localité qui nous souhaite la bienvenue. Elle parle brièvement en anglais, plus longuement en français et dans un français délicieux. Et c'est en français qu'elle nous affirme d'un ton vibrant que cette langue que les descendants français ont conservée pendant 175 ans, ils la conserveront encore fidèlement. A Saint-Martinville la foule immense qui s'écrase sur la place de l'église écoute trois ou quatre heures durant des discours presque exclusivement français. Ceux qui parlent anglais ce sont les orateurs de langue anglaise. Tous les autres se servent du français. Dans tous les villages, dans toutes les villes, partout où nous avons été reçus, on nous a souhaité la bienvenue en français. C'est en français que conversent les gens qui viennent nous rencontrer. C'est en français toujours que répondent nos orateurs et c'est cette langue qu'applaudit la multitude.

Autre constatation. Plusieurs de nos Acadiens louisianais ne veulent pas parler français. Par snobisme? Aucunement. C'est parce qu'ils se sont mis en tête ou qu'on leur a mis en tête que leur français était d'une qualité inférieure. Ils n'osent s'en servir devant les étrangers. Nous avons là-dessus une foule de témoignages recueillis un peu partout. Le jour où on aura réussi à convaincre ces braves gens de l'excellence du français qu'ils ont appris au foyer, on aura fait énormément pour assurer la

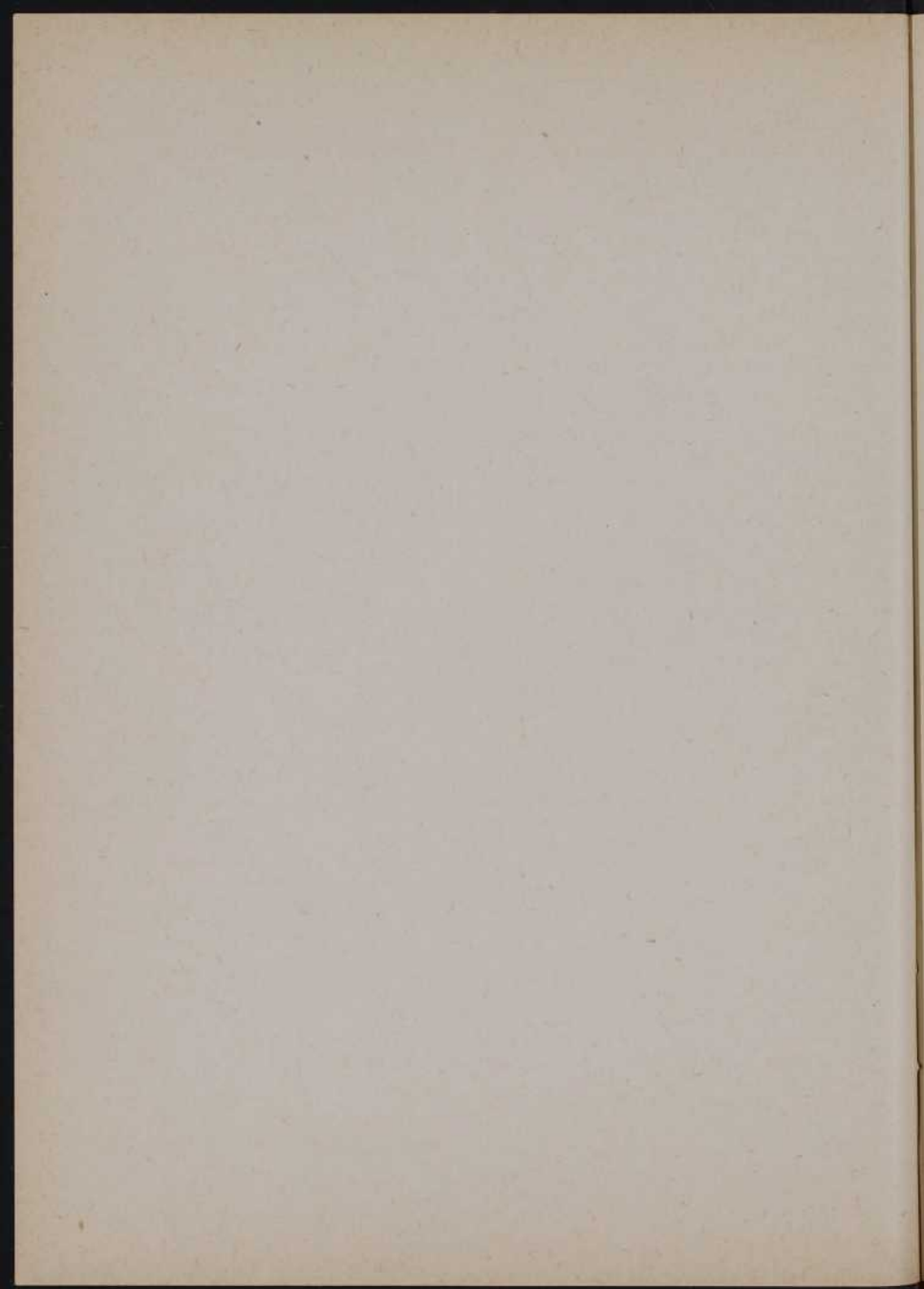
survivance française en pays louisianais.

La survivance française est-elle assurée en Louisiane? Avec les moyens de résistance actuels, la lutte serait excessivement difficile. Songez en effet que cette immense population de plus de 1-2 million s'alimente de journaux exclusivement anglais. Le journal français qui se publiait autrefois en Nouvelle-Orléans est tombé juste à la veille de son centenaire. Depuis il n'en a paru aucun autre. Donc pas de journaux français en Louisiane. Par ailleurs pas d'écoles, pas de couvents, pas de collèges où le français ait la place de premier plan qui devrait être sienne si on veut en assurer la perpétuation et la prépondérance. Le français, on l'enseigne, bien entendu, dans toutes les écoles et dans toutes les maisons d'enseignement mais comme matière secondaire. Dans les High Schools on commence à le faire apprendre aux petits enfants au dixième grade, comme dans nos High Schools à nous. Notons en passant, car ce détail donnera à nos maîtres et maitresses de par ici une idée de ce que doit être cet enseignement, notons, dis-je, que l'on

utilise pour les classes françaises la grammaire Fraser & Squire.

Mais malgré cela nous ne voyons pas qu'il y ait lieu de désespérer. Il y a d'efficaces leviers de survivance française en Louisiane. La famille d'abord. Elles sont nombreuses celles où les parents exigent l'emploi du français. La paroisse: là où le curé parle français en chaire, là aussi les paroissiens n'ont pas crainte de parler français entre eux. Mais nous comptons surtout sur le patriotisme éclairé de quelques têtes dirigeantes que nous avons rencontrées là-bas. Sur l'intelligente sympathie d'un homme comme S. G. Mgr Jeanmard qui aime ses Acadiens et qui sait que la culture française est une de leurs richesses morales dont on ne doit pas les priver. Sur l'énergie d'hommes comme Dudley LeBlanc, le juge Pavy, M. Samson, le juge LeBlanc, de prêtres comme l'abbé Chiasson, Lachapelle, Mirat, et une foule d'autres encore. Ces hommes-là, nous en avons la conviction, sauront trouver les moyens qui font défaut à l'heure actuelle. Ils sauront faire triompher le verbe français et la culture française.

A. R.



Le témoignage de Mgr Camille Roy

A son retour de Louisiane, Mgr Camille Roy, le très distingué représentant de l'Université Laval et du vieux Séminaire de Québec dans notre voyage en Acadie louisianaise, voulut bien donner à l'Action catholique l'article suivant:

Le voyage des délégations acadienne et canadienne en Louisiane restera comme un événement historique. Après 175 années de séparation, des frères se sont retrouvés, des groupes de langue française ont repris contact, et ont réaffirmé leur volonté de survivre.

C'est par l'immense vallée du Mississipi que nous sommes descendus vers l'embouchure du grand fleuve. Nous reprenions la route des découvreurs, et beaucoup aussi leur rôle. Toute une chaîne de postes et de forts reliait autrefois Québec à la Nouvelle-Orléans, et constituait comme une armature solide de l'immense empire colonial de la France. Il ne reste guère de tout cela que des souvenirs: au Fort de Chartres, où nous entendîmes des bribes de français, et où des anciens nous chantèrent encore la "Guignolée"; à Natchez, où l'évêque, Mgr Gerow, rappela avec une sympathique érudition, à la fin du banquet qui nous fut offert par la ville, l'oeuvre des missions françaises établies jadis par les Jésuites et le séminaire de Québec le long du Mississipi et jusqu'aux rives méridionales de la Louisiane. Toutes ces visions rapides et mé-

lancoliques d'un passé disparu devaient accentuer le contraste entre tant de ruines qui achèvent de crouler, et tant de vie surabondante qui s'épanouit encore en Acadie louisianaise.

LA TERRE DES BAYOUS

Les Acadiens de la Louisiane vivent assurément. Ils vivent d'une vie matérielle que leur assure la terre fertile, inépuisable qu'ils habitent. Monseigneur Jeanmard, l'évêque si sympathique de Lafayette, nous disait samedi soir, 18 avril, à Pont Breaux, son village natal, que la Providence avait visiblement récompensé de leurs douloureux sacrifices les déportés de 1755 qui vinrent en Louisiane, et qui s'établirent le long du bayou Tèche: elle les conduisit dans une véritable terre promise, où coulent le lait et le miel. Ce sont les expressions mêmes de Mgr Jeanmard. Et depuis trois jours que nous parcourrions les campagnes du diocèse de Lafayette, les plaines si riches couvertes déjà de la végétation luxuriante du printemps louisianais, où poussent les moissons nouvelles de maïs, de riz et de canne à sucre, plaines ardentent dont le sol couleur d'ocre paraît s'enflammer sous le soleil, nous pouvions mieux comprendre la comparaison biblique dont se servait le distingué prélat. La terre des bayous est une terre d'abondance. Les Acadiens du Canada ne la fouleront pas sans quelque envie jalou-

se; les Acadiens de la Louisiane y jouissent d'une prospérité qu'eux-mêmes ne connaissent pas toujours.

Napoléon au moment de signer, en 1803, le traité de cession de la Louisiane, disait: "Si je réglais mes conditions sur ce que ces vastes territoires vaudront aux Etats-Unis, les indemnités n'auraient point de bornes". Et nous eûmes bien l'impression que la Louisiane fertilisée par les eaux grasses et ramifiées du Mississipi, est un pays d'immense richesse économique.

Nos frères acadiens y vivent donc; et ils s'y sont merveilleusement multipliés. Ils sont apporté à ce pays d'adoption le capital de leur travail et de leurs vertus.

On sait que la Louisiane, comme le Canada, fut une colonie très longtemps négligée par sa métropole française. Toutes deux possédaient d'inégales et immenses ressources. La Louisiane remontant, par la vallée du Mississipi jusqu'à ce pays des Illinois, qui fut longtemps entre elle et le Canada, un sujet de contestation. Mais, par le fait de l'incurie administrative, cette colonie fondée en 1699 par d'Iberville, était encore dans l'enfance en 1757, comme le déclarait alors Bougainville. En 1763, au moment où le traité de Paris la déchirait en deux, et en livrait les morceaux à l'Angleterre et à l'Espagne, elle ne comptait guère plus de 12000 colons. Bienville, qui, pour favoriser davantage l'industrie agricole, la véritable richesse de la Louisiane, avait fait remonter de Biloxi à la Nouvelle-Orléans qu'il fonda en 1718, la capitale de la colonie, n'avait pas réussi à secouer

suffisamment l'inertie des ministres de Louis XV.

L'APPORT ACADIEN

La déportation acadienne devait être profitable à la Louisiane. En 1756 s'y étaient réfugiés 800 exilés. D'autres les rejoignirent quelques années plus tard et par des routes diverses. Les uns revinrent de France, où ils étaient d'abord retournés; d'autres, qui s'étaient dirigés vers les Antilles françaises, recherchèrent d'instinct leurs frères louisianais pour reformer avec eux la famille dispersée; d'autres enfin, déposés sur les côtes des Etats du Sud américain, mal accueillis à cause de leur catholicisme, se frayèrent une voie par l'intérieur des terres à travers la Georgie ou les Carolines, vers le Mississipi, pour descendre ensuite en Louisiane. Entre le 1er janvier et le 13 mai 1765, 650 Acadiens arrivaient à la Nouvelle-Orléans et ils étaient dirigés vers les établissements d'Attakapas et d'Opelousas.

D'autres groupes vinrent encore peu à peu fortifier ces nouvelles colonies de race française, si bien que l'on évalue à 1800 le total que l'apport acadien avait en 1780 fourni à la Louisiane. Bien plus tard, un mouvement de rapatriement fortement organisé ramena de France en Louisiane près de 3,000 Acadiens. C'en fut assez pour assurer à la Louisiane méridionale la suprématie ethnique de l'élément français.

Combien sont-ils aujourd'hui, les Acadiens louisianais, après 175 années de vie américaine?

On a essayé de préciser le chiffre de cette population. M. Dudley

Leblanc, chef de la délégation venue au Canada l'an dernier, déclarait qu'ils sont là-bas 400,000. Des statistiques préparées d'après le recensement des paroisses, établissent que sur une population totale de 2,095,096, il y en a 719,050 d'origine française. Tous ne sont pas Acadiens, mais en fixant à peu près à 200,000 le nombre de ceux qui ne sont pas de descendance acadienne il reste tout de même environ 500,000 qui sont là issus des anciens exilés de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick, de l'Acadie canadienne.

Il n'est que juste d'ajouter que là-bas les Acadiens, par la force de leur natalité et de leur influence, ont absorbé un grand nombre de familles espagnoles et allemandes qui vivaient à côté d'eux.

Les populations acadiennes de la Louisiane sont répandues un peu partout dans la partie méridionale de l'Etat; elles sont surtout groupées dans le territoire qui forme aujourd'hui le diocèse de Lafayette. Ce sont les paroisses de ce diocèse que nous avons d'abord visitées.

COURSE TRIOMPHALE

Une heure après notre arrivée à la Nouvelle-Orléans, le jeudi matin, 16 avril, des automobiles et des autocars emportaient les 125 pèlerins acadiens et canadiens vers l'ouest louisianais. Précédé de quatre estafettes ou motocyclistes dont les sirènes endiablées assuraient une libre circulation, le cortège triomphal s'avança à une allure vertigineuse, car nous étions en retard de plus d'une heure, et des réceptions nous attendaient partout le long de la route. Nous lunchons à Mor-

gan City, où il y a peu d'Acadiens, mais où la municipalité et la Chambre de commerce, encadrées de toute la population de la ville et des environs, nous reçoivent avec une vive sympathie. Plus loin, à Franklin, après les hommages de la ville, c'est un "garden party", un goûter aux fraises et à la crème, qui nous est offert sous les chênes du Manoir, au bord du bayou Tèche. Et le soir, après les haltes de Delcambre et Erath, nous nous arrêtons à Abbéville, où nous attendait la plus chaude bienvenue. Sur la place publique se multiplièrent les discours, les échanges de paroles enthousiastes, et nous y fumes enveloppés par toute une population de gens qui s'appellent Landry, LeBlanc, Hébert, Broussard, Arsenault; j'y ai rencontré des Roy qu'une lointaine affinité rattache sans doute à ma famille; tous ces gens se nomment, nous tendent une main cordiale, nous retiennent, causent en français, nous disent leur joie de nous voir. Après ces conversations multipliées, un banquet est servi sur le toit de l'hôtel, à la clarté douteuse des étoiles, à celle-là plus efficace des lampadaires électriques.

Le lendemain, après une messe célébrée à 8 heures par Mgr Alfred Trudel, de la délégation acadienne, et une allocution charmante de M. le curé, nous reprenons la randonnée officielle. Treize villes et villages nous attendent aujourd'hui. Le programme est chargé, le soleil piquant et la route prodigue de poussière. Partout l'accueil est exubérant, partout des discours, des rafraîchissements et des fleurs. Les jeunes filles nous couvrent littéralement de roses et de pensées, et on

en porte des gerbes aux autocars et aux automobiles. Maurice, Milton, Youngsville, Broussard, Scott, Dusion, Boscoe, Rayne, Crowley, où on prend le lunch, Ville Platte, Mamou, Eunice, Lafayette, où nous arrivons trois heures en retard, nous ont montré, révélé partout l'âme profonde et vibrante de l'Acadie louisianaise.

A Lafayette, où nous passerons la nuit, S. E. Mgr Jeanmard prononça sur la place publique une allocution extrêmement cordiale de bienvenue dans sa ville épiscopale. Le soir il y eut banquet assaisonné de discours, et le lendemain, samedi, après une messe célébrée pour les visiteurs, à la cathédrale, par Monseigneur Jeanmard lui-même, nous recommençâmes à grande allure notre course historique. Comment ne pas signaler ici les réceptions de Grand Côteau, au scolasticat des Pères Jésuites, au couvent des Dames du Sacré-Coeur, où une élève nous lut avec une admirable diction la plus délicate adresse; celle d'Ope-lousas où, après le lunch, sur une estrade érigée sur la place publique, on nous fait prononcer au radio des discours que toute la Louisiane entend et applaudit: des monceaux de télégrammes aussitôt envoyés de partout nous avertissent de l'enthousiasme des auditoires invisibles; celle de Léonville, où M. le curé Lachapelle tient si étroitement groupée autour du clocher une admirable paroisse acadienne, et celle de Pont Breau, le village natal de Mgr Jeanmard, où le soir nous banquetons dans le Paradis des Chênes. C'est à près d'un mille de l'entrée de ce village que la population s'était portée au devant de nous. Il fallut descendre des autos,

marcher militairement au son d'une fanfare, derrière un vieux drapeau troué de la Guerre de Sécession, et entrer en procession triomphale dans la place conquise. Mgr Jeanmard voulut présider lui-même le banquet du soir sous les énormes chênes verts qui, enchevêtrant les franges de leurs parasols, formaient sur nos têtes les coupoles les plus gracieuses. Dans un discours tout plein de sa charité apostolique, Mgr l'Evêque parut ouvrir tout son cœur pour célébrer avec ses co-paroissiens la joie et le bienfait des survivances françaises de la Louisiane.

Le lendemain, dimanche, ce fut l'apothéose de Saint-Martinville, avec le dévoilement du monument d'Evangéline. Le matin, S. E. Mgr Prud'homme, qui faisait à la délégation canadienne l'honneur de l'accompagner, chanta pontificalement la messe, Mgr Jeanmard tenant chapelle au trône; et dans l'après-midi, au côté de l'église, non loin du monument, ce fut l'avalanche des douze ou quinze discours qu'écoula avec une méritoire patience, de 2 heures à 5 heures et demie une multitude de 20,000 personnes accourues de toute part pour célébrer Evangéline.

Aussitôt terminée la cérémonie du dévoilement, nous courons vers Nouvelle-Ibérie où nous attend avec son peuple, Mgr Langlois, vicaire général du diocèse. A 9 heures du soir, après le souper, réception et discours. Coucher à Nouvelle-Ibérie, et le lendemain nous reprenons, pour le terminer le soir à Thibodaux, notre pèlerinage à travers l'Acadie louisianaise. Les réceptions de Jeannerette, de Houma, de Napoléonville, et la soirée de Thibodaux resteront parmi les plus tou-

chants souvenirs de notre voyage. A Napoléonville, il fallut tenir deux assemblées simultanées pour satisfaire la foule avide de nous voir et de nous entendre; à Houma le lunch fut suivi, sur la place publique, d'une réunion enthousiaste; et ce ne fut qu'à onze heures du soir, à Thibodaux, après un banquet fort oratoire, que l'on se sépara.

Mardi matin, les deux délégations se retrouvaient à la Nouvelle-Orléans où le maire à 10 h. nous recevait à l'hôtel de ville, avec son Conseil. Le midi, lunch à l'hôtel de Soto auquel assista Mgr Laval, évêque auxiliaire, beau vieillard de 80 ans, qui nous a fait la plus touchante allocution; dans l'après-midi, promenade sur le Mississipi et visite de la ville. C'est le lendemain matin que la délégation canadienne s'embarqua pour le retour par mer vers New-York. La délégation acadienne passa ce jour à la Nouvelle-Orléans. J'y restai avec elle, et le soir l'Athénée louisianaise, cercle académique de la société française de la ville, reçut les délégués à sa séance régulière; on voulut bien nous faire l'honneur d'y prendre la parole.

LA SURVIVANCE LOUISIANAISE

Voilà, trop rapidement esquissée, notre promenade historique dans la Louisiane acadienne.

Quel en sera le résultat? Elle contribuera assurément à y mieux organiser les oeuvres de survivance.

Les Acadiens louisianais vivent non seulement d'une vie matérielle plantureuse, mais d'une vie nationale jalouse encore de ses origines. On le vit bien l'autre semaine. Notre venue chez eux mit littéralement sur pied tous les Acadiens du pays. Toute l'Acadie fut profondément

remuée. On accourut de partout pour nous rencontrer, nous tendre la main, nous parler, nous dire qu'on était fier de nous accueillir, et échanger en français les mots qui jaillissaient du coeur. Les anciens surtout paraissaient plus touchés, souvent attendris jusqu'aux larmes.

Et les anciens parlent avec orgueil leur langue. Les enfants, les jeunes manient déjà plus difficilement le français. En beaucoup d'endroits, dans les centres surtout, on constate que l'anglais tend à le supplanter sur les lèvres des nouvelles générations. Ce qui est grave en Acadie louisianaise, c'est qu'on n'apprend plus le français à l'école. L'école publique ne l'enseigne pas. Cependant le français jouit en Louisiane d'une situation juridique précieuse. Exclu de l'école par une loi de 1866, il y est rentré par la loi de 1879, renouvelée en 1898, et qui n'a pas été rappelée. Cette loi autorise l'enseignement du français dans les écoles primaires des localités où domine l'élément de langue française. Mais, malheureusement, les Acadiens n'ont pas su s'en prévaloir. Alcée Fortier nous le rappelait à Québec, en 1912, lors du Congrès de la Langue française; il regrettait que l'école acadienne de la Louisiane fût devenue, pour cause d'inertie, exclusivement anglaise. Seuls quelques établissements libres, dans les grands centres, dirigés par des Frères ou des Soeurs, procurent aux élèves la connaissance du français.

D'autre part, aucune association ne groupe en vue d'une action nationale concertée les Acadiens de la Louisiane. Et il n'y a plus de journaux français dans l'Etat, depuis qu'est morte, il y a une bonne douzaine d'années, l'*Abeille*. Tous

les éléments de race française sont donc là-bas épars, sans cohésion, sans lien qui les rattache et les fortifie par l'union systématique des volontés. Le clergé y jouit cependant d'un grand prestige; il reste, là aussi, comme un agent efficace, non seulement de la foi religieuse, mais aussi de la survivance des traditions nécessaires du foyer.

On le voit donc, la situation en Louisiane acadienne est à la fois périlleuse et pleine de ressources. Un profond désir de survivre y anime les foules, mais il n'est pas orienté. Il y a là une masse un peu informe d'énergies vigoureuses. Qu'un ferment généreux y soit jeté demain, et y mette en mouvement ordonné cette vitalité puissante, et l'on verra se continuer et se renouveler tout le long des bayous le miracle acadien.

Mais pour exploiter et discipliner tant de ressources matérielles et morales, il sera utile à nos frères de Louisiane de garder contact avec nous. Nous pouvons les aider; et ils souhaitent cette loyale et efficace collaboration. Déjà des projets sont ébauchés, qui ont reçu leur enthousiaste adhésion. L'Acadien de la Louisiane est fier de sa patrie d'adoption; il ne veut assurément pas, par un particularisme de sécession, former un Etat dans l'Etat; il veut seulement servir, par toutes ses activités, la grande République; mais la survivance de ses qualités ancestrales ne pourrait que seconder un tel dessein. L'âme acadienne, avec ses admirables vertus et son verbe incomparable, ajoutera toujours une beauté héroïque à toutes les beautés de l'âme américaine.

Camille ROY, ptre.

Le récit de M. Jean-Thomas Perron

Les pages suivantes sont extraites d'un récit de M. Jean-Thomas Perron à l'Action catholique :

LA NOUVELLE-ORLEANS

A la gare de la Nouvelle-Orléans, nous oublions presque que nous sommes à plus de 2000 milles de Québec. Sur le quai, on nous salue en français. Et ceux qui nous parlent ainsi portent des noms bien français, des noms de chez nous. Ce sont des frères que nous rencontrons et c'est avec émotion que nous répondons à leurs salutations affectueuses et que nous leur donnons une chaleureuse poignée de main.

A partir de ce moment, les voyageurs du *Devoir* voyageront sous la direction du Comité acadien, présidé par M. Dudley-J. Leblanc, le sympathique commissaire des Travaux publics de la Louisiane, celui-là même qui, l'an dernier, conduisait dans la province de Québec et en Acadie canadienne le premier pèlerinage d'Évangélines louisianaises, voyage qui nous a permis d'aller, cette année, constater sur place ce que l'on nous avait dit, en 1930, de la survivance glorieuse de l'Acadie louisianaise. Nous nous rendons à l'hôtel De Soto (rue Baronne), pour le déjeuner. En entrant dans la vaste salle à manger de l'hôtel, nous rencontrâmes les voyageurs de l'"Évangéline", de Moncton, une cinquantaine environ dont 27 Évangélines re-

vêtues du costume traditionnel (bleu et blanc) de l'héroïne du poème de Longfellow. Le spectacle qui s'offrit à nos yeux nous réjouit et nous impressionna. A ce moment nous réalîsâmes pleinement, nous semble-t-il, le but de notre pèlerinage. Et pourtant nous n'étions pas encore rendus au pays des émotions. Ce que nous avons ressenti jusqu'alors n'était rien en comparaison de ce que nous allions éprouver sur les rives du Tèche, à Abbéville, à Lafayette, à Pont-Breaux, à Saint-Martinville, etc. Il faut dire qu'il était humainement impossible de prévoir les réceptions enthousiastes, cordiales, fraternelles, dont nous fûmes l'objet de la part des Acadiens de la Louisiane, partout où nous nous sommes arrêtés, ne fût-ce qu'un court moment.

AU PAYS DES BAYOUS

Notre premier séjour à la Nouvelle-Orléans fut bref, à peine deux heures. Vers dix heures, cinq autocars, décorés aux couleurs américaines et canadiennes, et portant des inscriptions de *Bienvenue*, ainsi que quelques automobiles, se mettaient en marche avec plus de 130 personnes. Trois officiers de la circulation, (des 'speed cops', comme on dit là-bas) précédaient le cortège. C'était le début de notre marche triomphale à travers les riches plaines de la Louisiane. Sur notre passage, tout trafic est arrêté. Les lois ordinaires de la circulation

sont suspendues momentanément pour nous laisser passer. La population, qui avait été mise au courant de notre venue par la presse locale, s'arrête sur les trottoirs, accourt aux portes et aux fenêtres pour nous saluer au passage. C'est à toute allure que nous filons à travers les rues de la ville où les fleurs abondent, ainsi que les palmiers. Nous traversons le Mississippi en bateau et nous voilà sur la route de la seconde patrie d'Évangéline.

Nous traversons tout d'abord quelques villages situés sur les rives du grand fleuve dont les jetées nous cachent les eaux. À Luling, nous nous éloignons du Mississippi et nous entrons en pleine campagne louisianaise, filant toujours sur la route "90", connue sous le nom de "Old Spanish Trail", qui va de St-Augustin (Floride) à San Diego (Californie), soit une longueur de 2,767 milles. À mesure que nous nous éloignons du fleuve, nous pouvons mieux constater la richesse du sol louisianais, la beauté et la variété de la végétation. Un Louisianais, M. Leblanc, qui fit avec nous la plus grande partie de la randonnée, nous donna d'intéressantes informations sur la culture, la végétation et les autres richesses naturelles de la région. Il nous fit remarquer, en plusieurs endroits, sur les maisons, une bande noire. "L'eau est allée jusque-là", disait-il, faisant allusion à la grande inondation de 1927. Il nous disait aussi, en nous montrant des habitations: "Ici, ce sont tous des Acadiens. Il y a des Leblanc, des Broussard, des Thibodaux, des Boudreaux, des Hébert, etc". Et ce fut ainsi tant que nous avons roulé sur les routes louisianaises.

UN PAYS RICHE ET BEAU

Un mot seulement des produits de la Louisiane. On y récolte le maïs, le riz, le coton, le foin, les patates sucrées, les fraises, les pistaches, le tabac, la canne à sucre (dont on fait le sucre et le sirop), les oranges, les "pécans", les pêches, les poires, les figues, le raisin, le poivre, etc. Les produits minéraux sont le sel, le soufre, l'huile et le gaz naturel. On y trouve d'immenses terrains de chasse. Dans les marais, on pratique avec succès la chasse aux rats musqués, ce qui constitue une riche source de revenus pour la population de la région, et l'on vient de partout pour se livrer à ce sport très lucratif. Les rivières (les bayous, comme on les appelle en Louisiane), sont remplies de poissons de toutes sortes. On y trouve aussi, en abondance, les crevettes, les écrevisses, les huîtres, les terrapins, les tortues, les crabes, les homards, etc.

En Louisiane, avons-nous dit plus haut, c'est la plaine. On n'y voit pas de collines. Il n'y a pas de ces accidents de terrain qui, chez nous, coupent l'horizon. Là-bas, la vision n'est bornée que par les arbres qui bordent les routes et les bayous, par des bocages de palmiers, de figuiers, de platanes ou de chênes, de chênes surtout. Ces arbres géants et séculaires pour un grand nombre, dont les branches sont recouvertes d'une mousse grise qui pend de plusieurs pieds, donnent à la région un caractère spécial que l'on ne voit nulle part ailleurs. Et sur cette belle nature luit un soleil, que nous avons trouvé trop ardent, mais qui ajoute encore au charme particulier du pays.

REÇUS COMME DES FRÈRES

Tout cela, la nature, les paysages, la végétation, nous charma évidemment. C'était du nouveau. Mais cette jouissance n'est pas comparable aux joies que nous avons ressenties lors des réceptions qui nous furent faites dans toutes les villes que nous avons visitées, dans tous les villages que nous avons traversés. Nous n'entreprendrons pas de faire ici le récit détaillé de ces réceptions. Pour le faire, il nous faudrait écrire plusieurs volumes. Nous nous contenterons tout d'abord d'indiquer les endroits où la caravane canadienne a fait halte. Nous avons été reçus dans les 33 villes ou villages dont les noms suivent: Morgan City, Berwick, Patterson, Franklin, Delcambre, Erath, Abbéville, Maurice, Milton, Youngsville, Broussard, Scott, Dupson, Boscoe, Rayne, Crowley, Ville Plate, Mamou, Eunice, Lafayette, Carencro, Grand Coteau, Opélouzas, Léonville, Arnaudville, Cecilia, Pont-Breaux, St-Martinville, Nouvelle-Ibérie, Jeannerette, Houma, Napoléonville et Thibaudaux.

Partout nous avons été accueillis avec les plus grandes marques d'amitié et de joie. Partout nous nous sommes sentis au milieu de frères. De part et d'autre, la joie était grande. C'était la joie que ressentent les membres d'une même famille qui se revoient après une séparation prolongée. Dès que nous approchions d'une localité, nous constations tout de suite qu'on nous attendait. Et souvent, on nous attendit courageusement pendant des heures entières, le programme de chaque jour étant tellement chargé que l'horaire fixé

fut rarement suivi. Partout, on avait décoré en notre honneur et des inscriptions nous disaient la cordiale bienvenue de la population assemblée en face de l'église ou sur une place publique. Quelquefois, on vint à notre rencontre à plus d'un mille de la localité et on nous escorta, fanfare en tête, sur une route bordée, à double rang, de gens qui nous acclamaient en attendant de nous serrer la main. La joie que nous avons constatée chez tous se muait quelquefois en une sorte d'admiration respectueuse. Exemple: sur la route de Thibodaux à Napoléonville, une brave mère de famille avait cru bon de s'agenouiller, avec tous ses enfants, dans son jardin, au bord du chemin, pour voir passer les Canadiens. Pourrions-nous voir un plus touchant spectacle?

A peine nos voitures avaient-elles stoppé que nous étions entourés. Des mains se tendaient de toutes parts et pour en serrer le plus possible nous devions tendre les deux à la fois. On nous offrait des fleurs et on faisait cercle autour de nous comme si l'on avait voulu nous garder. Le curé ou le maire, très souvent les deux, nous souhaitent la bienvenue et quelques-uns des voyageurs disaient quelques mots que la foule écoutait avec la plus respectueuse attention. Il nous est impossible de donner un résumé, si bref soit-il, des discours qu'il nous fut donné d'entendre, leur nombre est trop considérable, plus de douze douzaines certainement. Partout les orateurs ne cessèrent de redire leur joie de cette rencontre entre Canadiens et Louisianais. Les orateurs de Louisiane ne se lassaient pas de dire que nous

étions les bienvenus, que nous n'étions pas des étrangers, que leurs foyers nous étaient ouverts comme leurs coeurs. Ils n'avaient pas besoin de nous le dire. Nous le voyions bien et nous en ressentions une profonde émotion. Souvent nos paupières s'humectèrent et c'est ce qui fit dire à un orateur que si, en 1930, les Acadiens de la Louisiane sont allés verser des larmes au berceau d'Évangéline, 1931 a vu les Canadiens et les Acadiens du Canada verser, à leur tour, des larmes sur le tombeau de la vaillante et douce héroïne de la race acadienne.

Les orateurs de chez nous, ceux du Québec comme ceux des Provinces Maritimes, n'ont pas été moins éloquents que ceux de la Louisiane. Ils signalèrent que l'Acadie louisianaise assistait à l'événement le plus significatif peut-être de son histoire. Ils proclamèrent que les réceptions fraternelles qui nous furent faites étaient le témoignage non équivoque que l'Acadien de la Louisiane a gardé l'amour de ses origines françaises. Ils demandèrent à leurs frères de Louisiane de toujours garder bien précieusement cet amour nécessaire. C'est par la langue française, a-t-on dit et redit, que l'Acadien de la Louisiane saura se faire respecter parce qu'elle sera l'affirmation de la vie de la race, le signe de la survivance d'un peuple qui ne veut pas perdre son entité nationale dans le creuset de l'assimilation...

De toute l'histoire de l'Acadie, avant comme après la douloureuse séparation, les orateurs ont parlé comme de pages magnifiques où puiser des leçons profitables à tous. Si, parfois, on a chanté le mi-

racle canadien, sur les rives du Saint-Laurent et la renaissance acadienne dans l'ancienne Acadie, il convient aujourd'hui de signaler à l'attention de tous ce qu'on peut appeler, et avec raison, un nouveau miracle de survivance française, au pays des bayous, celui-là. La randonnée triomphale des Canadiens au pays louisianais, après le voyage des Louisianais au pays canadien, l'an dernier, a permis aux tronçons d'un même peuple de renouer la chaîne des traditions familiales brisée il y a 175 ans dans des circonstances tragiques.

UNE POPULATION "FRANÇAISE"

En entendant les belles choses que l'on nous a dites et en parcourant les routes magnifiques qui longent les bayous Tèche et Lafourche, ces lieux où la vierge acadienne et ses compagnons d'exil connurent les affres de la solitude et de l'abandon et qui sont devenus aujourd'hui si fertiles et si prospères, grâce au labeur de leurs descendants, nous nous sommes rendu compte, avec une joie bien légitime, puisqu'il s'agissait de frères retrouvés, que les Acadiens de la Louisiane n'ont rien perdu des qualités qui ont toujours caractérisé leur noble race. Ces qualités ont plutôt pris plus de fermeté; elles ont été ennoblies par la souffrance et les épreuves. On a voulu nous le dire et nous l'avons constaté; l'Acadien est resté fidèle à son idéal; il est resté attaché aux traditions qui lui demandent de respecter et d'aimer avant tout sa famille, sa religion, son pays.

Tous les voyageurs ont été frappés du grand nombre d'enfants qui ornent les foyers acadiens. A les voir, se pressant nombreux sur notre route, accompagnés de leurs

parents ou de leurs maîtres et maîtresses, nous nous surprenons à penser à la vieille province de Québec, où les berceaux ont joué un si grand rôle dans la conservation de la race. L'histoire française s'écrit donc en Louisiane comme sur les rives du Saint-Laurent.

Dans cette partie de la grande république américaine, où tout voyageur, quel qu'il soit, constate, dès son arrivée, une physionomie française, on voit aussi, comme chez nous, de nombreux clochers. Là comme ici, le clocher a été et est encore le centre de la vie nationale, le point de ralliement. La fidélité à la religion des ancêtres a été une des causes de la survivance de la race acadienne comme groupe ethnique distinct en Louisiane. Les curés des divers groupements ont été fiers de faire l'éloge des ouailles confiées à leur sollicitude pastorale. Ils ont proclamé bien haut les qualités des Louisianais d'origine acadienne: peuple honnête, hospitalier, paisible, travailleur, fidèle aux traditions nationales et religieuses, attaché à la religion et à la langue de ses pères.

ON PARLE FRANÇAIS

L'Acadien de la Louisiane, s'il est fier de vivre sous le drapeau étoilé, n'a pas oublié ses origines françaises. Il tient à sa langue. La constatation de ce fait a été pour nous une des plus agréables surprises de tout notre voyage. Nous savions, comme tout le monde, que la Louisiane était un ancien pays français et qu'un certain nombre de déportés de Grand-Pré y avaient fait souche. Pour le reste, nous avouons que nous étions dans la plus gran-

de erreur. Nous croyions que l'anglais était l'unique langue de la majorité, ce qui n'est pas. Partout où nous nous sommes arrêtés, on nous a adressé la parole en français. C'est en français que les discours, pour le plus grand nombre, ont été prononcés. Les discours anglais n'ont été prononcés que par des personnages officiels, pas par tous puisque des évêques, des prélats, des juges et des sénateurs nous ont parlé dans notre langue. C'est en français que nous nous sommes adressés à tous ceux que nous avons rencontrés. Nous avons été compris par tous et nous avons bien compris ceux qui nous ont parlé. Le français est parlé par la presque totalité de la population acadienne de la Louisiane. Nous devons dire que chez les enfants on parle moins le français que chez les adultes. Cela s'explique par le fait que l'école est anglaise. On apprend le français à la maison. C'est une preuve touchante de l'attachement que l'on a conservé pour la langue des aïeux.

Depuis quelques années, le français est enseigné en certains couvents et classes spéciales. Et les élèves qui sortent de ces maisons, les jeunes filles surtout, sont appelés à jouer un rôle de premier plan dans l'oeuvre de la conservation de la langue française. Bon sang ne peut mentir. Nous sommes donc certain que la jeune Acadienne réalise pleinement la grandeur de son rôle et que, comme sa mère, comme son aïeule, elle voudra continuer les nobles traditions de la race et qu'elle saura conserver à son futur foyer le caractère français qui distingue encore ceux d'aujourd'hui.

"C'est par la femme surtout que se perpétue la vertu d'une race",

disait Mgr Camille Roy, à Saint-Martinville. "C'est par vos Evangélines que se perpétuera en Louisiane la vertu fidèle du peuple acadien". Il disait encore: "Acadiens de la Louisiane, aimez toujours votre langue française, parlez toujours votre langue française; transmettez-en l'harmonie très douce sur les lèvres de vos enfants. Qu'elle chante toujours ses maternels et tendres refrains autour de vos berceaux. Dans cette langue, il y a toute l'âme chrétienne, aimante, joyeuse et surnaturelle de vos ancêtres; il y a dans cette langue toute l'âme pure et sublime d'Evangéline."

Partout, nous avons causé en français. Le français que parlaient nos interlocuteurs ne diffère à peu près pas du nôtre, si ce n'est dans l'accent qui ressemble plus que le nôtre à l'accent de France. On hésite quelque peu, au début surtout, mais peu à peu la conversation va bon train et l'on ne s'aperçoit plus, de part et d'autre, des petites différences qui peuvent exister. On emploie parfois des expressions peu ou point usitées chez nous, mais qui sont parfaitement françaises. Nous avons remarqué, à maintes reprises, que l'Acadien de la Louisiane, lorsqu'il parle en français, contrairement au Franco-Américain, n'emploie à peu près pas de mots anglais. Le français parlé en Louisiane n'est pas un langage inférieur, comme certains ont voulu le faire croire; il n'a rien du langage "primitif" dont se servent, là-bas, les Noirs pour converser entre eux. Et les Louisianais n'ont certes pas raison d'en rougir. Qu'ils continuent à parler français comme ils le parlent et leur survivance acadienne, française, est assurée...

Nombreuses encore sont les familles, en Louisiane, où l'on ne parle que le français à la maison. C'est ce qui explique le fait qu'il existe des Louisianais unilingues dont la langue est la française. On nous dira que ce doit être l'exception. Peut-être, mais ces exceptions sont en si grand nombre que nous pouvons conclure que la langue française n'est pas à la veille de disparaître. En plusieurs églises on parle français tous les dimanches, en chaire. Ces curés, des patriotes dans le vrai sens du mot, ont droit à toute la reconnaissance de la race acadienne, de la race française. Ces curés, il nous fait plaisir de le noter ici, sont d'ailleurs admirablement dirigés et conseillés par le chef très distingué du diocèse de Lafayette, E. Exc. Mgr Jeanmard, un véritable Acadien, originaire de Pont-Breaux, qui aime son peuple et qui, avec les autres personnalités acadiennes, saura trouver les moyens pour faire triompher, en Acadie louisianaise, la culture française, la langue française.

.....

LA SEPARATION

Comme toutes choses, même les meilleures, doivent prendre fin, nous dûmes, au soir du 20 avril, nous séparer de ceux qui nous avaient si royalement reçus et fêtés, nous dûmes quitter ces frères retrouvés. Pour ne pas pleurer, nous chantions. Et à mesure que nous nous éloignons, dans la nuit, sous les étoiles, nous méditons sur les événements auxquels nous venions de participer.

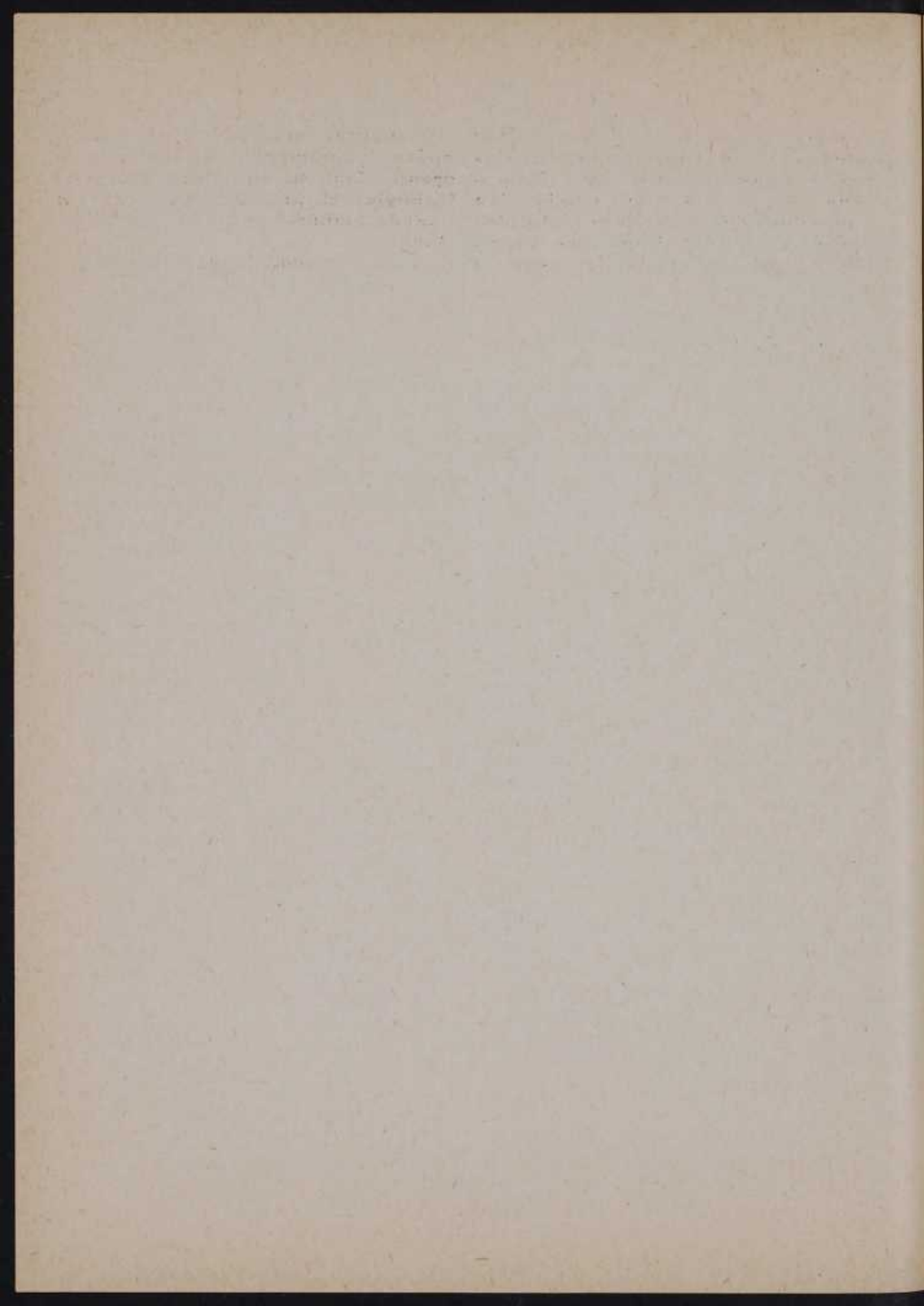
.....

A tous les Acadiens de la Louisiane nous disons un fraternel "Au

revoir" et nous les invitons à venir nous voir dans notre bonne province de Québec. Nous nous efforçons de les recevoir aussi bien qu'ils nous ont reçus, avec tout notre coeur. Nous souhaitons que les relations qui ont commencé sous de

si heureux auspices soient continuées et augmentées, pour le plus grand bien de tous, des Canadiens français et des Acadiens, ceux du Canada comme ceux de la Louisiane.

Jean-Thomas PERRON



Quelques notes de M. G.-E. Marquis

M. G.-E. Marquis, le chef du Bureau provincial de statistique, qui nous accompagna en Louisiane et fut l'un de nos interprètes à Natchez, a consacré, lors de son retour, deux grands articles du Terroir (mai et juin 1931) au récit de ce voyage, à l'histoire et à la géographie de la Louisiane. Nous n'en pouvons malheureusement détacher que les extraits suivants:

Ce n'est pas dans les quelque huit jours que nous avons passés en Louisiane, à la Nouvelle-Orléans, sa principale ville, et dans les régions habitées principalement par les descendants des immigrants acadiens, que nous avons pu étudier l'histoire de cet État américain, ni celle de la population qui l'habite. Toutefois, dans les 50 à 60 villages et villes que nous avons traversés et où des réceptions grandioses nous ont été faites, nous avons recueilli quelques impressions et nous sommes revenus au vieux pays de Québec chargés de souvenirs délicieux, profondément imprimés dans notre mémoire, et ce sont quelques-uns de ces souvenirs et de ces impressions que nous voulons retracer ici, au bénéfice de nos bienveillants lecteurs qui, hélas! n'ont pas eu l'avantage, comme nous, de faire de "beau voyage".

Nouvelle-Orléans en est un qui mesure près de 2,500 milles, surtout lorsque l'on passe par Chicago et que l'on poursuit ensuite sa route le long du Mississipi. Ce long parcours devait être augmenté considérablement par la randonnée triomphale accomplie par le groupe d'excursionnistes du *Devoir* et de l'*Évangéline*, à travers la Louisiane et tout particulièrement le long du bayou Tèche, où sont établis en grande majorité les Acadiens expulsés de leurs foyers en 1755.

Combien d'Acadiens la Louisiane a-t-elle absorbés? Il est assez difficile de répondre à cette question, mais, d'après certains auteurs, il y aurait environ 800 exilés qui se seraient réfugiés dans cette terre si riche, dès 1756. D'autres, qui avaient été dirigés vers les Antilles et même un certain nombre qui avaient été transportés en France, apprenant qu'un groupe des leurs s'était établi en Louisiane, où on leur avait fait bon accueil, s'empressèrent d'aller les rejoindre. Enfin, certains groupes établis aux États-Unis et mal accueillis dans les milieux anglophones et protestants, se dirigèrent lentement vers la Louisiane, en passant par les États de la Georgie et les Carolines. Un nombre considérable vint rejoindre les premiers rendus, en 1765, et il s'établit principalement à Ottakapas et à Opelousas. On affirme qu'ils n'étaient pas moins de 650. Bref,

Le trajet qui sépare Québec de la

l'on évalue à 1,800 l'apport total d'Acadiens à la Louisiane, de 1755 à 1780. Ajoutons encore que, plusieurs années après, un mouvement de rapatriement bien organisé groupa pas moins de 3,000 Acadiens établis en France et qui vinrent rejoindre leurs compatriotes dans la Louisiane, ce qui ferait, en tout, près de 5,000 descendants des infortunés habitants de l'Acadie canadienne, qui ont formé souche dans l'État de la Louisiane.

Après 175 ans de vie américaine pour les premiers rendus, le groupe acadien compte aujourd'hui, en Louisiane, près de 500,000 âmes, comme nous l'avons déjà déclaré.

C'est à travers ces groupements que l'on nous a dirigés au cours de notre excursion, et je signale immédiatement que notre leader était l'honorable Dudley J. Leblanc, celui qui, l'année dernière, amenait au Canada et en Acadie un groupe d'Évangélines louisianaises. Pendant cinq jours, 125 voyageurs, répartis dans cinq grands autocars et précédés de plusieurs autos de luxe contenant les personnages les plus illustres de notre groupe, parcoururent, à raison de 200 à 250 milles de trajet par jour, au delà de 50 villages et villes et un plus grand nombre de campagnes où vivent en paix et prospères la plupart des 500,000 Acadiens demeurant en Louisiane. On aura une idée du trajet accompli dans cinq jours lorsque l'on apprendra que, partis de la Nouvelle-Orléans le jeudi matin à dix heures, nous y retournions le lundi soir suivant très tard dans la nuit, après avoir

franchi entre 1,000 et 1,100 milles de trajet, sur de bonnes routes, il est vrai, mais poussiéreuses au possible et par une chaleur variant de 75 à 85 degrés.

Partout, les réceptions furent grandioses et des plus cordiales. Nous étions annoncés à des heures déterminées, mais, dans la plupart des cas, nous arrivions en retard de une, deux et même trois heures, tellement on voulait nous retenir toujours plus longtemps. Les foules nous accueillaient avec des cris de joie, nous lançaient des fleurs, pendant que les clochers des églises et les sirènes des autos se mêlaient aux voix humaines pour nous souhaiter le meilleur accueil. Discours de bienvenue et réponses appropriées s'échangeaient aussitôt et, sans plus tarder, nous nous mêlions à la population locale, et partout on nous répondait en français. Il y avait des tables chargées de liqueurs, de "douceurs", comme disent les Acadiens, et de fleurs. Parfois, notre arrêt était plutôt court, une demi-heure tout au plus, mais il est arrivé certains endroits où nous avons passé la veillée et avons été reçus à des banquets magnifiques où nous avons pu causer plus librement et nous renseigner davantage sur le pays, ses habitants et leurs activités.

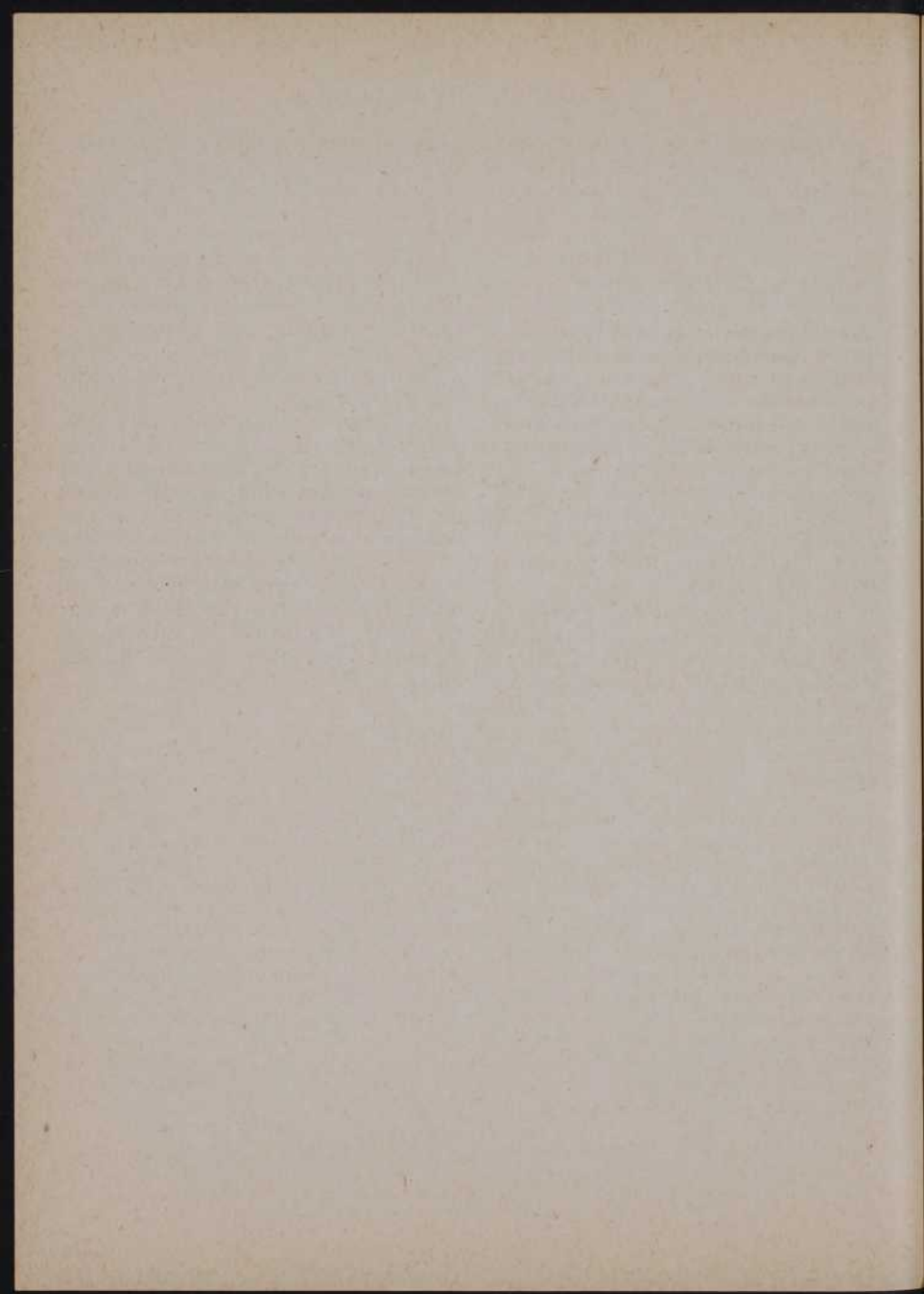
Ajoutons, pour l'instant, que plus de 100,000 Louisianais sont venus à notre rencontre et nous ont manifesté de la façon la plus délicate, comme la plus cordiale, le plaisir qu'ils éprouvaient à recevoir chez eux des habitants de la province de Québec et de l'Acadie canadienne.

Il serait trop long, dans cet article, de retracer tout ce que nous avons rapporté de souvenirs, mais qu'il nous suffise, pour l'instant, — quitte à y revenir dans les numéros futurs du "Terroir", — de dire que l'impression la plus profonde qui nous reste de cette randonnée à travers la Louisiane acadienne est celle de la survie du groupe acadien comme entité distincte, ayant conservé en majeure partie ses caractéristiques ethniques. C'est surtout sur ce point que nous appuierons davantage dans le tableau que nous nous proposons de tracer des différentes étapes de cette randonnée, le long des bayous louisianais.

Le miracle acadien, en Louisiane, dépasse le miracle canadien, et si, de plus, il y a péril en la demeure pour la langue française et qu'il soit déjà tard pour entreprendre la réhabilitation de cet enseignement

dans les écoles, et de cette "parlure" au Parlement, *il n'est pas trop tard* pour se mettre à l'œuvre. Si la sympathie de la province de Québec peut aider à cette œuvre de rénovation, je crois assez bien connaître mes compatriotes et ceux qui ont la direction de ses destinées politiques, religieuses et nationales, pour affirmer que nous les aiderons de tout cœur et dans la mesure de nos ressources.

La France, dans l'Amérique du Nord, a des îlots épars, et il faut que des agents de liaison se mettent en contact ces différents îlots, afin que l'influence de la province de Québec et la puissance de son verbe puissent se faire entendre jusqu'au milieu des groupes minoritaires qui n'ont pas, comme elle, le bonheur de jouir d'autant de liberté ni d'autant d'influence, dans les milieux où ils se trouvent enclavés.



Six semaines après...

Conférence prononcée à la radio, le mardi 2 juin 1931, par M. l'abbé Lionel Groulx.

Le 12 avril dernier, 77 voyageurs partaient de Montréal pour un voyage en Louisiane organisé par le *Devoir*. Le même jour, une cinquantaine d'Acadiens des provinces maritimes entreprenaient, par une autre route, le même voyage, sous les auspices du journal *l'Évangéline*. Voilà un mois et demi que les journaux sont pleins des impressions des voyageurs. Tous leurs articles ont été lus, en particulier les études si objectives et si émues de M. Roy de *l'Évangéline* et de M. Héroux du *Devoir*. Cependant le sujet garde encore de l'actualité. Quel meilleur signe qu'à l'égal des Français de la Louisiane, nous, Français du Nord, avons été, par ce pèlerinage, profondément remués?

Et, vraiment, aurions-nous pu ne pas l'être? N'avons-nous pas fait cette découverte qu'en Amérique du Nord, nos effectifs pouvaient s'additionner un demi-million d'hommes de notre race, un demi-million qui demain, peut-être, voudront s'associer, sur ce continent, à notre labeur de pensée et de foi? Observez qu'à lui seul, ce groupe de la Louisiane égale, si même il ne dépasse en nombre, l'effectif de nos minorités françaises au Canada. Quel émerveillement pour ceux qui, ayant lu, par exemple, *The Great Discovery of the West* de Francis Parkman, avaient cru pou-

voir s'en tenir à cette finale mélancolique de l'ouvrage: "Ici se termine la lugubre et sauvage histoire des explorateurs du Mississipi. De tous leurs labeurs et sacrifices, rien ne reste qu'une grande découverte géographique et l'incarnation d'un type splendide de vouloir et d'énergie".

Et ce groupe louisianais, nous avons eu le joyeux étonnement de le trouver si vivant. Oh! je sais bien que l'on tient notre enthousiasme pour quelque peu suspect. "Voyez donc", nous disent les incrédules, "comme, de votre aveu, la langue a reculé depuis vingt à trente ans!" Eh, sans doute, mais encore serait-il dangereux de trop généraliser. La vieille génération n'a pas oublié sa langue maternelle; la jeune, s'il lui arrive de n'oser plus la parler, l'entend toujours facilement. Parmi les plus douces émotions de mon voyage, je place celle qu'un matin, j'éprouvai en l'église de Léonville, petite paroisse rurale de 300 familles, desservie par un admirable curé. N'ayant point de carton, je m'avisai de dire en français les prières après la messe, messe de semaine, un peu tardive, à laquelle une vingtaine de personnes, plutôt jeunes, assistaient. Quelle ne fut ma surprise, surprise émue, de m'entendre répondre, dans les bancs de l'arrière, les paroles du "Sainte Marie, Mère de Dieu", puis le "Salut, ô Reine, mère de miséricorde...." avec la netteté de prononciation et

ce parfait unisson que l'on n'entend bien que dans nos meilleurs couvents de la province de Québec.

La langue, on ne saurait le constater, figure l'un des éléments constitutifs, et, si l'on veut, l'élément principal de la nationalité. Mais, dès lors, la merveille n'est-ce point qu'ayant beaucoup perdu de sa langue, le petit peuple louisianais ait gardé un sentiment national si vif? L'exubérance des réceptions qu'il nous a faites, le caractère triomphal qu'il a su même leur imprimer, ne tenaient à aucune effervescence de tempérament chez ce petit peuple qui, pour être du midi, n'a rien de méridional, mais uniquement à sa joie que ne pouvaient tromper les regards échangés, l'accent des discours et la chaude étreinte des mains et qui était de retrouver des frères de même sang, de se reconnaître de la même histoire. Tous auraient pu reprendre le triomphant *Alleluia* de M. André Lafargue à Saint-Martinville, douce et remuante allégresse que donne, après les longues séparations, la découverte d'une fraternité restée intacte.

De la vivacité persévérante du sentiment national, nous pourrions relever bien d'autres signes, et, par exemple, l'hommage rendu devant nous, par deux ou trois orateurs louisianais, à leur petite race. Ils nous l'ont célébrée comme "la plus belle race au monde", expression significative, singulièrement éloquente, lorsqu'on se rappelle le prestige transcendant qu'aux yeux de tous les citoyens de la grande république, revêt la nationalité américaine. Et quelle autre merveille que la vigoureuse persistance de ce sentiment national, si l'on

retient toujours qu'il est demeuré tel, à peu près sans écoles, sans journaux de langue française, sans sociétés nationales, sans véritables chefs trop souvent qui aient su rappeler l'honneur et l'avantage, en cette Amérique anglophone, de s'attacher malgré tout à la culture de France, — et j'ajouterai, — sans même, depuis quatre-vingts ans, à ce qu'il semble, une seule manifestation de caractère patriotique qui eût entretenu là-bas la conscience d'une communauté ethnique! Telle est, en toutes lettres, la révélation que nous réservait le voyage en Louisiane, révélation inattendue et qui a fait se lever, au fond des coeurs, les grandes émotions. A ces Français que nous croyions demimorts et que nous avons trouvés si vivants, j'ai cru pouvoir dire: "Le miracle français en Amérique, ce ne sont ni les Canadiens français ni les Acadiens du Nord; c'est vous, Français et Acadiens de la Louisiane!"

* * *

Mais, me dira-t-on, cette étonnante survivance, comment l'expliquez-vous? Qu'au premier abord le fait paraisse extraordinaire et d'une explication peu facile, je le concède volontiers. Alors que tant de fils des plus riches et des plus anciennes civilisations européennes, se sont fondus dans le monochrome anglo-américain, à tel point que les Etats-Unis resteront dans l'histoire la plus formidable machine d'assimilation humaine, comment expliquer, à cette puissance de fusion, la résistance toujours victorieuse de maints groupes français?

Fils des plus anciens colons de

ce continent, plus que d'autres évidemment nous sommes faits à l'air d'Amérique. Racinés dans le sol depuis trois cents ans, nous sommes moins enclins à nous en laisser imposer par des assimilateurs qui, le plus souvent, ne pourraient faire remonter leur arrivée en Amérique à plus de soixante à quatre-vingts ans.

En outre, il semble bien que le colon français du dix-septième et des premières années du dix-huitième siècle ait emporté, de ce côté-ci de l'océan, une individualité ethnique singulièrement vigoureuse. Fils de la nation en ce temps-là la première du monde, et qui tenait ce rang par la royauté de l'esprit non moins que par la puissance matérielle, il en avait reçu, dans l'âme, une sorte de fierté native qui l'incitait à persévérer dans son être. Tout naturellement il tenait à son âme de Français comme à un patrimoine qu'il n'eût pu aliéner pour quelque autre que ce fût, sans forfaiture. Ces élégances morales se révèlent assez manifestes chez la génération canadienne des lendemains de la conquête. Scrutez un tant soit peu la psychologie des Canadiens de cette époque et vous découvrirez que s'ils s'inclinent volontiers devant la civilisation de leurs conquérants, ils n'acceptent point de s'humilier devant elle.

Disons pourtant que notre foi catholique devait ajouter à la vigueur de notre individualité morale. Le baptême du Christ n'imprime pas qu'un caractère surnaturel. Il ne saurait échapper à l'observateur le plus superficiel que la foi romaine, pour peu qu'elle soit pratiquée, imprime à une nation un sceau puissamment original. Mais,

dans le même ordre, que d'autres services nous a rendus notre catholicisme! N'est-ce pas lui qui nous a fourni les éminentes raisons de nous attacher à notre être national? Et n'est-ce pas encore lui qui nous a préparé l'admirable cadre social de la paroisse, lequel, tout en assurant à nos groupements une si forte homogénéité, les ferait bénéficier, du même coup, de multiples appuis matériels et spirituels? Ainsi s'explique que, sur tous les points où s'étendit jadis la puissance française, subsistent encore des groupes de notre sang qui soutiennent la dignité de leur race. Ceux-là qui ont fléchi ne l'ont fait nulle part entièrement. Et si vous sondez le fond des âmes, vous vous apercevez que, presque toujours, il suffirait du léger souffle de quelques animateurs pour rallumer les mèches fumantes. La preuve est faite, en tout cas, que, lorsque le peuple s'abandonne, ce n'est jamais la faute du peuple. Et voilà donc qu'en dépit de notre lot de misères, nous pouvons compter parmi les peuples du monde les moins assimilables, ce qui est une caractéristique des peuples forts.

A nos raisons générales de survivance, nos frères de la Louisiane en ajoutent qui leur sont particulières. Ils ont subi l'une après l'autre, trois ou quatre dominations: l'anglaise et l'espagnole après la française, puis l'américaine après l'une et l'autre. Assurément, rien de plus propre que ces changements de métropoles et d'allégeances politiques à brouiller le sentiment national et la notion de patrie. D'autre part, peut-être nos frères louisianais eurent-ils sur nous cet im-

mense avantage d'échapper à une guerre de conquête. Ils furent cédés, et maintes fois, sans subir pourtant ce sort irréparable et ce régime dissolvant qui font à un peuple une âme de vaincu.

Puis, notez que, pour la majeure partie d'entre eux, ils sont de race acadienne. Et sait-on bien ce que représente, pour la survivance nationale, ce particularisme ethnique? Si l'on demandait à un Canadien français moyen de se définir comme nationalité, ou, en d'autres termes, d'exprimer ce que j'oserais appeler son coefficient historique, il y a fort à parier qu'il s'en déclarerait parfaitement incapable. Demandez, au contraire, à tout Acadien de vous définir son être national. Et vous constaterez que, dans la mémoire des plus humbles, s'est perpétué le souvenir du "Grand Dérangement", des sinistres expulsions de 1755 à 1760. Chaque famille a gardé non seulement la version transmise par les ancêtres, mais encore le récit de ses propres aventures et de ses propres malheurs. N'en doutons point: entre tous ce passé douloureux fait un lien, suscite la conscience d'une solidarité. Songez, au surplus, qu'autour de ce noyau historique se devait facilement cristalliser la substance du passé acadien. Et s'il est vrai que le patriotisme est fait du souvenir des aïeux autant que de l'attachement à la terre natale, dès lors l'on aperçoit combien, entre nous tous de race française, l'âme acadienne est mieux armée pour les batailles de la survivance.

* * *

Répondrai-je à cette question qui,

cent fois peut-être, depuis notre retour, nous a été faite: quelle chance y a-t-il que ces Français de la Louisiane survivent? Est-ce une aube ou un déclin que nous serions aller saluer aux bouches du Mississippi? Ni soleil levant, ni soleil couchant, croyons-nous; mais, tout simplement, un petit peuple qui, comme bien d'autres, à la suite de grands malheurs, a pu s'abandonner quelque peu, mais qui donne tous les signes d'un prochain redressement.

Et, ce redressement, quoi donc pourrait l'empêcher? L'obstacle viendrait-il des Américains? Sans doute, faut-il compter, aux Etats-Unis, avec ces idéologues rigides et bornés, comme nous en avons bien quelques-uns au Canada, pour qui l'uniformité, dans tous les ordres, serait la suprême expression de la beauté. S'il n'en tenait qu'à eux-là, il y a beau temps que les hommes ne seraient plus produits qu'en série et selon le *standard* de leur prétentieuse médiocrité. Mais il est d'autres Américains qui possèdent une autre idée de l'Etat et de la nation. L'on a coutume de considérer comme un élément de faiblesse, dans un Etat politique, la pluralité des races ou des origines. Cependant, l'histoire démontrerait peut-être que les Etats et les empires les mieux musclés et par conséquent doués de longévité, furent précisément les Etats et les empires de structure composite, comme si l'équilibre de génies divers leur avait donné plus de souplesse dans la conduite de leur destin, les avait mieux protégés contre les emportements irréfléchis, les aventures catastrophiques. Les plus cultivés des Américains savent fort

bien que les exigences de la vie internationale interdisent à tout grand peuple de se passer, à l'heure actuelle, de l'une ou l'autre des grandes cultures humaines, et en particulier de la culture française. Ils n'ignorent point que les universités de France restent celles qui attirent encore le plus grand nombre d'étudiants étrangers. Mille étudiants allemands fréquentent les grandes écoles de Paris. Et que les Américains possèdent, à la cité universitaire du Parc Montsouris, leur maison d'étudiants et que cette maison soit pleine à déborder, ce sont là deux faits qui, je présume, doivent porter avec eux leur signification. Comment se figurer, après cela, que des gouvernants intelligents s'acharnent à détruire le véhicule le plus naturel et le plus efficace en leur pays de la plus haute culture européenne? Ces affamés de nouveau et de pittoresque qui courent toutes les routes du monde pour s'en offrir, se refuseront-ils d'en laisser subsister chez eux, quand ce pittoresque, élément de diversité et de beauté, ne peut nuire d'aucune façon à l'unité de la patrie américaine?

Les Gallois sont-ils de moins bons Anglais parce qu'avec la langue de la grande patrie, ils ont gardé leur vieille langue celtique? Les Provençaux sont-ils de moins bons citoyens français parce que, fils de la France, ils sont pourtant restés des Provençaux? Et qui pourrait dire en quelle mesure s'appauvrirait le trésor spirituel de l'Angleterre ou de la France si, par hasard, venait à disparaître le régionalisme gallois ou provençal?

Mais alors seraient-ce les Louisianais eux-mêmes qui, par apathie,

abdication volontaire ou sentiment d'impuissance, se refuseraient à survivre? A cette question la vie française qui se prolonge dans le delta mississippien, apporte déjà une première réponse. Ce qui a duré si longtemps, et en des conditions presque miraculeuses, atteste une telle énergie vitale que tout ce qui ressemble à de l'indifférence ou à du défaitisme doit être ici décidément écarté. Il est des forces qui n'ont pas besoin d'autre démonstration de leur puissance que leur durée. La survivance louisianaise évoque d'elle-même l'image des vieux chênes de là-bas, géants à la vie indomptable et sereine, et que les anciens eussent adorés comme des arbres immortels.

Dans leurs manifestations d'hier, les Louisianais ont tenu, au reste, à démontrer autre chose que leur joie de revoir leurs frères du Nord. Presque partout, ils ont voulu que la rencontre fût en même temps une démonstration de leur fidélité indéfectible à nos communes origines. Parmi eux des hommes d'action se trouvent qui entendaient bien que ces fêtes eussent un lendemain, qui les attendaient même pour en faire le signal d'un réveil ou d'un redressement. Avec leur sens réaliste d'Américains, ces hommes n'ignorent rien de la valeur intellectuelle et pratique du français. Ils savent tout l'appui que la vieille langue peut apporter à la conservation de la foi. Ils comprennent qu'à tout groupe humain il faut une haute pensée qui sollicite le plein effort et que toute entreprise, pour rester fidèle à ses ascendances ethniques, ne pourra que grandir le petit peuple louisianais, l'élever

moralement, faire de lui un groupe américain supérieur.

Elevons nos vues plus haut. A qui suit, même superficiellement, l'histoire de l'Acadie depuis cinquante ans, il ne saurait échapper qu'une revanche, revanche providentielle et pacifique, se prépare pour le petit peuple qui a tant souffert. Qui sait ce que demain réserve au groupe acadien du bas Mississipi? Le Moyne d'Iberville, ce marin qui avait des vues géniales, voulait une colonie française au golfe du Mexique, pour dresser une menace perpétuelle dans le dos des colonies américaines et empêcher leurs excursions du côté du Canada et de l'Acadie. Transposons cette stratégie sur un plan supérieur. Et, dans ce sud américain où les principes du christianisme ont tant de peine à s'implanter et d'où peut surgir la grande menace pour notre continent, demandons-nous ce que ne pourraient point, pour une pacifique offensive d'évangélisation, ce demi-million de Français catholiques, éveillés demain au prosélytisme de leur race?

* * *

Voilà bien, ô frères louisianais, le rêve de grandeur que nous avons rapporté de chez vous. Spectateurs émerveillés de votre vitalité, nous ne pouvions pas ne pas nous rappeler que vous représentez là-bas l'énergie française à son extrême tension. Vous êtes la survivance des conquistadors de l'*hinterland* américain et qui ne s'arrêtèrent au golfe du Mexique que parce que le fleuve n'allait pas plus loin. Vous n'êtes pas seulement au terme d'une grande voie fluviale jadis française;

vous êtes au confluent de tous ces splendides courants historiques qui, par le "père des eaux" et ses tributaires, ont fait dériver chez vous le meilleur de l'épopée de la Nouvelle-France. Tant de souvenirs et tant de gloire obligent.

O Louisiane, si noble et si jolie, parce que, sans doute, coule en tes veines le sang de trois pays français, la France, l'Acadie et le Canada, ajoute à tes beautés naturelles, le pittoresque encore plus émouvant de ta fidélité française et catholique. Perdu dans la cohue américaine, ton petit peuple y compterait pour bien peu de chose. Paré de son particularisme, il conserverait à sa petite patrie un visage aussi séduisant qu'original. Aucun grand peuple, tu le sais et tu le dis, ne saurait se passer de la culture de France. Fille de cette culture, pourquoi abandonnerais-tu à d'autres que toi-même la noble et féconde mission d'apporter à la civilisation américaine la contribution de la *pensée française*? Que tes lettrés se hâtent d'écrire pour toi des oeuvres où, près de la gloire des souvenirs anciens, se dressera la hauteur des desseins nouveaux. Car, sous ton soleil d'or, ô petit peuple, tu ne peux qu'élaborer une pensée claire et chaude, promise à la grande expansion.

Et songe également à ta mission de peuple catholique. Près de tes rives, au centre du golfe mexicain, un courant de mer chaud, qui, par les vents, se laisse emporter vers le nord, y promène chaleur et fécondité. Vois-y le symbole de ta mission et de ton avenir. Rien n'est si grand dans l'histoire du monde, que les peuples apôtres. Lorsqu'ils

croient n'accomplir que le simple devoir de la foi et ne travailler que pour le surnaturel, ils servent en réalité les meilleurs de leurs intérêts temporels. Par les vertus qu'il exige et suscite, comme par les horizons qu'il maintient ouverts, le prosélytisme catholique introduit dans le génie national une pureté et une hauteur qui sont l'essence même de la civilisation.

Pour toutes ces tâches, crois-tu enfin que l'entr'aide entre les groupes de même sang et de même

foi en Amérique, puisse être de quelque utilité? Ou, comme on dit chez vous si joliment : crois-tu que l'heure soit venue de "hâler" ensemble? Par delà la frontière et la distance, les Français du nord te tendent la main, ô petit peuple fraternel. Qu'importe l'éloignement? Le coeur, et plus encore, la foi, ont des antennes qui abolissent les distances.

Lionel GROULX, ptre.

— 2 juin 1931.



Deux lettres

Le R. P. Plamondon, S. J., et M. Guy Vanier

On nous saura gré de joindre à cette série de documents deux lettres: la première est du R. P. J.-A. Plamondon, S.J., l'un des meilleurs amis de la Louisiane, dont S. E. Mgr Jeanmard a voulu publiquement reconnaître les mérites, la deuxième, de M. Guy Vanier, alors président général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, l'un de nos voyageurs en Louisiane.

La lettre du R. P. Plamondon

Cher monsieur Hérroux,

Sachant combien je me suis intéressé au récent voyage du *Devoir* — sans toutefois mériter d'y prendre part — vous pouvez supposer avec quelle avidité j'ai dévoré tout ce que le journal a publié depuis à ce sujet. Plus qu'un dédommagement, cette lecture m'a été vraiment — comme à tant d'autres, du reste — un régal sans pareil. Bien sûr que je ne fus pas le dernier à bénir Dieu du merveilleux succès de l'entreprise. Aussi bien, la Louisiane m'est-elle devenue d'autant plus chère que nous sommes maintenant plus nombreux à l'affectionner davantage et que, malgré la distance, il ne sera plus question d'isolement entre elle et le Canada.

Qui eût pu prédire, il y a seulement douze mois, la reprise de contact si consolante? A mon sens, c'est un vrai coup providentiel

des plus significatifs. Oui, "*le doigt de Dieu est là*".

Dès 1920, que de fois je m'étais dit: "*La Providence aura pourtant son heure pour nous rapprocher les uns des autres, et nous connaîtrons, tôt ou tard, quelque chose des anciens jours*". Eh bien, c'est heureusement fait. Le grand acte de rapprochement mutuel, entre les deux groupes d'origine française du Nord et du Sud, a été posé. En moins d'une année, deux événements assez imprévus jadis ont permis de redire et de goûter le "*quam bonum et jucundum habitare fratres in unum*".

Ils sont venus nous voir avec tout leur cœur et des nôtres sont de même allés chez eux. De part et d'autre, les réceptions ont eu lieu dans de semblables conditions, avec cette différence que celle des Acadiens du Sud s'est faite *incomparable*.

Ce qui s'est vu et entendu au pays louisianais ne pourra jamais

être oublié. Puis, n'y a-t-on pas trouvé tout un peuple de frères très attaché à sa foi comme à ses nobles traditions de race, communiant au même idéal que nous ou débordant de ces sentiments qui nous doivent toujours être communs? Heureuse trouvaille, en vérité! Depuis si longtemps, de fait, qu'un pessimisme sans information et par trop accrédité — "*sinistra cornix!*" — s'évertuait à annoncer la mort de la Louisiane française et à sonner son glas funèbre. Or, voici qu'au lieu d'un cimetière, l'on a rencontré une population très prospère de plus d'un demi-million, vivant toujours ses vertus héréditaires quasi patriarcales et parlant encore, avec un superbe accent, la chère langue si catholique et si polie des aïeux.

Alors, comment ne pas en conclure instinctivement, l'âme toute vibrante d'émotion: "*Ils vivent, nos frères acadiens du sud américain, pour continuer chez eux le grand rôle civilisateur et chrétien que les ancêtres n'ont pas voulu trahir même au sein d'une des plus lâches, des plus inhumaines et des plus tyranniques persécutions*".

Convierait-il, aujourd'hui, d'attribuer certaines parts de mérite dans la reprise de nos relations avec la Louisiane?

Après Dieu, j'accorderais la première à la sympathique confiance témoignée à notre clergé par S. E. Mgr Jeanmard, depuis son avènement au siège de Lafayette. Cette confiance, le *Devoir* a ensuite aidé à y répondre, en provoquant, par votre entremise — pardon, si mon indiscretion blesse votre modestie — des ouvertures sur la situation actuelle de nos braves frères sudistes.

Grâce au *Devoir*, en effet, la

Louisiane, alors trop perdue de vue, malheureusement, — bien que son intéressante histoire ait longtemps fait partie de la nôtre — a été remise, chez nous, à l'ordre du jour. Or, vous savez autant que moi quelque chose du magnifique résultat. Survenu entre temps, l'anniversaire acadien de Grand-Pré devait encore amener un échange de visites aussi chaleureusement cordiales que pleines de promesses. L'heureux échange fut non seulement, pour la Louisiane du jour, la plus belle réclame peut-être qui lui ait jamais été faite; mais il a surtout abouti, pour nos frères de là-bas, à un regain de confiance en eux-mêmes, de juste fierté touchant leur origine, et d'amour bien justifiable de leur précieuse langue française, sauvegarde de leur foi. Que dis-je? Bien que Dieu seul puisse prévoir avec certitude, ne nous est-il pas permis de déduire dès maintenant, de nos relations plus intimes avec la Louisiane, une meilleure assurance de son avenir religieux? Au moins, s'est-elle déjà ouvert, au Canada français, une nouvelle et féconde source de recrutement sacerdotal. Notre clergé continuera-t-il de comprendre pratiquement, tant que le besoin s'en fera sentir, quelle belle mission se trouve proposée à son zèle dans ce magnifique champ d'apostolat? Il n'y a pas à en douter, ce me semble.

A coup sûr, il est bien selon Dieu de voler charitablement au secours des peuples étrangers, jusqu'en pays infidèles. Et c'est ce que l'on a su faire ici, de temps immémorial. N'empêche que nos frères restent toujours notre premier prochain et gardent ainsi le premier droit à notre charité apostolique. Jésus-Christ lui-même vou-

lut le signifier par son propre exemple.

D'ailleurs, Dieu, qui nous donne un bon surplus de vocations ecclésiastiques, même dans le clergé séculier, doit avoir pour agréable que nos frères louisianais, moins favorisés sous ce rapport, puissent en tirer bénéfice, avec l'agrément de leurs premiers pasteurs.

Il faut croire, en tout cas, que les récentes et réciproques démonstrations d'amitié fraternelle, entre gallophones du nord et du sud n'auront pas été un simple feu d'artifice. Espérons plutôt qu'elles persisteront à se traduire, par les actes, de plus en plus magnifique-

ment sur tous les terrains possibles, justifiant autant que jamais le mot de l'Écriture: "*Frater qui adjuvat fratrem, quasi turris munita*".

Et alors, qui sait si l'avenir ne nous ménagera pas de la sorte bien des occasions d'ajouter à notre glorieuse histoire quelques-unes de ses plus belles pages? C'est au moins un noble vœu à formuler, en laissant à Dieu, maître de nos destinées religieuses et nationales, de le réaliser pleinement.

Avec l'assurance de mes sentiments les plus dévoués en N. S.

J.-A. PLAMONDON, S.J.

Les souvenirs de M. Vanier

Montréal, le 25 juillet 1931

Cher monsieur Héroux,

Le *Devoir* a eu la bonne pensée de publier une narration du splendide voyage que nous avons fait en Louisiane le printemps dernier. Vous demandez à cette occasion au président de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* de vous écrire quelques-unes de ses impressions.

Laissez-moi vous redire en tout premier lieu que le *Devoir*, qui a déjà tant de titres à la reconnaissance de nos compatriotes, a posé un acte d'une portée historique en organisant une délégation officielle chargée d'apporter du berceau de la Nouvelle-France à l'Acadie louisianaise des gages d'une indissoluble alliance. C'est pour notre peuple un grand enseignement d'avoir pu constater en outre sur place les

oeuvres étonnantes accomplies par les compatriotes d'Évangéline à quelque dix-huit cents milles du théâtre de leur cruelle dispersion. Cette cordiale rencontre entre Louisianais et Canadiens français, au moment même où les Acadiens des deux Acadies renouaient les liens de la plus intime fraternité après un siècle et demi de séparation, est un émouvant symbole et un événement plein de riches promesses; vous avez bien raison de vouloir en assurer quelque fructueux lendemain. Soyez remerciés, cher monsieur Héroux, vous et vos collaborateurs, pour avoir organisé avec tant de succès une mission canadienne en même temps que l'*Évangéline* de Moncton groupait les éléments d'une importante délégation d'Acadie. Les journées inoubliables qu'Acadiens, Canadiens français et

Louisianais, nous avons vécues ensemble sur les bords du Tèche, en avril dernier, fortifient chez les trois groupes la fierté de leur commune origine française; nous avons saisi avec clarté comme dans une éblouissante vision les raisons de nous aimer, de nous lier par des serments nouveaux, de nous entraider par un échange de services réels.

Quelques mois se sont à peine écoulés, et déjà nous avons le plaisir de voir lever les premières moissons. Pour développer une atmosphère favorable à cette collaboration, vous désirez maintenant publier un récit de ce rapide voyage à travers un continent jadis si péniblement parcouru par nos ancêtres; notre Société nationale vous en félicite et vous en remercie. Il faudrait faire connaître à tous les Canadiens les prodiges que les fils d'Acadie ont accomplis sur les bords fertiles de leurs bayous, expliquer les conditions particulières du peuple qui y grandit ainsi que la nature des services que les aînés peuvent rendre à leurs plus jeunes frères de là-bas; d'autre part, il convient de rappeler à la population acadienne du Sud combien nous avons été vivement touchés par l'extrême cordialité de son accueil, et avec quelle sincérité nous tâcherons de lui être utiles chaque fois qu'il lui paraîtra opportun de requérir notre fraternelle collaboration.

Nous nous attendions tous à retracer en Louisiane un grand nombre de familles que les noms et le sang rattachaient aux malheureux exilés de 1755. J'ai été émerveillé de voir avec quelle touchante fidé-

lité ces familles ont conservé les mœurs et le souvenir de la lointaine patrie d'origine; l'âme de la race s'y retrouve intacte en dépit des plus déconcertantes vicissitudes. Phénomène plus extraordinaire encore: ces fils dispersés se sont regroupés en de splendides paroisses nationales; et ces paroisses sont suffisamment proches les unes des autres pour rendre faciles la circulation des idées et le maintien des traditions ancestrales. Dans la vallée du Tèche en particulier, les Louisianais catholiques de langue française ont pris racine profonde et ils sont devenus les maîtres incontestables. En vérité, il y a là les éléments d'un peuple semblable au nôtre: familles paisibles et nombreuses, propriété d'un sol généreux en pleine production, vigoureuse organisation de paroisse, prêtres dévoués et débrouillards, contact facile de groupes à groupes, isolement relatif des grands centres où prédomine l'influence anglo-saxonne et protestante. Il ne faut pas se le dissimuler, cette population française court tout de même d'énormes périls. L'enseignement de la langue maternelle y est insuffisant; et pour remédier à pareil désavantage, ce peuple si profondément croyant ne peut pas encore s'appuyer sur le grand nombre des phalanges de chefs civils, d'instituteurs et d'institutrices congréganistes, et de prêtres, qui constituent au Canada notre sauvegarde et notre force.

Ces périls peuvent être conjurés. Nous avons observé partout des sympathies précieuses, des initiatives d'une grande clairvoyance, des dévouements d'une si magnifi-

que efficacité, que l'Acadie louisianaise ne manquera pas de grandir avec confiance. Nos compatriotes du sud habitent par surcroît un pays pittoresque et d'une prodigieuse fertilité; il en résulte une bonne santé morale et une commune aisance extrêmement favorables aux bienfaits de la formation intellectuelle et du progrès social. Si l'on a recours avec énergie aux moyens d'action qui nous ont partout réussi: écoles paroissiales, propagande du bon journal, culte de la langue française, éducation du patriotisme par la vulgarisation des connaissances historiques, fidélité à nos traditions de gaieté par la diffusion de nos incomparables chansons populaires, l'Acadie louisianaise aura bientôt donné à

l'Amérique la preuve la plus dramatique de la vitalité du sang français. Par-dessus les frontières la vieille province de Québec échangera avec émotion des pensées et des oeuvres avec la lointaine Louisiane, comme avec l'Acadie, les groupes franco-américains et les minorités françaises de l'Ouest; à plus de deux siècles de distance nous aurons ainsi refait l'unité morale de la France d'Amérique sur ce continent jadis ouvert à la civilisation par nos découvreurs et par nos missionnaires.

Je vous exprime, cher monsieur Héroux, les sentiments bien cordiaux de mes collègues et les miens.

Guy VANIER,
président général

Aux origines de Natchez

Le discours de Mgr Gerow

Nous sommes heureux de publier le texte même du discours prononcé au banquet de Natchez, le 15 avril, par S. E. Mgr Gerow, évêque de Natchez:

Gentlemen: —

We are delighted to have you with us, and we are anxious to do all in our power to make your visit here a happy one. It is our desire and our hope that when you return to your homes in far distant Canada you will carry back with you memories of Natchez that you may be pleased to recall on many occasions.

Although we of Natchez have never seen you before, nevertheless we do not feel that we are entire strangers to you — we feel a certain kinship with the people of the Province of Quebec, because the early history of Natchez has been so intimately associated with that of Quebec. In fact, I might say that to Quebec we owe the beginning of the history of Natchez.

If we except DeSoto, who about 1539 passed through this country and discovered the Mississippi River, all the early explorers of these parts were from Canada, and mostly from Quebec.

In 1672, the French Government in Canada sent out Jolliet, an explorer and fur-trader, to search for a passage to the South Sea. One man with a bark canoe was all that

the Provincial Government could afford — but Jolliet was not at a loss for plans. He proceeded to the Jesuit Mission of Father Marquette. This zealous priest spoke no less than six Indian languages and was therefore admirably suited for a work of exploration such as that of Jolliet's — besides, he had been planning a visit to the Illinois country; so Father Marquette arranged to accompany Jolliet. The following year, 1673, Jolliet and Marquette entered the Mississippi River with their canoes and descended as far as the mouth of the Arkansas — about one hundred and seventy-five miles north of here — and there, being assured that this great river flowed into the Gulf of Mexico, and having accomplished the purpose of their voyage, they returned.

In 1682, LaSalle had floated down the Mississippi River and explored it to its very mouth, passing by the very spot on which we stand to-day.

But these men were mere explorers and established no definite residence here. In 1698, the Seminary of Quebec sent forth three intrepid missionaries to evangelize the natives of this section. These men were de Montigny, Davion and St. Cosme. Bidding goodbye to their friends, these fearless and zealous men started on a journey southward that was to take them

far from the confines of civilization and from contact with the white race. They were to brave the hardships and the dangers of a long journey and were to establish themselves amongst Indian tribes who were all but unknown. This they did that they might bring the light of faith to the poor savages who lived about here and who had but the crudest conception of a Supreme Being.

Floating down the Mississippi River, they chose their stations at points which seemed to them to be best advantage. Montigny took up his residence among the Taensas, a tribe allied with the Natchez, who lived between here and Vicksburg. Davion established his residence and chapel on a hill near the Tonica Village, at a place now known as Fort Adams, about forty miles south of here. St. Cosme returned up the river to a mission at Tamarois. This in the early part of 1699. Soon Montigny was replaced by St. Cosme, who established his residence amongst the Natchez Indians, near where Natchez stands today.

I delight in allowing my imagination to carry me back two centuries and a half to the Natchez that was found by St. Cosme when he first stepped from his little canoe — back to the time when the white man was unknown in these parts, when the red man built his crude cabins beside the rippling creeks; planted his maize in the rich bottom lands; and roamed free as the birds over the hills and dales, hunting the deer and bear with his bow and arrow; when these wild sons of the forest, with fiercely painted face, stepped their

weird dances or filed forth from their village to fight like demons with the neighboring tribes; for in these parts lived the Natchez Indians, a brave, warlike tribe whose deeds of valor were known and respected by their enemies. In those days, before the axe of the paleface had wrought havoc, great forests of tall and stately pines sighed in the breeze and filled the air with their wholesome fragrance — gigantic oaks — shapely gums and cedars — and a hundred varieties of trees formed a fit wild setting for these adventurous sons of the forest.

Savage as they were, history tells us that these red men had some idea of a Supreme Being who had created all things. The beauty of the sun, the source of light and heat — the ruler of the day — had caused them to look upon the sun as identified with this Supreme Being. We find even a belief amongst them that reminds us somewhat of the coming of Christ. They believed that the sun had sent into this world its messenger as man and from him were descended the chiefs of the tribe. A temple was erected in their village, in which a perpetual fire was kept burning in honor of their deity.

This was Natchez before the white man came.

Picture this bravehearted missionary, St. Cosme, far from the nearest white man, in the midst of a wild country and a savage people. From now on he must content himself with the food of the savage, and his only comfort is to be the consolation that he will get from his work of bringing the gospel to these poor people. St. Cos-

me seems to have been welcomed by the Indians, and he became a great favorite amongst them, — so much so that the royal heir was named after him. Yet, though they respected him as a man, it was difficult to induce them to forsake the superstitions of their fathers and bind themselves to adhere to commandments so foreign to their nature. In one of the letters that St. Cosme wrote he complained bitterly of his difficulty in converting the Indians.

Not long after St. Cosme had established himself amongst the Natchez Indians, Iberville, the French commandant of Biloxi, which was at that time the capital of the French possessions in this part of the world, with his brother Bienville, ascended the Mississippi River, past sedgy banks where the mosquito and alligator thrived, past the swamps where soon New Orleans was to arise. They pushed on, and on February 11th, 1700, they caught their first glimpse of the great bluffs overlooking the river, on which now stands the city of Natchez. He was charmed with the sight, and, landing here, he found St. Cosme. Iberville, enthusiastic over this location, pictured to himself a fort and settlement here which would be the center of French influence throughout this part of the Mississippi Valley. He marked off sites for a fort, and even went so far as to lay out here the plans of a settlement. But it was not until sixteen years later that this plan was realized. Iberville and Bienville, with their ships, departed, leaving St. Cosme alone again with his work among the Indians.

From now on, straggling traders, hunters and missionaries found their way to these parts, visiting St. Cosme as they passed on the Mississippi, the great artery of traffic now between the North and the South. Soon, some straggling settlers are found laying off plantations in the neighborhood — and now St. Cosme divides his time between the care of these settlers and of the savages.

In the year 1706 or 1707, St. Cosme, the brave missionary, left Natchez for a visit to Mobile. He traveled down the Mississippi River in a canoe to a point near where the present Donaldsonville is — and there as he slept at night he and his companions were cruelly murdered by the Sitimachas. He was not, of course, the first missionary to give his life, nor even the first to give his life in the Mississippi Valley, for the aged Father Nicolas Foucault, who had been sent out by the Seminary of Quebec and had worked amongst the Arkansas Indians, had been murdered by them about 1702. But Father Foucault was a native of France — St. Cosme, who had been born near Quebec, in 1667, was the first native American missionary to give his life.

At this time, the settlers at Natchez must have been very, very few. About the year 1710 the French Government, embarrassed financially and unable for this reason to carry out its magnificent project of colonization, leased to a wealthy French merchant named Crozat, for fifteen years, this territory over which the French claimed jurisdiction. Crozat encouraged co-

lonization, and by his generous grants of land induced other settlers to take up their residence about here. Thus we see Natchez and its neighborhood gradually settled by the Whites.

It is natural to suppose that, occasionally, difficulties should arise between the Whites and the Indians, and frequently, a belated settler returning to his home would be set upon and murdered and robbed by the treacherous Indians.

In 1716 Bienville was commissioned by the Government to take steps to protect the colonists. With fifty men he left Biloxi and sailed for Natchez. Arriving here, he was offered the pipe of peace by the Indians, but he spurned it, telling them that the great commander of the Whites would not smoke the pipe of peace with any other than the great Sun of their tribe and his princes. Accordingly, their great chief with his two sons, anxious to conciliate the good will of Bienville, appeared within his camp. They were told that they would not be allowed to leave until those who had been guilty of the recent murders were punished. After consultation the son of the chief was allowed to go, and five days later he returned to Bienville's camp with three heads — two were identified as the heads of chiefs who had been guilty of murder of Whites — the third head was that of the brother of another chief who had escaped. Bienville then drew up a compact with the chiefs—he would release them and give them the peace if they would aid him in the construction of a fort for the protection of the Whites. The chiefs agreed, and,

calling together their people, explained to them the compact, which was ratified by the tribe. The Indians lived up to their compact and furnished cut wood and lumber for the fort, which was built on the bluff overlooking the Mississippi River and received the name of "Fort Rosalie" in honor of the wife of the Minister of Marine of France.

From this event Natchez dates her history as a definite settlement.

This fortification was of pentagonal form, built of durable wood, and enclosed a store, a magazine, and a barrack. It might be interesting to note that this was built two years before the establishment of New Orleans as a settlement.

Bienville, leaving a garrison of eighteen men at the fort, returned to Biloxi. And now, under the protection of this garrison the little colony begins to thrive. In 1718, sixty colonists set out for Natchez to settle. A short time afterwards they were followed by two hundred and fifty more — so that now Natchez has become a large and important center. In fact, soon it was spoken of as the logical place for the capital of the French possessions in the Mississippi Valley. New Orleans, however, was later named as the capital, in 1722. These colonists were, for the most part, farmers, much indigo being raised here for commerce — and they received supplies with varying regularity from the coast.

For a while there seemed to be peace between the Indians and the Whites. Occasionally quarrels between them would stir up a bit of race feeling — but in

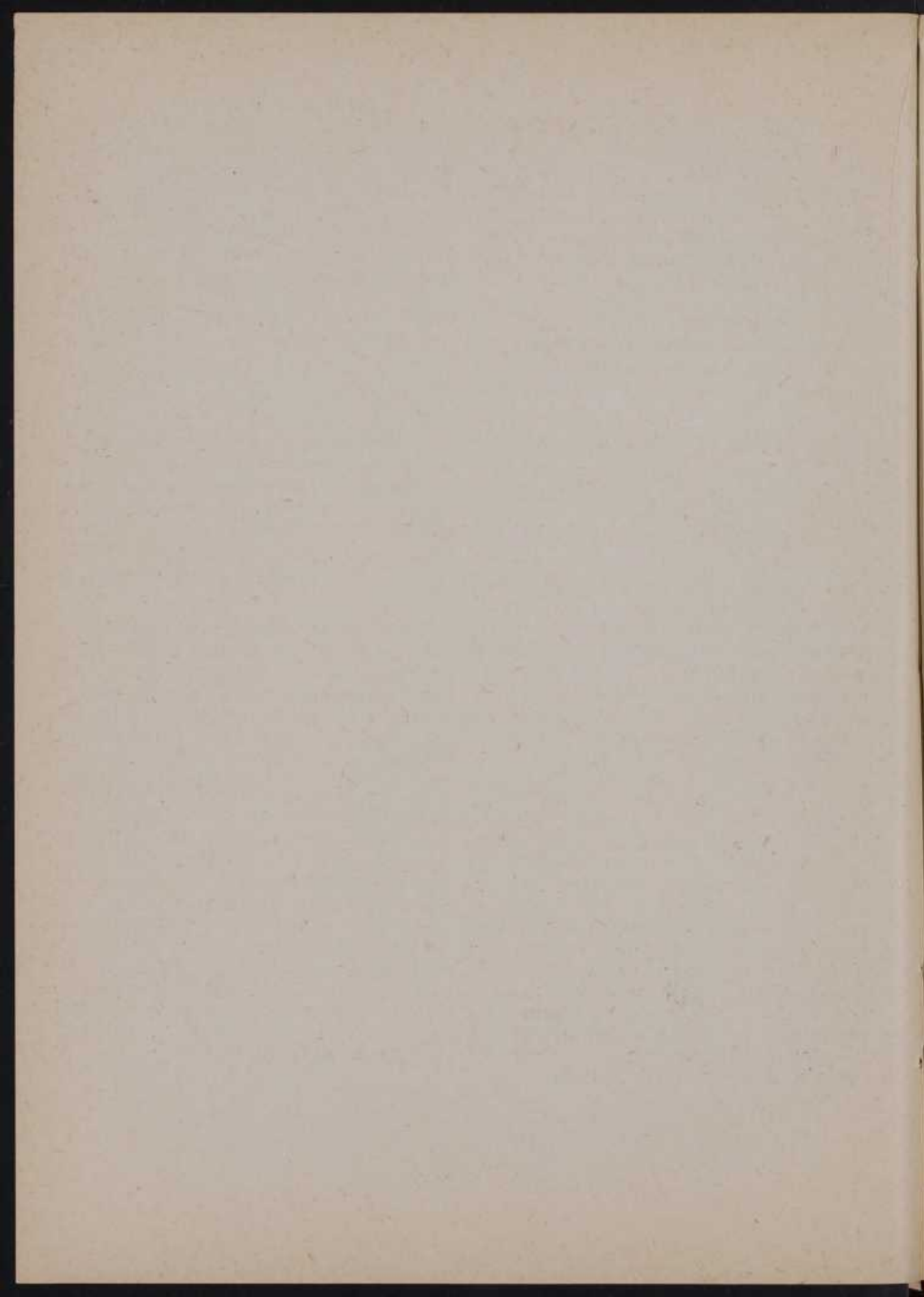
1725 there occurred an incident that threatened to take on the proportion of more than a mere quarrel between individuals. A French surgeon, in a quarrel, had killed the son of the chief. The Indians were aroused and they began to take reprisals. They attacked settlers in their outlying farms — they killed their cattle, devastated their fields. Bienville, in Biloxi, heard of the trouble, and at once set out for Natchez with five hundred men. Reaching Natchez, he immediately attacked the Indians — burned their villages — wasted their fields — until the Indians sued for peace. Bienville knew that only with a firm hand could he expect to keep peace amongst this warlike tribe. However, the peace that he established was only superficial. The Indian's motto is "Blood for blood" — his defeat and punishment burned within his breast — he longed to retaliate, but feared to do so. These pent-up feelings of revenge simmered for several years.

This brings us to 1729.

The resident pastor, Capuchin Father Filibert, was away from Natchez on a visit to New Orleans. On Saturday evening before the first Sunday of Advent, Father du Poisson, traveling on the river, stopped, in passing, at Natchez. He said mass for the settlers the following morning, and it was his intention to leave that afternoon, when a sick call brought him to the bedside of a man whom he promised to bring communion on the following morning. Thus he remained over until Monday.

As day dawned on the 28th of November the Natchez Indians had divided themselves into three bands—one band went to the fort, another to the town near the fort, and the third went amongst the settlers on the plantations. They brought corn and vegetables with them and asked that the Whites give them muskets and ammunition in return, because they intended to go on a great hunt. Thus they introduced themselves into the fort, into the town and into the homes of the settlers, and suddenly they began a general massacre. During the three hours of the massacre no male was spared — of the seven hundred settlers, two hundred and fifty lay dead. The women and children were spared that they might be made slaves.

The good Father du Poisson was on his way with the holy communion to the sick man he had visited the day before, when a huge warrior sprang at him. A companion of Father du Poisson attempted to defend him, but both were cruelly killed by the savage. A thrill of horror ran through the French when they heard of this terrible massacre, and immediately an expedition was sent out from Biloxi, under Perrier, to avenge the lives of those who had been killed. The Indians were attacked and driven across the river, and they took their stand where is now Sicily Island, Louisiana. Many were killed—others scattered — so that as a nation the Natchez Indians disappeared from history.



Le voyage de 1930

Pour compléter ce mémorial de notre Voyage en Louisiane, il nous a paru juste de reproduire ici trois articles qui rappellent le passage au Canada, en 1930, des Evangélines louisianaises, auxquelles nous rendions leur visite, ainsi qu'une première lettre de S. E. Mgr Jeanmard bénissant ce voyage.

La lettre de Mgr Jeanmard

La lettre de Mgr Jeanmard était adressée à M. l'abbé Chiasson, curé de Mamou. En voici le texte:

Lafayette, Le, le 6 août 1930
Cher M. l'abbé Chiasson,

C'est avec le plus grand plaisir que je vous accorde la permission, comme prêtre acadien, d'accompagner le pèlerinage qui s'organise en ce moment pour aller assister aux grandes fêtes de Grand'Pré le 20 août.

Je ne puis qu'admirer et louer le courage et l'initiative de l'organisateur et président de l'Association des Acadiens de la Louisiane, M. Dudley LeBlanc, qui s'est mis à la tête de ce beau mouvement — courage et initiative qui méritent le succès splendide qui a jusqu'à présent couronné ses efforts. Je suis heureux aussi d'apprendre que plusieurs autres prêtres du diocèse de Lafayette se proposent de prendre part à ce pèlerinage.

Ce n'est pas sans une vive émotion que nous verrons partir pour

Grand'Pré notre petit groupe d'Acadiens qui vont renouveler là-bas les liens qui rattachent notre beau pays d'Evangéline à la vieille Acadie, si pleine de doux, et en même temps douloureux souvenirs pour nous. Ce pèlerinage aura sans doute pour effet, comme il a pour but, de rapprocher nos Acadiens de la Louisiane de ceux du pays de leurs ancêtres; de les faire se mieux connaître mutuellement; de créer un nouvel intérêt dans leur glorieuse histoire et surtout dans l'épisode du Grand Dérangement qui inspira notre plus grand poète à immortaliser ce petit peuple qui ne veut pas mourir. L'hommage qu'ils vont rendre là-bas à l'héroïque courage chrétien de leurs ancêtres qui ont tout sacrifié pour conserver leur foi catholique, fortifiera en eux l'esprit religieux, et ils reviendront parmi nous pour affermir ce même esprit parmi leurs frères et sœurs de la Louisiane.

Je vous prie de saluer en mon nom, au nom du Clergé et des fidèles du Diocèse de Lafayette, les membres de la hiérarchie et du clergé

et les fidèles qui se réuniront bientôt avec vous dans le sanctuaire de Grand-Pré, et de leur présenter nos respectueux et affectueux hommages.

Je bénis tous ceux qui prendront part au pèlerinage. Que notre bonne Mère veille sur vous pendant ce

long parcours et qu'elle vous obtienne un bon voyage et un heureux retour.

Bien à vous en Notre-Seigneur,

Jules-B. JEANMARD,

Evêque de Lafayette.

Le retour d'Évangéline

Cet article a été publié dans l'Évangéline de Moncton:

Évangéline est revenue au pays de ses pères. Elle s'est assise sur la margelle de ce puits auquel la tradition et la légende ont lié son nom. Elle s'est mêlée à la foule acadienne qui l'a reconnue pour sienne, qui l'a fêtée, choyée! Elle s'est agenouillée au pied de la croix qui marque le lieu d'où sont partis les parias de 1755, elle a retrouvé tout naturellement le même geste que faisaient ses pères lorsqu'eux aussi priaient pour leurs morts. De ses lèvres sont tombés les mêmes mots, les mêmes accents qu'avaient connus Gabriel, Basile, Benoît, tous les habitants de l'ancien Grand-Pré. Elle est revenue avec le même costume pittoresque et la même coiffe blanche et jolie et nous a montré avec quelle grâce ce vêtement se pouvait porter. Elle est revenue non pas avec cet air nostalgique que lui prêtent trop volontiers les artistes, mais elle est apparue avec un sourire plein d'une vie exubérante. Car Évangéline est bien vivante et ce qu'il y a de beau chez elle c'est

qu'elle entend ne pas mourir, que ce sourire qui lui conquiert les foules aujourd'hui, elle a su le conserver constamment, même aux jours de tempête, de souffrances et d'angoisses. Ce sourire, c'est sa grâce, c'est aussi sa force.

Ce retour! Cette survivance! Quelle chose prodigieuse! Comment le dire, le faire saisir aux autres, à ceux qui n'ont pas vu, qui n'ont pas senti? Comment le fixer avec des paroles malhabiles sur un bout de papier? Cela ne se peut pas! Il y a là un événement qui, par l'émotion profonde dont il a remué les cœurs, par les multiples souvenirs qu'il évoque, les perspectives nombreuses qu'il suggère, dépasse les forces ordinaires d'expression. On sent trop bien qu'à vouloir rendre tout cela, on serait forcé de se rabattre sur les formules les plus banales, les plus ordinaires, les plus ridiculement insuffisantes. Et cela aurait l'air d'une profanation! Comment oserait-on parler de bienvenue? de réception enthousiaste? d'accueil chaleureux? Pauvres mots usés qui ne disent plus rien ici? Et comment oserait-on parler de joie,

lorsque cette joie est si profonde qu'elle s'exprime avec des larmes? La véritable éloquence, ici, c'est encore celle du peuple. Lui a su trouver le geste et les mots du cœur. Partout il s'est porté à la rencontre des Louisianais et a fraternisé avec eux, immédiatement, sans gêne et sans hésitation comme un ami qui rencontre un ami de vieille date et échange avec lui des souvenirs. Dans telle paroisse, nous avons vu une bonne Acadienne, les bras chargés de livres-souvenirs et de cartes que l'on devait distribuer au passage des automobiles, perdre soudain toute contenance, passer du rire aux pleurs, lorsqu'on lui dit que peut-être les Louisianais ne viendraient pas, qu'il était possible qu'ils eussent pris une autre route... Mais comment, une autre route? On leur avait promis qu'ils passeraient là, qu'on les verrait, qu'on leur parlerait. Et il était trop tard pour aller les rencontrer ailleurs. La chose n'était pas possible! Et cette excellente femme, les larmes aux yeux, refusait de croire!

C'est peut-être à la gare de Moncton, au moment du départ, que cette émotion intense qui étreignait la foule se manifesta le plus nettement. Il y avait là des milliers de gens, qui se pressaient, se bousculaient, dans l'espoir de rencontrer un "cousin" ou une "cousine" de là-bas. Lorsque le train décolla les hurrahs qui voulaient être joyeux, les au-revoir qui voulaient être très gais s'assourdirent; les mouchoirs s'agitèrent désespérément... Une femme, non loin de nous, cria: "Mon Dieu, ils s'en vont!" Et une

autre nous confia peu de temps après: Ce sont nos gens pourtant, des Acadiens comme nous. Pourquoi partent-ils?

* * *

Crise sentimentale, sera-t-on tenté de dire en certains milieux!

Sans doute l'émotion suscitée par le passage des Louisianais a été trop intense pour durer permanemment. D'ailleurs l'émotion n'est pas faite pour durer et il n'est pas bon qu'elle dure. Mais n'en restera-t-il rien?

D'abord il y a un résultat que l'on peut dès aujourd'hui toucher du doigt. Le pèlerinage louisianais a fait plus pour révéler l'Acadie louisianaise au Canada français que tous les écrits. Nous savions vaguement jusqu'ici qu'il y avait des Acadiens dans le fond des États-Unis. C'étaient des fils des exilés de 1755. Longfellow en avait parlé, les historiens aussi. Mais c'était là une connaissance purement théorique, livresque. Nous connaissions les Acadiens de la Louisiane comme le collégien ordinaire connaît telle grande ville dont parlent ses bouquins. Mais la semaine dernière nous avons vu et nous avons senti. Un voile s'est déchiré qui nous a permis de regarder face à face les Acadiens de la Louisiane. Et cette connaissance n'est plus limitée à quelques intellectuels ou à quelques amateurs d'histoire. Elle est entrée dans l'esprit de la foule par l'entremise de son cœur.

En voyant les Acadiens de là-bas, nous nous sommes senti pour eux une sympathie profonde; nous avons constaté qu'ils parlaient encore le

français et priaient aux mêmes églises que nous, et parce qu'ils ont eu à faire face à des difficultés encore plus grandes que les nôtres, cet attachement à la langue et à la foi nous a paru encore plus touchant! Et ils veulent conserver ces caractéristiques et ils ont besoin pour cela de secours du dehors.

Ne pourrions-nous rien faire pour eux?

Jusqu'ici nous avons mis notre conscience nationale à l'abri de tout reproche en nous rappelant que nous sommes nous-mêmes faibles et que nous devons d'abord songer à assurer notre propre avenir... Cela est toujours vrai. Mais maintenant que nous sentons très bien qu'il serait ignoble de ne pas tendre la main à nos frères louisianais, demandons-nous donc s'il n'y aurait pas moyen de tourner la difficulté? Nous sommes faibles, ici comme là-bas. Mais pourquoi ne pas unir ces deux faiblesses? Deux cent mille ici, peut-être le double en Louisiane! Il doit tout de même y avoir un moyen de collaborer sans s'affaiblir mutuellement. La formule? Nous ne la connaissons pas encore. Elle ne se présentera pas

du premier coup à l'esprit, mais elle existe certainement et il faudra la trouver. La formule? Elle se présentera peut-être d'elle-même, sans qu'il soit besoin de chercher. Tenez, par exemple, on demande des prêtres de langue française là-bas. Ici, en Acadie, il est impossible de leur en fournir, dira-t-on, nous n'en avons pas assez. C'est peut-être vrai, mais croit-on que les sentiments profonds qui ont été remués ces jours derniers dans les cœurs acadiens, pourvu qu'ils soient cultivés, ne contribueront pas à déterminer des vocations spéciales? Pourquoi ces sentiments ne seraient-ils pas le moyen humain d'acheminer vers le ministère louisianais des jeunes gens qui autrement n'auraient pas songé au sacerdoce?

* * *

Qu'est-ce qui a frappé les foules dans ce pèlerinage? C'est le costume pittoresque d'Evangéline qui symbolise si bien l'attachement à une culture distincte, riche et belle. Cette beauté et cette culture ne doivent pas disparaître en Louisiane.

A. R.

Les Acadiens de la Louisiane à Montréal

Les deux articles suivants ont été publiés dans le Devoir des 23 et 25 août, à l'occasion du passage à Montréal des Acadiens de la Louisiane.

I

La région de Montréal recevra

demain une visite d'un caractère unique: elle aura l'honneur d'accueillir une quarantaine d'Acadiens et Acadiennes de la Louisiane, filles et fils des déportés de 1755.

Ces visiteurs ont déjà traversé la moitié du continent. Ils ont été reçus à Washington par le chef du

gouvernement américain, à Boston par les autorités de l'État qui vit, au lendemain du *Grand Dérangement*, tant des leurs. Sur le sol de la vieille Acadie, au lieu même qui rappelle la plus lourde épreuve de leur noble race, ils ont retrouvé des milliers et des milliers d'hommes et de femmes de leur sang, venus de tous les coins de l'Amérique.

Puis, à la Pointe de l'Eglise, en Nouvelle-Ecosse, à Memramcook, au Nouveau-Brunswick, dans les collèges mêmes qui symbolisent, pour ainsi dire, toutes les écoles où grandissent les jeunes Acadiens, dans les paroisses du voisinage, ils ont été salués et accueillis avec la plus chaude cordialité.

Hier, on les promenait à travers les groupes acadiens de la région de Moncton. Aujourd'hui, ils seront à Québec, reçus par la colonie acadienne et par les Canadiens français. Ils visiteront Ste-Anne-de-Beaupré, ils seront les hôtes du lieutenant-gouverneur et des sociétés nationales canadiennes-françaises.

Et, dimanche, commencera la fête montréalaise. On en trouvera ailleurs le programme détaillé. Elle comporte d'abord une messe solennelle à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs de Verdun, dont le vénérable curé, Mgr Richard, est l'âme de la manifestation actuelle. (Toutes les fêtes acadiennes comportent d'ailleurs un acte de foi. C'est par une messe pontificale que se sont ouvertes celles de Grand-Pré et les pèlerins de la survivance, qui seront cet après-midi à Sainte-Anne-de-Beaupré, ont particulièrement demandé à visiter l'Oratoire Saint-

Joseph). Après la messe, réception, banquet, visite en automobile de la ville et des alentours, dîner-concert, offert par la ville, à l'hôtel Queen's. Lundi, fête plus intime encore, après la réception à l'hôtel de ville et au consulat de France: visite de quelques-unes des paroisses acadiennes de la région de l'Assomption, dîner de famille chez un descendant d'Acadiens.

Le soir, à Montréal, dernière manifestation publique, départ pour le voyage de retour, pour la lointaine Louisiane.

* * *

Montréal reçoit beaucoup de visiteurs. Elle n'en aura pas beaucoup accueilli dont le passage évoque tant de souvenirs, fasse surgir dans les mémoires et dans l'imagination de plus émouvantes images.

La Louisiane d'abord, comment séparer son nom de celui des fils glorieux de Charles LeMoyne, le pionnier montréalais? Quant aux Acadiens, leur histoire, leurs malheurs, le récit de leur magnifique résurrection, nous sont familiers à tous, font partie, pour ainsi dire, de notre propre légende. Les deux groupes, du reste, frères par la Foi et par le sang, se sont intimement alliés au cours des temps. Nous avons des paroisses comme celles qu'on visitera lundi où le fond même de la population est d'origine acadienne. Mais combien de familles, qui portent des noms inconnus aux rives d'Acadie, ont tout de même dans les veines du sang acadien!

L'apport acadien a été chez nous d'une richesse, d'une fécondité ma-

gnifiques. Nous lui devons des pères et des mères admirables, des prêtres nombreux, beaucoup de religieux et de religieuses. Nous lui devons quelques-uns de nos chefs, quelques-uns de ceux qui ont le plus courageusement défendu le double héritage de Foi, de langue et de traditions communes à nos deux groupes.

L'Archevêque de Saint-Boniface, le prêtre vénéré, le grand citoyen, le patriote ardent qui si noblement continue la glorieuse lignée des Langevin, des Taché et des Provancher, l'Archevêque de Saint-Boniface, dont le nom symbolise les plus nobles résistances, les plus hautes fidélités, est un Acadien. Et son nom crie assez haut, assez clairement, son origine.

Philippe Landry aussi, l'un des héros de la lutte franco-ontarienne, était un Acadien. Et nul de ceux qui l'entendirent ce soir-là n'oubliera l'accent avec lequel, s'engageant à fond dans la dure bataille, il s'écriait: *J'ai l'honneur d'appartenir à cette noble race acadienne...* Tous s'en souviennent: son auditoire canadien-français était ce soir-là en si ardente sympathie avec lui qu'il dut, avant de pouvoir ajouter: *qui jamais ne sut reculer*, laisser passer une véritable tempête d'acclamations.

De tels services, — services de chefs, services d'humbles soldats, de modestes paysans et paysannes — font de nous, et à jamais, les débiteurs du peuple acadien.

* * *

Nous l'avons dit déjà: cette reprise de contact entre les Acadiens

de la Louisiane et ceux de la vieille Acadie peut être le prélude et l'annonce de grandes choses.

Acadiens de la Louisiane et Acadiens du nord vivent depuis longtemps séparés; mais ils ont un commun héritage, et la réussite même de ce pèlerinage du souvenir démontre la puissance des liens qui les unissent toujours — et que ce pèlerinage devra grandir encore.

La prise de contact collective, pour ainsi dire, se doublera de multiples relations personnelles, qui auront un lendemain.

Dès lors, toutes les espérances sont permises. Et si les Acadiens du Sud, plus isolés à certains égards, plus séparés que les autres des éléments franco-catholiques, ont, sur tel terrain particulier, besoin d'un coup de main, qui, mieux et plus que les Acadiens du nord, pourra les aider?

* * *

Le Devoir, avec la modestie qui convient, prendra sa part de la manifestation de demain.

Il le devait aux principes qui sont la raison même de son existence; il le devait aux Acadiens d'ici, lui qui, par deux fois, au cours des voyages, des pèlerinages plutôt, qu'il a conduits sur leur terre sacrée, a reçu de ce peuple frère un accueil que personne, parmi ceux qui en furent l'objet, ne saura jamais oublier; il le devait aux Acadiens de la Louisiane qui donnent un si magnifique exemple de piété filiale et de fidélité aux grands souvenirs.

Il a été heureux jadis, en des jours de fraternelle allégresse, d'ai-

der à mettre dans la main des Acadiens de l'Atlantique celle des Canadiens du Saint-Laurent; il est heureux aujourd'hui de contribuer, si modestement que ce soit, à l'accueil que font aux Acadiens de la Louisiane leurs frères et leurs cousins de la vieille province de Québec.

Puissent nos frères et sœurs de là-bas trouver ici quelques heures de joyeuse fraternité et garder de leur trop rapide passage parmi nous le plus cordial souvenir.

Comme aux bords de la Baie Sainte-Marie, comme à Memramcook et à Québec, ils sont ici *en famille et chez eux*.

II

Nous n'avons pas le goût des prophéties, mais après les quelque douze heures que nous venons de passer en compagnie des Acadiens de la Louisiane, nous nous croyons le droit de répéter que leur passage chez nous comme dans la vieille Acadie peut être le prélude et l'amorce de grandes choses.

Nous ne disons pas que l'on verra tout de suite des résultats considérables; mais quelque chose est fait déjà, dont nous n'apercevons probablement pas aujourd'hui toute la réelle grandeur, et qui sera le principe d'actions fécondes.

* * *

Ce pèlerinage extraordinaire a produit en Louisiane même des effets remarquables. Car, que l'on y pense bien, on n'organise pas sans grands frais et sans grands efforts une randonnée pareille. Et l'on aura

noté que les Evangélines, comme on les a si gentiment baptisées, ne viennent pas d'un même coin de la Louisiane. Chacune d'elles porte le nom de la paroisse qu'elle représente, et quelques-unes à peine se connaissaient avant le départ. Cela veut donc dire que les organisateurs ont travaillé, sinon dans tout l'État, au moins dans plusieurs de ses parties, et que le travail et les sacrifices consentis l'ont été par un grand nombre de personnes; que ces personnes se sont groupées et dévouées pour un certain nombre d'idées simples, mais fécondes; l'hommage au passé, la fidélité aux vieilles traditions, la reprise de contact avec les autres groupes français, acadiens et canadiens-français.

Ce travail ne peut manquer, pour peu qu'il soit méthodiquement poursuivi, de produire des résultats heureux. Et dans les domaines les plus variés.

Le pèlerinage et son organisation ont mis en contact aussi, en Louisiane, un certain nombre de gens qui auront pris le goût, l'habitude de travailler ensemble, qui, fortifiés par la puissante vague de sympathie qui les porte depuis deux semaines, devront avoir l'ambition de poursuivre et de développer leur œuvre.

Cela, c'est l'effet proprement et immédiatement louisianais. Il faut compter avec le contre-coup du pèlerinage en Acadie et chez nous.

* * *

Du passage des pèlerins louisianais en Acadie nous n'avons encore que d'assez brefs échos; mais les

quelques lignes hâtivement rédigées par l'*Evangéline* sur la manifestation de Grand-Pré débordent d'émotion, et, dès samedi, notre confrère Roy, de l'*Evangéline*, qui est en même temps le secrétaire de la société nationale l'*Assomption*, nous télégraphiait ceci, qui dit assez l'impression produite: *Acadiens Louisiane arrivent Montréal dimanche matin. Pour tout ce que ferez pour eux, comptez sur profonde gratitude Acadiens.*

L'une des *Evangélines* nous confiait: *A Moncton, quand nous sommes parties, nous pleurions tous comme des parents qui se quittent. Les gens ne paraissaient savoir que faire pour nous prouver leur amitié. Et dans le train, une fois parties, nous pleurons, pleurons, sans pouvoir nous en empêcher...*

Ces larmes seront fécondes, les sentiments ainsi puissamment remués donneront un jour ou l'autre des fruits.

Les Acadiens de la Louisiane ont été accueillis, et par la foule et par les chefs de l'Acadie ancienne. Là encore des relations se sont créées ou affermies, qui ne resteront pas vaines. Que la situation des Acadiens de la Louisiane soit, à raison des circonstances, du milieu où ils vivent, pleine de difficultés, ceux-ci seraient les derniers à le contester. Mais les difficultés sont faites pour être surmontées, et les Acadiens d'ici peuvent offrir à leurs frères de là-bas le double appui de leur expérience et de leur collaboration.

Un exemple: un prêtre du Cap-Breton, qui exerce son ministère en Louisiane, disait hier soir: La Loui-

siane a reçu jadis des prêtres de France, mais la France ne peut suffire aux tâches d'apostolat qui la sollicitent. N'est-ce pas à l'Acadie et au Canada français qu'il appartient de la suppléer dans son effort, de satisfaire aux besoins qui dépassent les forces actuelles de la Louisiane?..

Nous serions surpris que le passage des pèlerins en Acadie et chez nous n'accélérait point le mouvement qui a déjà porté vers la Louisiane plusieurs prêtres des deux régions.

* * *

Cet appel au dévouement sacerdotal, c'est celui qui a été le plus expressément formulé.

Il a été accompagné hier soir, et probablement la veille à Québec, d'une invitation à visiter la Louisiane française. Le chef de la délégation, M. Dudley-J. Leblanc, dans le pittoresque et vigoureux discours où s'enchaînaient des mots de la plus vieille langue française, l'a formulé en termes émouvants. Celui qui écrit ces lignes, et qui avait quelque droit de parler au nom des organisateurs de nos deux pèlerinages dans la vieille Acadie, a déclaré que l'invitation serait acceptée, que nous irions en Acadie louisianaise.

La parole sera tenue, à l'heure la plus favorable, dans les circonstances qui assureront à ce pèlerinage le maximum d'efficacité.

Ce voyage en Louisiane, qui nous permettra non seulement de reprendre contact avec nos amis de là-bas, mais de suivre la trace de tout l'effort français au centre américain, il

était depuis longtemps dans nos vœux et nos rêves. Les Acadiens du Sud ont su nous devancer: c'est une raison de plus de hâter la réalisation de ce projet. Les acclamations qui en saluaient hier soir la brève annonce nous promettent déjà le succès.

* * *

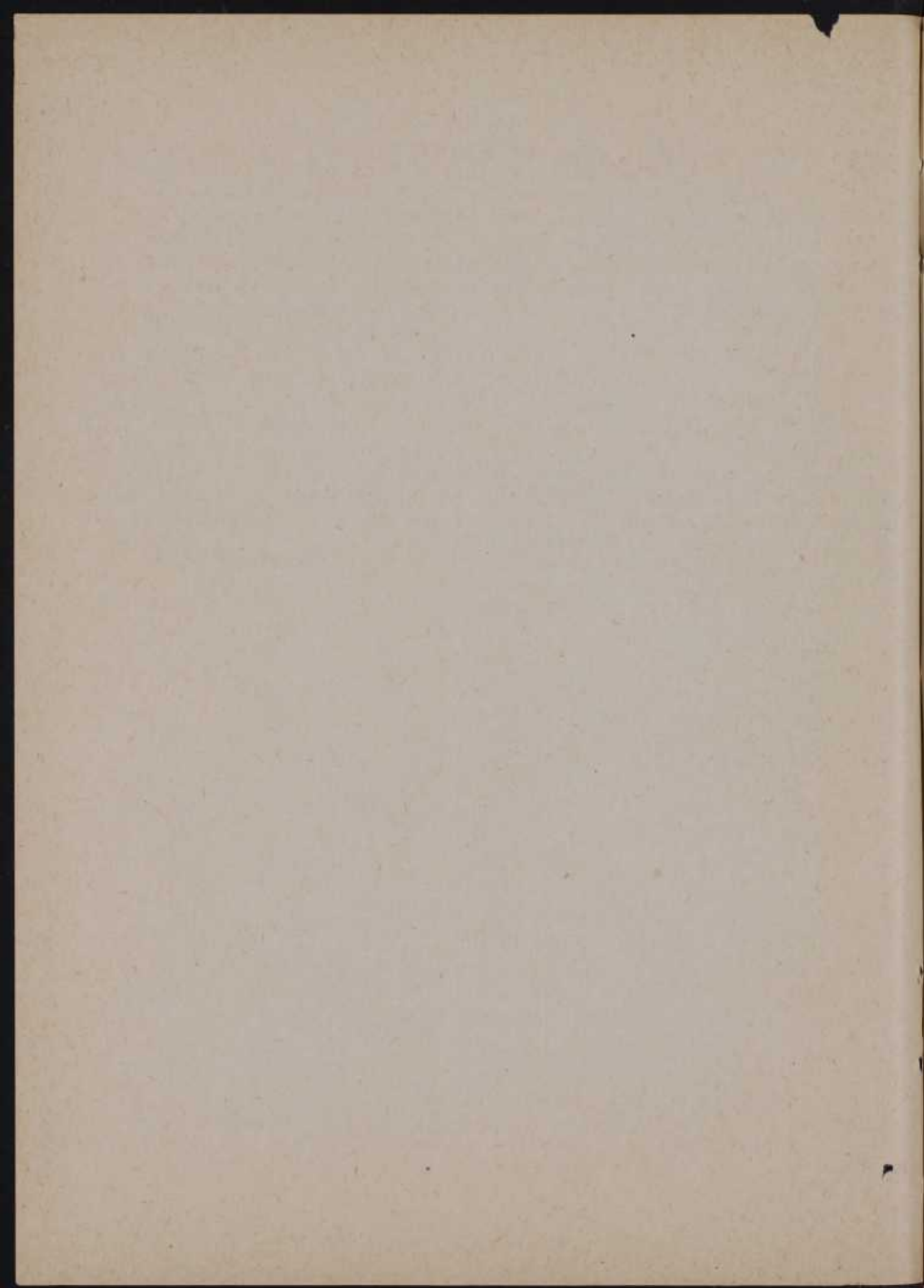
Ce soir, sous les auspices de la Société St-Jean-Baptiste, les Acadiens prendront un dernier contact avec la population française de Montréal. En dépit d'un voyage de quinze jours tout près, où les fatigues, épuisantes particulièrement pour des jeunes filles, se sont indé-

finiment multipliées, les directeurs du pèlerinage ont avec joie accepté cette fraternelle réunion. En fait, bien qu'ils aient encore à visiter le Niagara et à traverser dans leur voyage de retour la moitié d'un continent, ils estiment que c'est ici que leur voyage se termine.

Nous espérons qu'il y aura foule au Parc LaFontaine. Nous espérons surtout que ces manifestations auront un lendemain utile, que les relations qui viennent de se nouer se poursuivront pour le plus grand bien de tous.

Et, dans toute la mesure de nos forces, nous y travaillerons.

Omer HEROUX



Les Voyageurs de 1930 et de 1931

Il nous a paru qu'on aimerait trouver ici la liste des voyageurs qui ont pris part aux deux pèlerinages de 1930 et 1931.

Voici donc d'abord les noms des voyageurs et voyageuses qui sont venus de la Louisiane, en 1930, sous la direction de M. Dudley-J. LeBlanc, président de l'Association des Acadiens de la Louisiane: MM. les abbés Castel (de Delcambre) Chiasson (de Mamou), Lachapelle (de Léonville), Mirat (de Duson), MM. Gordon Brunson (Crowley), Albert LeBlanc (Erath), Numa LeBlanc (Erath), O.-J. LeBlanc (Erath), le colonel C.-A. Morvant (Thibodaux), André Olivier (Saint-Martinville), J.-M. a x i m e Roy (Lafayette), Pierre Roy (la Nouvelle-Orléans) et le groupe des Evangélines: Mme Rita Forêt (Thibodaux), Mlles Hélène Barry (Grand Coteau), Emma-Adèle Becnel (Franklin), Eula Bourgeois (Welsh), Clotilde Broussard (Lac

Arthur), Corinne Broussard (Bâton Rouge), Marie Carlos (Jeannerette), Ganelle Comeaux (Sulphur), Mildred Dessens (Saint-Martinville), Marie-Louise Dugas (Lafayette), Ruth Folse (Bogalousa), Zetta Fontenot (Ville Platte), Horta Giroir (Lafayette), Rosetta Guillet (Eunice), Dorothy Hall (la Nouvelle-Ibérie), Alberta Hayes (Avery Island), Wilhemina Hébert (Morgan City), Mabel Landry (la Nouvelle-Ibérie), Esther Latiolais (Lafayette), Wilma Montgomery (Hammond), Yvonne Pavy (les Opelousas), Florence Rosenthal (Lafayette), Hazel Samson (Abbéville), Rose Simon (Kaplan) et May Trahan (Abbéville). M. Denis Bertrand, journaliste louisianais, attaché à la rédaction d'un journal de Washington, accompagnait ce groupe au Canada.

Voici maintenant la liste des voyageurs de 1931:

Le groupe du "Devoir"

Archambault, J.-Arthur, Montréal
Député protonotaire de la Cour supérieure.
Archambault, Mme J.-A., Montréal
Baillargeon, P.-F., Ottawa, Ont.
fonctionnaire
Blissonnet, Mme E.-R., Chambly, Qué.
Blissonnet, Mlle Marie-Laure, Chambly, Q.
Brouillet, Joseph, constructeur Montréal
Boutin, Joseph,* pharmacien Montréal
Délégué des Anciens retraitants
Bussièrès, J.-Cyrille, marchand Québec

Carmel, J.-Edouard, ingénieur Montréal
Chaloult, René,* avocat Québec
Délégué du "Canada français"
Champagne, abbé Arthur Montréal
Chouinard, Mme Claudia Alida, Sask.
Coallier, abbé J.-H.* Sudbury, Ont.
Corbeil, abbé Albéric* Montréal-Sud
Côté, abbé Stéphane* Chelmsford, Ont.
Délégué de l'Association canadienne-française d'Education de l'Ontario
Crépeau, Isidore, Montréal
courtier en assurances

Danis, Marie-Ange	Ottawa, Ont.	Landry, Alphonse, marchand,	Québec
David, Edgar, médecin	Montréal	Landry, J.-A., marchand,	Québec
Délégué du Collège des médecins et chirurgiens de la province de Québec		Langevin, Hector,	Montréal
David, Mme E.,	Montréal	Courtier en assurances, délégué de "La Sauvegarde"	
De Gagné, Germaine,	Ottawa, Ont.	Lavergne, Elzéar,	Montréal
Delorme, Hormisdas, major,	Montréal	Inspecteur de la "Prévoyance", délégué de l'Association catholique des voya- geurs de commerce, — section Mont- Royal	
Deslauriers, Mlle Irène,	Québec	Lespérance, Paul, banquier,	Montréal
Deslauriers, Mlle Gracia,	Québec	Livernois, Jules,	Québec
Deslauriers, Mlle Jeanne-d'Arc,	Québec	photographe et marchand	
Desrosiers, l'abbé L.-A.,	Montréal		
Principal de l'Ecole Normale Jacques- Cartier, délégué du département de l'Instruction publique de la province de Québec.		Marchand, abbé J.-E.,	Warren, Ont.
Dumont, Théophile,	Ottawa, Ont.	Délégué de l'Université d'Ottawa	
fonctionnaire		Marion, J.-Paul,	Montréal
		Agent de district du C.N.R., délégué du Canadien National	
Fauteux, abbé J.-A.,*	Saint-Hugues, Qué.	Marion, Mme J.-P.,	Montréal
Fugère, abbé J.-A.,	Dupuy, Qué.	Marion, Mlle Ida,	Montréal
		Marquis, G.-E., col.	Québec
		Chef du bureau des statistiques de la province de Québec	
Gagnon J.-Amédée,	Verdun, Qué.	Marsolais, abbé Eugène-Lemire	Lachute, Q.
marchand			
Gagnon, Mme J.-A.,	Verdun, Qué.	Pelletier, abbé Albert	Rouyn, Qué.
Gaudrault, J.-Arthur	Chicoutimi, Qué.	Perron, Jean-Thomas, journaliste,	Québec
registreur.		Délégué de l'"Action catholique"	
Gauthier, Edmond,*	Alida, Sask.	Préfontaine, Mlle Octavie, Sherbrooke, Qué.	
Godin, abbé Donat	Sainte-Thérèse, Qué.	Prud'homme, Mgr Joseph-H., évêque de Prince-Albert, Sask.	
Grenier, Jean, comptable,	Montréal		
"Le Devoir", assistant directeur du voyage		Racette, abbé O.,	Verner, Ont.
Groulx, abbé Lionel*	Montréal	Richard, Mgr J.-A., P.D.,	Verdun, Qué.
Professeur d'histoire à l'Université de Montréal — Délégué de l'Université de Montréal.		Aumônier du voyage	
Héroux, Omer, journaliste	Montréal	Richard, J.-B.* St-Denis-sur-Richelieu, Qué.	
Délégué du "Devoir"		médecin, délégué de l'Association des médecins de langue française d'Améri- que	
Héroux, Mme Omer,	Montréal	Rocque, Mlle Emma,	Montréal
Déléguée des Associations fédérées des anciennes élèves des couvents catho- liques du Canada		Rousseau, Mme Em.,	Nicolet, Qué.
Jacques, J.-H.,* médecin	Fitchburg, Mass.	Roux, abbé Maurice,*	Montréal
Jacques, Mme J.-H.,	Fitchburg, Mass.	Roy, Mgr Camille, P.A.,*	Québec
Jacques, Raymond,	Fitchburg Mass.	Vice-recteur de l'Université Laval, dé- légué du Séminaire de Québec et de l'Université Laval	
Jetté, Albert, banquier	Montréal	Roy, abbé J.-Alphonse	Laconia, N.-H.
Jetté, Mme A.,	Montréal	Roy, David, marchand	St-Prospier, Qué.
		Roy, abbé Jules	Québec
Kidd, T.-M.,	Toronto	Roy, J.-Aimé, négociant	Québec
Représentant de l'"Illinois Central"			
Lafortune, N.,	Montréal	Simoneau, Mme Art.,	Nicolet, Qué.
Gérant d'affaires "Le Devoir"; direc- teur du voyage		Soils, Emile, libraire	St-Hyacinthe, Qué.
Lafrance, abbé Hector,	Magog, Qué.	Vaillancourt, Mlle Antoinette,	Québec
Lalonde, J.-Alcide, gérant,	Montréal	Vanier, Guy, avocat	Montréal
Lamer, Mme M.-A.,	Montréal	Président général et délégué de la So- ciété Saint-Jean-Baptiste de Montréal	

Le groupe de l' "Evangéline"

Allard, abbé J.-Auguste, délégué de la Société historique et littéraire acadienne	Bathurst, N.-B.	Belliveau, Mlle Dorice, Blanchard, Mlle Cécile,	Memramcook, N.-B. Upper Pokenouché, N.-B.
Allard, Valmont, médecin,	Carleton, Qué.	Blanchard, Mlle M.-Anne, Bourgeois, Mlle Annie,	Caraquet, N.-B. Memramcook, N.-B.
Cormier, abbé Arsène,	Margaree, C.B., N.-E.	Chiasson, Mlle Ludvine,	Lamèque, N.-B.
Cyr, abbé Claude-J.,	Ste-Anne de Madawaska, N.-B.	Cormier, Mlle Madeleine, Cormier, Mlle Martina,	Moncton, N.-B. Bathurst, N.-B.
Doucet, abbé J.-M., délégué de la Société mutuelle l'Assomption	Wedgeport, N.-E.	Daigle, Mlle Anna, D'Entremont, Mlle Laura,	Edmundston, N.-B. Meteghan River, N.-E.
Gaudet, J.-A., médecin, délégué du maire de Moncton	Moncton, N.-B.	Gallant, Mlle Flora, Gallant, Mlle Hélène, Gaudet, Mme J.-A.,	Cap-Breton, N.-E. Duvar, I.-P.-E. Moncton, N.-B.
Haché, abbé J.-Théo., Hébert, abbé J.-P.	Paquetville, N.-B. Boucouché, N.-B.	Girouard, Mlle Emma, Goguen, Mme Placide Gratton, Mlle May, Jaillet, Mme Calixte,	Moncton, N.-B. Moncton, N.-B. Moncton, N.-B. Moncton, N.-B.
Leblanc, R. P. Dismas, délégué de S. Ex. Mgr Leblanc, évêque de Saint-Jean	St-Joseph, N.-B.	LeBlanc, Mme Edgar	Moncton, N.-B.
Leblanc, hon Arthur Juge de la Cour suprême du N.-B. délégué de la Société Nationale l'Assomption.	Moncton, N.-B.	LeBlanc Mlle Eva, LeBlanc, Mlle Léa, LeBlanc, Mlle Marie, LeBlanc, Mme Sifroid,	Québec St-Paul de Kent, N.-B. Moncton, N.-B. Léger's Corner, N.-B.
Leblanc, J.-E.,	Campbellton, N.-B.	LeBreton, Mlle Alexandrine, Léger, Mlle Laura,	Tracadie, N.-B. Moncton, N.-B.
Robichaud, J.-A.,	Boucouché, N.-B.	Melanson, Mlle Flora,	Cocagne, N.-B.
Roy, Alfred-N., journaliste, rédacteur en chef de l' "Evangéline" et directeur du voyage	Moncton, N.-B.	Paulin, Mlle M.-Alma, Poirier, Mlle Béatrice,	Newcastle, N.-B. Shédiac, N.B.
Trudel, Mgr J.-A., délégué de S. Ex. Mgr Chiasson, évêque de Chatham	Lamèque, N.-B.	Richard, Mme Albéni, Richard, Mlle Evangéline,	Moncton, N.-B. Moncton, N.-B.
Trudel, abbé Joseph,	Jacquet-River, N.-B.	Saulnier, Mlle Lauretta, Thibodeau, Mlle Andréa,	Yarmouth, N.-E. Moncton, N.-B.
Arsenault, Mlle Berthe, Aubé, Mlle Gertrude, Aubé, Mlle Marguerite,	Shédiac, N.-B. Chatham, N.-B. Chatham, N.-B.		



Les prochains grands voyages du "Devoir"

1932—A WASHINGTON. Bicentenaire de George Washington. — Manifestations franco-américaines.

1932—A DUBLIN. Congrès International Eucharistique. Visite de l'Irlande, l'Écosse et l'Angleterre.— Voyage facultatif à Paris et Rome. (Le Devoir est nommé officiellement pour l'organisation des groupes de langue française en Amérique).

1933—A PARIS et ROME. Fêtes en l'honneur d'Ozanam et de la Société St-Vincent de Paul.

1933—A CHICAGO. Exposition internationale.

1934—A GASPÉ. Quatrième centenaire de la découverte du Canada. Inauguration d'une basilique nationale. Voyages organisés de France, des États-Unis et du Canada.

Billets pour tous pays - Hotels, - Assurances: Bagages et accidents - Chèques de voyage - Passeports

Pour tous renseignements écrire au

SERVICE DES VOYAGES

LE DEVOIR

430, Notre-Dame Est - - - Montréal

Tél.: HARBOUR 1241

BUREAU A NEW-YORK

22 East 60th Street - - - Tél.: Volunteer 6940

LE "DEVOIR" *compte sur vous...*

VOUS avez certainement besoin d'impressions soignées: cartes d'affaires, cartes de visite, cartes de faire-part, cartes et tributs mortuaires, remerciements, convocations, programmes, menus, adresses, en-têtes de lettres et d'enveloppes, circulaires, etc.

NOUS sommes en mesure de vous faire ces travaux d'une façon artistique, rapide et à bon compte.

NOUS mettons à votre service une équipe de maîtres-ouvriers en art typographique. Voyez-nous ou téléphonez: notre représentant passera chez vous.

LE "DEVOIR"

430, Notre-Dame Est — Tél. HA. 1241

LISEZ ET FAITES LIRE

LE "DEVOIR"

"Le journal des gens qui pensent"

MOINS DE PAPIER
MAIS PLUS D'IDÉES

Le DEVOIR est le donneur de mots
d'ordre, l'excitateur d'énergies.

Répandre le DEVOIR c'est aider au
développement de toutes nos ressources
nationales.

Lire le DEVOIR c'est apprendre à
être patriote, mais un patriote qui com-
prend le sens véritable du patriotisme
et qui pratique ce qu'il comprend.

ABONNEMENT:

Canada, 12 mois	\$6.00	—	6 mois . . .	\$3.00
Etats-Unis, 12 mois . .	\$8.00	—	6 mois . . .	\$4.00

Il est facile d'aider le DEVOIR en
favorisant ses différents services:

JOURNAL
IMPRIMERIE

LIBRAIRIE
VOYAGES

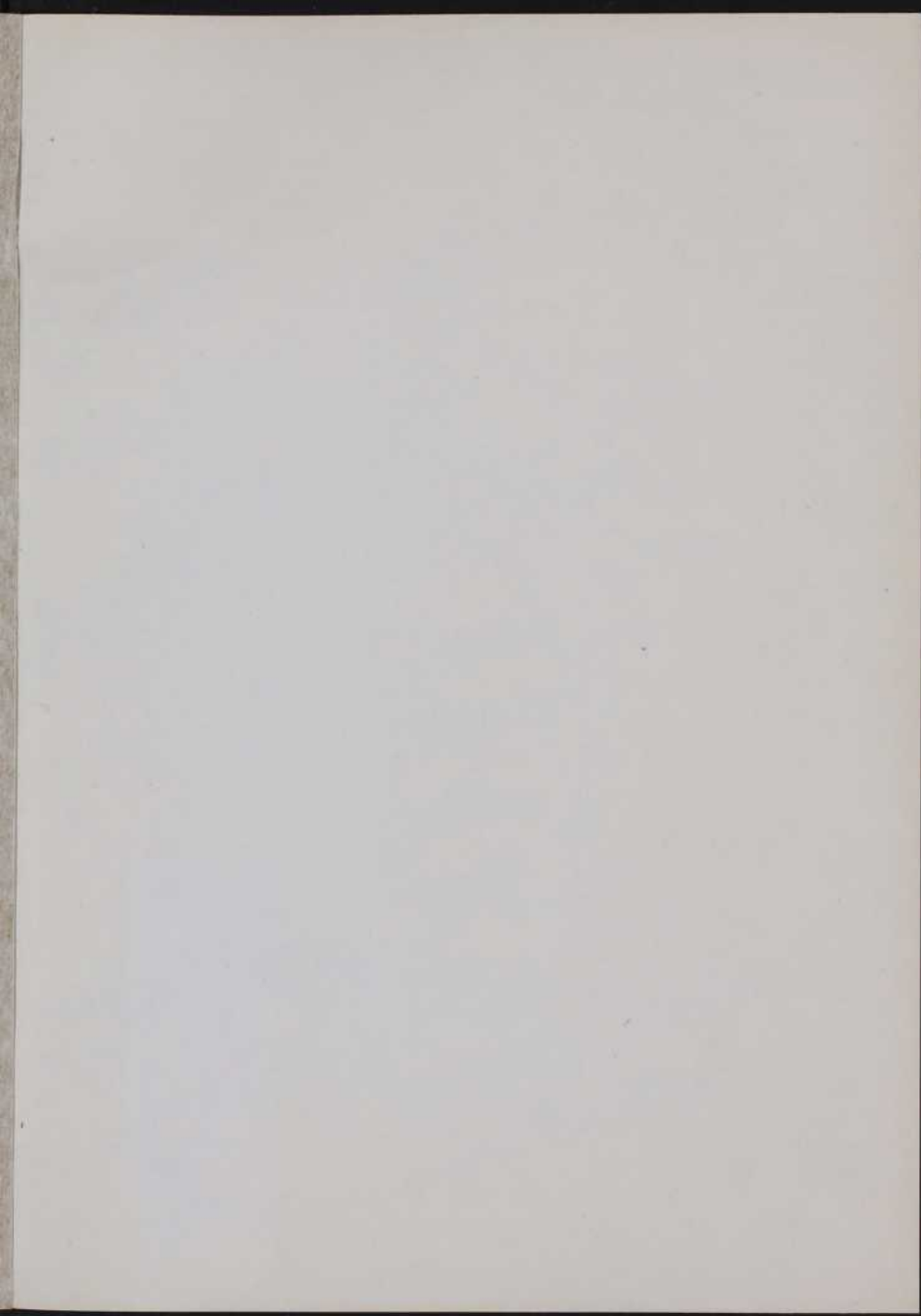
LE "DEVOIR"

430, rue Notre-Dame Est

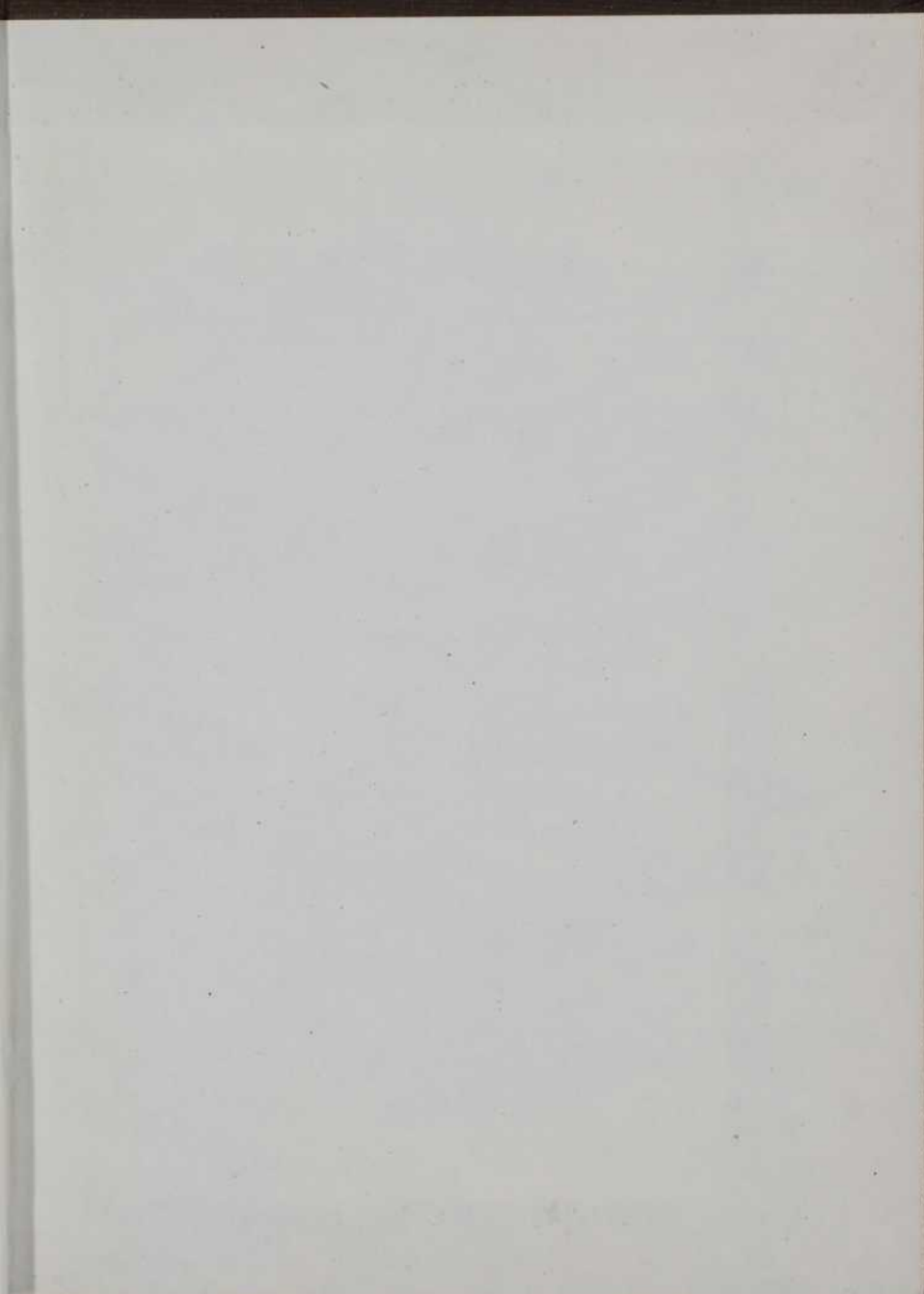
—

Montréal









BNQ



000 327 642